



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

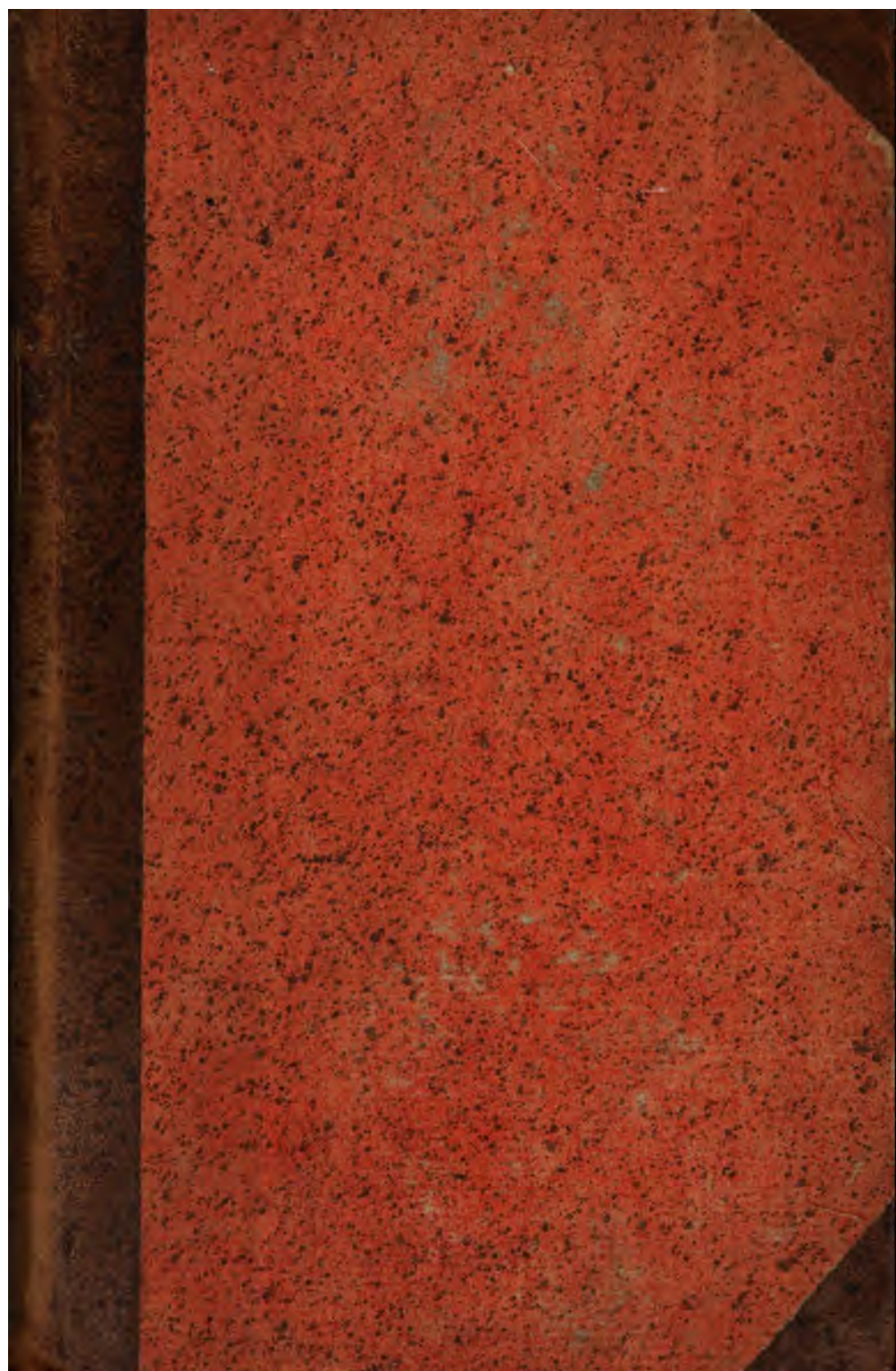
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



coll.

145 f.

16/831

par [J.-S.-L. de Luchet,  
le comte A. de Rivarol,  
le comte de Mirabeau,  
et P.-A.F. Choderlos de  
Crazeville]

Barbier, II, 518.



10/10/10

5

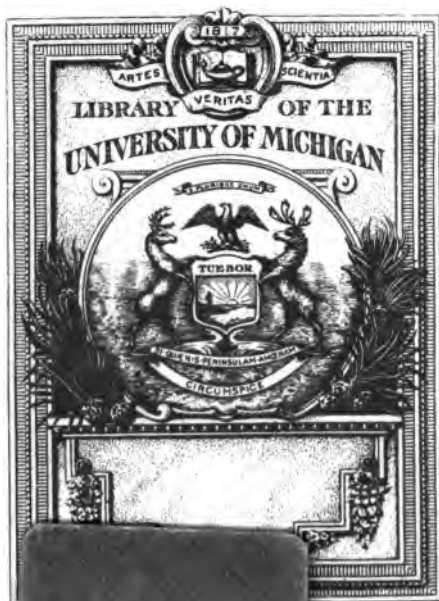
coll.

145 f.

16/837

par [J.-S.-L. de Luchet,  
le comte A. de Rivarol,  
le comte de Mirabeau,  
et P.-A.F. Choderlos de  
Crazeville]

Barbier, II, 518.



18/1007





LA  
GALERIE  
DES  
ÉTATS-GÉNÉRAUX.

---

*Nulla discrimine habeo  
Tros, Rutulusve fuat.*

VIRG.

---



---

1789,

DC

145

G15

---

---

## INTRODUCTION.

SI l'on confondoit cet Ouvrage avec une satyre , on tomberoit dans une grande erreur. Il s'agit de diriger la confiance publique & de lui désigner ceux sur lesquels elle peut se reposer sans crainte , & ceux qui pourroient l'exposer. On se dissimuleroit en vain que l'intrigue ; la faveur ont influé sur les élections. Tous les représentans de la volonté générale ont à-peu-près les mêmes pouvoirs , mais non les mêmes moyens de les exercer , les mêmes qualités propres à rassurer , & non peut-être les mêmes intérêts à réussir. De quelle importance n'est-il donc pas de bien

gonnoître ceux à qui nos destinées sont remises. S'ils aiment véritablement leur patrie, ils doivent désirer qu'on l'éclaire, & dire comme cet Athénien : *Je me réjouis de ce qu'on a trouvé tant de mes concitoyens plus capables que moi.* S'ils pensent différemment, quels ménagemens leur doit-on ? Ou du moins, est-ce à de si foibles considérations qu'il faudroit sacrifier un instant la fortune de l'Etat ?

Nous croyons essentiel de peser sur une idée qui n'est assurément pas neuve, mais dont on ne fait pas l'application aussi souvent que le besoin l'exige. Pour l'objet qui nous occupe, il suffit de considérer les hommes sous le rapport des talens & des qualités nécessaires à la grande

( 5 )

opération actuelle. Le bon esprit , le courage de l'ame , la flamme du patriotisme , la connoissance des intérêts nationaux , le don de s'exprimer , la fidélité aux bons principes ; voilà ce qu'il faut chercher dans un député noble , ecclésiastique , ou simple citoyen ; mais , d'ailleurs , se rappeler que le Prince Kaunitz est un peu singulier , que M. Charles Fox aime le plaisir encore plus que les affaires , que le Prince Potemkin s'occupe tout autant de l'avenir que du présent , & se dire que , malgré ces taches , ces messieurs servent leur patrie avec utilité. Maintenant point d'application , nulle personnalité , c'en est assez pour le lecteur homme d'esprit , & il est superflu de parler aux autres.

On criera tant qu'on voudra contre la licence & la multiplication des brochures. C'est pourtant à cette liberté que nous devons le bonheur de commencer à devenir des hommes. Quand on a lu certains ouvrages, on s'est dit : il y a donc d'excellens esprits dans le royaume ; si l'on veut mettre en avant telle ou telle vérité, on est à-peu-près sûr de la voir défendue & protégée par la coalition des gens capables & bien intentionnés. Alors le courage renaît, les forces doublent, on s'affranchit de la tyrannie des préjugés, on se soustrait au joug du despotisme ministériel qui jettoit dans des cachots les plumes courageuses comme les plumes satyriques, & l'on établit sur des

bases durables l'empire irrésistible de la pensée.

Il est impossible, sans doute, d'annoncer les résultats des Etats Nationaux, mais quoi qu'ils fassent, & fussent-ils dissous demain, la révolution est faite. Quoiqu'un Ministre n'espere plus tenir ses opérations dans l'ombre, emprunter avec adresse, imposer sans que le peuple s'en aperçoive. Toute opération ministérielle sera analysée, démontrée nuisible ou avantageuse, consacrée ou rejetée par l'opinion générale avant qu'elle ne s'accomplisse. Il faut maintenant gouverner des hommes instruits, qui n'ignorent pas la nécessité d'avoir un chef, mais qui savent mieux encore que l'usage de l'autorité est l'exécution de la loi, &

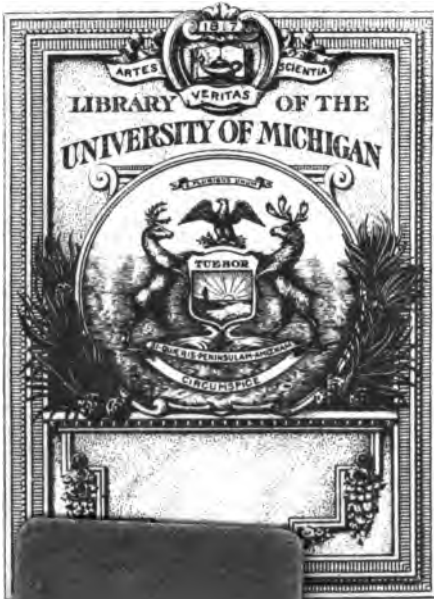
coll.

145 f.

16/831

par [J.-S.-L. de Luchet,  
le comte A. de Rivarol,  
le comte de Mirabeau,  
et P.-A.F. Choderlos de  
Crazeville]

Barbier, II, 518.





12/1007





THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES  
DEPARTMENT OF CHEMISTRY

RESEARCH REPORT  
NO. 1000

BY  
J. H. VAN VLECK

AND  
R. W. WOOD

DEPARTMENT OF CHEMISTRY  
UNIVERSITY OF CHICAGO  
CHICAGO, ILLINOIS

1956

RESEARCH REPORT  
NO. 1000

BY  
J. H. VAN VLECK

AND  
R. W. WOOD

DEPARTMENT OF CHEMISTRY  
UNIVERSITY OF CHICAGO  
CHICAGO, ILLINOIS

LA  
GALERIE  
DES  
ÉTATS-GÉNÉRAUX.

---

*Nulla discrimine habeo  
Tros, Rutulusve fuat.*

VIRG.

---



---

1789,

la capitale , devenus , sans le savoir , ministres des vengeances d'une foule de victimes égorgées avec le couteau de la réforme.

Il se flatta de ramener les incrédules ou quelques hommes rebelles à l'enthousiasme , en mettant sa rare capacité au grand jour , & en dévoilant à la nation les causes d'une félicité dont on la berçoit sans cesse sans jamais l'en faire jouir. Mais cet étalage de prodiges révolta les uns , fit rire les autres , en imposa à un certain nombre & déplut à tous ; car les hommes ne veulent pas qu'on viole leurs suffrages & qu'on les condamne à l'admiration.

Ce grand coup de théâtre n'empêcha pas que cette superbe pièce n'eût un funeste dénouement. Ce n'étoit rien de descendre , mais il étoit cruel de descendre au bruit des applaudissemens , & dans l'impuissance de demeurer spectateur d'un peuple frivole , encore plus prompt à se consoler qu'à s'enthousiasmer. On court dans un château

solitaire avec le secret espoir d'y voir accourir en pèlerinage les adorateurs de l'ex-Dieu.

Ils parurent de loin à loin. On réveilla leur zèle ralenti par un gros livre , dépositaire des secrets de la famille de l'Etat. Une introduction remplie d'éloges pour l'auteur & d'insultes à la nation françoise , agissoit sur les imaginations , & leur donnoit le courage de dévorre lenetment l'ennui de trois mortels volumes.

Le livre est fortement attaqué , l'auteur accourt à Paris pour le défendre , & se félicite , ou plutôt se flatte en secret d'avoir obtenu les honneurs de la persécution. On attache à cet ouvrage le fil d'une nouvelle intrigue , & quelques apologistes forcenés conçoivent le hardi projet de ressusciter *Narsès*.

Dans une obscurité combinée il jouoit le rôle d'un martyr , lorsqu'un rival engagea une querelle un peu précipitée. Elle rangea ses nombreux ennemis du côté de

son adversaire, qui dans ce moment plus que jamais recueillit les fruits de l'austérité de moyens, sans remonter pourtant au trône des finances, sur lequel la fortune plaça un Administrateur inepte sous les dehors de la capacité. Les caisses se viderent, la confiance disparut; le crédit fut anéanti, la confusion s'avançoit, le peuple fatigué sembloit hasarder quelques menaces, l'orage alloit croissant, la nécessité impérieuse commanda des dispositions extraordinaires; & l'autorité, embarrassée un instant, replaça au timon des affaires un homme que le peuple demandoit, moins pour l'avoir, que pour être délivré d'un double fléau.

On s'attendoit à des prodiges. Le financier comptoit sur un nouveau système, les créanciers de l'état sur le retour de l'exactitude, le commerce sur des secours, la nation sur un plan uniforme. Les hommes de lettres espéroient des vues profondes de la part de leur émule, les amis de la liberté une constitution franche de la part d'un républicain,



républicain ; les gens d'affaire, la remonte du crédit des systèmes d'un spéculateur en banque ; le Clergé, un concours au soutien de la morale de la part de l'auteur *de l'influence des opinions religieuses* ; le Roi, quelques momens de tranquillité, quelques jours de paix dont cet honnête-homme roi seroit si digne ; il l'attendoit , dis-je , d'un ministre si loué , & si souvent rappelé à son souvenir. Que d'espérances ont été trompées ! Pourquoi ? c'est que dans l'espace rapide de trois années , la nation a appris à connoître ses droits. A peine a-t-elle voulu les faire valoir , que l'administrateur , étonné de la résistance , s'est en vain replié sur lui-même. Chaque événement l'a découragé. On lui a montré l'intervalle qu'il avoit à remplir pour arriver au but que la nature des choses lui prescrivait : alors , mesurant les forces avec cet immense travail , il a chancelé. Mais , bientôt ranimé à la voix tyrannique de l'ambition , pressé par des entours avides d'intrigue & de gloriole , il a saisi l'oc-

caſion de jeter un grand éclat; & croyant commander aux opinions, il a cédé à la volonté générale qui réclamoit une aſſemblée nationale.

A peine ce grand engagement a-t-il été pris, que, tourmenté du beſoin de primer & de la crainte de ne pas diriger facilement cette grande machine, il a été effrayé de la carrière qu'il venoit de s'ouvrir. Depuis cette époque fatale, chaque démarche devient une chute.

Aſſemblée des Notables, à laquelle on preſcrit un plan de travail qu'elle ne ſuit point. *Narſés* n'inspire ni confiance, ni crainte, ni eſtime, ni déférence.

Forme de convocation preſque généralement rejetée, règlement obſcur, interprétations déluſoires, marche tortueuſe, retards combinés, moyens d'intrigue & non de talens.

Discours à l'ouverture des Etats-Généraux, dans lequel perce à chaque instant l'homme enivré, & cette malheureuſe habitude de ne ſavoir jamais, ou de ne

vouloir jamais s'expliquer ; ouvrage indécent , mesquin , déplacé , démasquant un génie étroit & une ame incertaine.

Conférences où l'on babultie au lieu de parler , où l'on tâtonne au lieu de s'avancer , & où se montre dans toute sa honte cette timidité qui provient du sentiment cruel qu'on est au-dessous de sa besogne , & arrivé au terme où il faut avouer sa nullité , ou présenter un de ces grands expédiens qui ramènent les opinions flottantes.

Le voilà donc révélé cet important secret , (A) si bien dérobé pendant dix ans aux yeux de la multitude déçue ; c'est que *Narsés* est sans plan déterminé , sans génie pour le concevoir , sans adresse pour se le faire donner , sans amis qui l'aident à porter un fardeau au-dessus d'un mortel , sans coopérateurs d'un génie qui supplée aux erreurs mêmes de l'homme livré à trop de conceptions.

*Narsés* donneroit sa fortune , la moitié de ce qui lui reste d'existence physique

pour sauver la France des malheurs où il l'a précipitée. Nulle vue étrange ne l'a égaré, sa probité est demeurée intacte, son intention pure; mais presumant trop de sa capacité, il l'a moins consultée que son ambition, il a cru que le desir du bien & quelques connoissances partielles suffisoient aux besoins de l'Etat; il a voulu non seulement tout faire, mais faire seul. A son entrée dans le ministère, les autres fatrapes ont disparu; seul il a fixé les regards, seul il est devenu l'objet des espérances.

Dans les premiers mois de son règne, une espèce de justice commandoit le silence. Donnez donc le tems de faire, disoient ses partisans. Les Etats Généraux annoncés, tout a été renvoyé à cette époque régénératrice. Il s'agissoit seulement de la gagner sans éclat & sans suspension totale. On y est parvenu. Au lieu de voir déployer le génie d'un homme d'Etat, on apperçoit un astutieux personnage qui tantôt se montre & tantôt se cache, qui n'ose embrasser le

part du peuple, & craint d'être repoussé de celui de la Noblesse; qui se flatte de trouver dans le Clergé conciliateur, un parti qui modérera l'effervescence de celui des deux autres, que trop d'opiniâtreté emporterait au-delà des mesures.

Il est donc bien démontré que *Narsès* n'est pas l'homme que l'on a cru: mais pour n'être pas ce qu'il doit être, ne vaut-il pas mieux encore le maintenir, que de s'exposer à un changement? C'est ce qu'il faut examiner.

*Narsès* a pour lui le peuple. Il est économe; ami de l'ordre, bon comptable. L'orgueil qui le dévore supplée au patriotisme qu'il ne peut avoir. Son crédit personnel peut venir au secours des caisses épuisées dans des momens de détresse; l'étranger le juge homme d'État, & croit que la France est heureuse d'avoir ses finances dans des mains aussi pures & aussi actives. Il est bon d'avoir un homme aussi inflexible, pour résister à l'apreté des ven-

deurs d'argent, à l'indiscrétion des volontés puissantes, à l'avidité des Courtisans, à l'active sollicitation des femmes. Si la nation se résout à combler les vuides qu'ont laissés l'impéritie & la dissipation, ne trouvera-t-elle pas avec utilité un homme qui a le mécanisme de la *perception*, & la science des *reviremens*? Voilà sans doute tout ce que l'enthousiaste le plus zélé imaginerait en faveur de *Narsés*. Ses antagonistes répondroient :

S'il se renfermoit dans cet ordre d'occupations, nul doute qu'il ne fallût le conserver; mais, s'il a toujours l'ambitieuse manie d'aller au-delà de sa place, ce n'est plus ce qu'il pourroit faire qu'il faut examiner, mais ce qu'il fait. Or, peut-on se dissimuler qu'il ne fomenté la division entre les ordres, non en les incitant les uns contre les autres, mais en leur insinuant l'espoir de voir l'autorité royale appuyer le parti auquel il la promettra. . . . . S'il s'agissoit d'administration, peut-être son

conseil vaudroit-il celui d'un autre; mais il s'agit de constitution. Or, si on examine ses principes, son silence ou sa conduite, il est impossible de l'admettre à la formation d'une constitution.

Ses principes sont puisés dans le despotisme le plus révoltant; on les a vu développés & mis sous les yeux du public. (B)

Dans son discours pour l'ouverture de l'assemblée nationale, il ne dit pas un mot de la constitution; & l'affectation de n'occuper les comices que des finances, ne peut être une simple maladresse. (C)

Sa conduite pour la seule convocation de Paris, démontre qu'il n'a jamais voulu d'union, de laquelle seule pouvoient dépendre des loix constitutives.

N'est-ce pas un des plus grands inconvéniens possibles que de flotter sans cesse entre les incertitudes cruelles? A-t-il un système caché sous le voile d'une mystérieuse prudence? Ou cache-t-il sa nullité

sous des dehors adroits? Que veut-il faire? Donnera-t-il des armes à l'aristocratie? Ou favorisera-t-il les démagogues? Veut-il régner? Veut-il faire régner son roi? Veut-il faire régner la loi? Tout peut se conjecturer, rien ne peut se démontrer. ( D )

S'il nous falloit reprendre une administration précipitée, les nations voisines tiroient: « François imprudens, vous avez » confié vos destinées à un étranger qui ne » vous avoit donné aucuns gages, ni de » talens, ni d'attachement. Malgré l'expérience des Mazarin & des Law, vous » avez eu encore une confiance aveugle, » il faut l'expier. » Qu'aurions-nous à répondre? ( E )

Pour achever enfin une conviction qui résiste à tant de preuves, demandons-nous: qu'est-ce qu'un ministre? & faisons la comparaison impartiale.

Quest-ce en effet qu'un ministre chez une des grandes puissances de l'Europe? Un homme d'une trempe d'esprit que rien n'intimide, & qui cependant n'adopte pas



avec trop de facilité les grands projets dont l'imagination jouit à l'instant qu'elle les conçoit, soutenu par le noble desir de parcourir la carrière avec gloire, & persuadé du danger de trop hâter les succès; tendrement attaché à sa patrie, sans être esclaves des préjugés qui en font, aux yeux de bien des gens, l'asyle exclusif des talens & de la capacité. Combien de genres de culture ne doivent pas avoir enrichi un si beau fonds? La connoissance des hommes, qui se prend dans l'histoire comparée avec ce qui se passe sous nos yeux; des choses qui tiennent à l'observation, des intérêts multipliés qu'il faut sans cesse peser; du passé qui renferme dans son sein les traités faits, altérés ou rompus; les projets abandonnés, repris, bien ou mal exécutés, tour-à-tour remis en vigueur ou proscrits. Que d'espèces de talens sont nécessaires pour paroître avec un certain éclat, ou du moins inspirer de la confiance! Précision dans le style, clarté dans les idées, élo-

quence dans la parole, énergie dans le caractère, formes séduisantes, empire sur les mouvemens, activité d'exécution, sang-froid dans les crises, solidité de jugement, finesse de tact; l'art de cacher tant d'avantages & d'en laisser voir assez pour intimider ceux avec qui l'on traite. Tant de présens du ciel ne sont rien encore sans le talent de les employer; c'est-à-dire, maintenir la dignité des rois sans leur immoler trop de victimes; se défier de la foiblesse qui temporise & double les maux en retardant le remède, & se défier plus encore de la précipitation que le vulgaire, ami des événemens, prend pour le coup-d'œil du génie; surveiller les mouvemens des cours, en protestant contre le ministère injurieux de l'espionnage; dans les périodes tranquilles pénétrer dans les arsenaux de ses ennemis, préparer les moyens de défense, ne regarder tout traité de paix que comme une suspension d'armes; & dans les orages des crises, appeler la fermeté qui

résiste aux obstacles combinés, la multiplicité des ressources qui lasse l'envie, l'ambition même, le courage de l'âme qui brave le malheur, l'art difficile de profiter des succès, de prévoir les revanches, de réparer les échecs, de préparer la vengeance, de soutenir une humiliation passagère; l'art plus difficile encore d'inspirer une haute estime à l'Europe, d'alarmer ou d'inquiéter ses rivaux, de rassurer ou d'enorgueillir ses alliés; l'art presque surhumain de faire rejaillir sur son maître l'éclat de ses propres talens, & de persuader aux nations voisines, que tant d'avantages ne sont que le résumé des talens en exercice dans le pays qu'on habite. A cet ensemble, presque chimérique, il faudroit pouvoir joindre la décence des mœurs, un désintéressement reconnu de ses ennemis mêmes; plus d'indifférence pour la gloire du moment, que pour le suffrage de la postérité; l'amour du travail, de l'ordre, du bien; la simplicité, trait caractéristique

dés grands hommes, enfin, cette philo-  
sophique insouciance de la censure injuste,  
censure au-dessus de laquelle on ne se met  
qu'après être parvenu à une chose bien  
aisée en apparence, bien difficile en réa-  
lité, *l'estime de soi-même.*

---

---

 NOTES.

(A) *Le voilà donc révélé cet important secret. Page 19.*

Il est un homme qu'on peut regarder comme la cause première de la fermentation. Elle date du Compte rendu. Il mit les calculateurs à même de faire celui de la Nation. Jusques-à l'on savoit en gros que le Roi avoit d'immenses revenus ; mais on en ignoroit la quantité & l'emploi. Avec ces données, chacun se mit à examiner les erreurs du gouvernement. Cette impulsion première fut rechauffée par le livre sur l'*Administration des finances*. C'étoit un ex-ministre qui dévoiloit les secrets de l'Etat. On crut appercevoir que, sans un talent supérieur, on pouvoit le servir. Les querelles nées au commencement de l'Assemblée des notables, amenèrent de nouveaux éclaircissements. La multitude recueillit des matériaux plus amples, & doubla ses connoissances. La réponse attachée à M. de Calonne ouvrit les porte-feuilles ; enfin, la tenue des Etats-Généraux occasionna cette foule d'écrits éphémères ; chacun a dit ce qu'il savoit. M. Necker, revenu en place, a voulu marquer son existence ministérielle par une révolution.

Falloit-il donner une constitution à un royaume qui ne reconnoissoit pas de supérieur, & qui ne comptoit pour rivaux que les trois plus grandes puissances de l'Europe ?

Falloit-il, à propos d'un simple déficit, bouleverser l'existence d'un peuple, qui, par son caractère, son in-

destric, son dévouement, a joué un si grand rôle dans le monde ?

Falloit-il faire acheter aux Rois de France, par tant de sacrifices, la satisfaction de voir leurs sujets se rembourser ce qu'ils se devoient ?

Est-il dans les possibles que trente-deux Provinces, dont le tiers a été conquis sur d'autres nations, se réunissent sous les mêmes principes, & concourent toutes au même but, lorsque l'autorité de la monarchie absolue ne les enchaînera pas au même intérêt ?

L'auteur de tant de changemens n'a point assis sa théorie sur des études profondes. Il n'a jamais voyagé ; il a peu lu, peu médité : ses affaires personnelles ont absorbé ses facultés. Il n'a montré que de l'ordre, du dévouement, & une probité sévère. Ses réformes ne prouvoient point de talens, ses emprunts étoient des erreurs pernicieuses ; son administration n'a jamais porté l'aïssance dans les Provinces. Il n'a laissé pour monumens que des hospices de charité.

La caisse d'escompte, la caisse d'amortissement l'ont trouvé opposé à leur utile existence.

Lorsqu'il succéda à M. Turgot, il fit de l'économie réformatrice le principal instrument de sa direction. Succédant à l'archevêque de Sens, il n'a connu de ressources que dans un bouleversement universel.

Quel intérêt peut attacher un étranger au sort de la France ? Le Roi ? Il a fallu triompher de ses répugnances. La noblesse ? Il ne peut se déguiser ses mécontentemens. Les gens de lettres ? Il a été écrasé de leurs critiques. Il n'a donc pour lui que le peuple des Provinces ; mais combien cet enthousiasme s'affaiblit de jour en jour, depuis

que ce peuple ne voit ni les impôts diminuer, ni les rentes payées, &c. &c. !

D'où viennent les craintes secrètes des partisans de M. Necker, & les alarmes ouvertes de ses ennemis ? C'est que l'on n'a pas cette confiance décidée, qui naît de la conviction du talent. On estime trop sa probité & sa morale, pour se permettre de révoquer en doute ses intentions ; mais on connoît trop bien la distance qu'il y a de l'homme à la besogne pour espérer une régénération.

Ce qu'on a vu jusqu'ici doit-il rassurer ? Une Assemblée des notables qu'on a mise dans le cas de se diviser . . . une temporisation affectée pour les lettres de convocation . . . un règlement qui a occasionné les élections les plus imparfaites, & quelquefois vicieuses . . . une opération de vingt-cinq millions qui a découragé les âmes honnêtes, . . . dix petits emprunts qui ont inquiété les hommes entendus, . . . &c. ; une pareille marche rappelle-t-elle les Sully, les hommes d'Etat ?

Je veux que ses prédécesseurs aient prêté une oreille trop facile aux demandes multipliées, indiscrettes peut-être ; faut-il sans cesse montrer un visage inflexible, & faire haïr l'autorité ? Ne peut-on être économe, sans être dur ? (*Revue des principaux Ecrits sur les Etats-Généraux*).

(B) *On les a vus développés & mis sous les yeux du public.* Page 23.

Puisqu'enfin les François ont le bonheur de voir encore une fois la direction des affaires entre les mains de M. Necker, l'on pense qu'ils seront infiniment satisfaits d'ap-

percevoir d'un coup-d'œil les principes positifs de ce grand ministre. On les a extraits du milieu des idées morales, si belles, si consolantes, qui forment la plus grande partie de ses Ouvrages, & qui peignent si bien son caractère.

« Le Souverain d'un royaume tel que la France, peut toujours, quand il le veut, maintenir la balance entre ses dépenses & ses revenus ordinaires: la diminution des unes, toujours secondée par le vœu public, est entre ses mains; & lorsque les circonstances l'exigent, l'augmentation des impôts est soumise à la puissance » (Compte rendu, pages 3, & 4.)

« C'est le pouvoir d'ordonner des impôts, qui constitue la grandeur souveraine » (Mémoire donné au Roi, par M. Necker, en 1778; Compte rendu, page 79.)

« Mais, parce que dans un Etat monarchique, le Souverain est le lien des intérêts politiques; & parce que, dans une telle constitution, il détermine seul les sacrifices des citoyens; que seul il est l'interprète des besoins de l'Etat; que seul il veut, que seul il ordonne; que seul il a le pouvoir de contraindre à l'obéissance, les principes de justice ne sont point changés, & les devoirs du représentant de l'Etat n'existent pas moins dans toute leur force. On voit sortir de ces réflexions une vérité effrayante pour la conscience des Rois: c'est qu'en confiant aux tribunaux la décision des différends qui s'élevaient entre leurs sujets, ils sont demeurés seuls arbitres de la plus grande cause qui existe dans l'ordre social, de celle qui doit fixer la mesure des droits & des préférences du trésor public, sur la propriété de tous les membres de la

» société;



« *société*; & que pour la décider & la connoître, cette  
 » cause dans toutes ses parties, il faut non-seulement un  
 » cœur droit, mais encore de l'étude & de la science ».  
 De l'Administration des finances, tome I, chap. 2  
 & 44.)

„ Le simple pouvoir (*aux assemblées provinciales*) de  
 „ faire des observations, en cas de demandes nouvelles,  
 „ de manière que la volonté du Roi fût toujours éclairée,  
 „ & jamais arrêtée. Enfin, le mot de *don gratuit absolu-*  
 „ *ment interdit*, & celui de Pays d'administration subrogé à  
 „ celui de Pays d'Etats, afin que la ressemblance des noms  
 „ n'entraînât jamais de prétentions semblables. On sent  
 „ qu'il est aisé de remplir ces conditions, sur-tout lorsque  
 „ l'on n'est gêné par aucune convention antérieure, &  
 „ que de la part du Souverain tout devient concession &  
 „ bienfaisance. J'ajouterai encore, comme une condition  
 „ essentielle, que telle perfection que l'on crût avoir  
 „ donnée à cette constitution nouvelle, il ne faudroit an-  
 „ noncer sa durée que pour un tems, sauf à la con-  
 „ former ensuite pour un nouveau terme, & ainsi de  
 „ suite, aussi long-tems que Votre Majesté le jugeroit à  
 „ propos; de manière qu'après avoir pris tous les soins  
 „ nécessaires pour former un bon ouvrage, Votre Majesté  
 „ eût encore constamment dans sa main les moyens de le  
 „ supprimer. Avec une semblable prudence, quels incon-  
 „ vénients pourroit-on craindre, ? (Mémoire donné au  
 Roi, en 1778, page 8.)

“ Dans un pays monarchique, où *la seule volonté du*  
 „ *Prince fait la loi*, l'inquiétude du Souverain doit se  
 „ borner à être certain que ses intentions justes & bien-

„ faisant soient remplies „ ) Mémoire donné au Roi ,  
 en 1778.

„ Mais il n'est aucune partie de ses revenus , même  
 „ annuels , qu'un Roi de France n'ait le pouvoir de dé-  
 „ penser bien ou mal à propos „ ( Sur le Compte rendu  
 au Roi en 1781 ; nouveaux Eclaircissemens , pag. 63. )

„ Les anciennes liaisons de la France avec les Suisses ,  
 „ le rempart naturel que leur alliance assure à une partie  
 „ de ses frontieres ; les longs & loyaux services de cette  
 „ nation patiente & courageuse ; enfin , l'*utilité peut-être*  
 „ dont il est à un Souverain d'avoir , dans des tems de  
 „ troubles & d'effervescence , une certaine quantité de  
 „ troupes étrangères : toutes ces diverses raisons ont pu  
 „ faire envisager comme une *disposition sage* , l'entretien  
 „ habituel d'un corps de troupes Suisses , assez considéra-  
 „ ble „ ( De l'administration des Finances , tome II , chap.  
 „ 13 , page 409. )

„ Il y a dans les soins que l'on prend de sa réputation ,  
 „ un sentiment étranger au jugement des autres. C'est une  
 „ glace où l'on a l'habitude de se regarder , & nous vou-  
 „ lions qu'elle soit pure comme notre propre cœur „ ( Sur  
 le Compte rendu au Roi , en 1781 ; nouveaux Eclaircis-  
 semens , par M. Necker , page 181. )

„ La plupart des nations , ou par choix , ou par néces-  
 „ sité , ont déposé leur volonté entre les mains d'un  
 „ seul , & elles ont ainsi élevé un monument perpétuel à  
 „ l'esprit de discorde , d'injustice & de désunion , qui a  
 „ régné si souvent parmi les hommes. Il est vrai que de  
 „ tems à autre , elles ont voulu se souvenir qu'elles étoient  
 „ capables de reconnoître elles-mêmes leurs véritables  
 „ intérêts ; mais le Monarque se défiant de leur inconf-

„ tance, avoit pris soin de fortifier les ressorts de sa do-  
 „ mination ; & en s'entourant d'une milice guerriere &  
 „ disciplinée, il ne leur a plus laissé le pouvoir de se dé-  
 „ goûter de l'esclavage : il a eu des soldats avec des im-  
 „ pôts, & des impôts avec des soldats ; & à l'aide de  
 „ cette double action correspondante, il est devenu le  
 „ maître de tout faire & de tout ordonner „ ( De l'im-  
 portance des Opinions Religieuses , commencement du  
 chap. 7, page 206.)

( C ) *Ne peut être une simple mal-adresse.* Page 23.

Le directeur des finances étoit sûr de déplaire à une partie de la nation. Il ne lui restoit à-peu-près qu'une route à suivre : se borner à mettre sous les yeux des États-Généraux la situation des finances.

Un peuple éclairé qui, relativement aux discussions économiques, occupe déjà la seconde place en Europe, & disputera bientôt la première, devoit supporter impatiemment d'être endoctriné par un étranger, auquel sa place interdiisoit des fonctions réservées au chancelier.

On auroit voulu qu'un administrateur des deniers publics se fût abstenu de son éloge, ou du moins qu'il ne l'eût pas à tout propos mêlé aux grands intérêts qu'il avoit la rage de discuter.

L'ancien *Compte rendu*, souvent repris, jamais bien justifié ; les attaques vigoureuses de M. de Calonne mal repoussées, & nullement anéanties ; un livre inintelligible sur la religion, & un autre plus fautif sur les finances, avoient mal disposé le petit nombre d'auditeurs, qui ne se laissent pas éblouir par une réputation exagérée.

Les ambages combinées du *Rapport* & de plusieurs *Lettres* interprétatives ; cette affectation de désigner à Lyon , à Bordeaux , les banquiers pour être députés ; la difficulté de s'expliquer , dans la crainte de se lier , & de ne pouvoir plus ensuite se plier aux circonstances ; tout avoit prévenu les esprits.

Si cependant on avoit usé de cette indulgence , qui devenoit un devoir envers un étranger ; si le Discours avoit été moins prolix , les principes plus décidés , il y avoit d'excellentes choses à recueillir , & plus d'un passage vraiment utile.

Le compliment à la nation qui se trouve dans la première page , est digne de l'Académie Française. « Les », voilà donc , après un si long terme , les voilà rappelés , » autour du trône , ces députés d'une nation célèbre à , » tant de titres , &c. &c. , »

Mais ce qui a sur-tout retenti les cœurs , déjà disposés à la sensibilité par le compliment , c'est ce passage plein de modestie.

« Vous me dispenserez sûrement , Messieurs , de jeter » un regard sur les tems ( *désastreux* ) , qui ont précédé » ( *ma brillante Administration* ). C'est de la situation » présente , c'est du mal qu'il faut réparer , que je dois » vous instruire & vous occuper. Je renonce également » à vous faire connoître toutes les difficultés qu'il a fallu , » ( *que mon génie* ) a dû vaincre , pour soutenir l'édifice » chancelant des finances , depuis la fin d'Août , jusqu'à » présent... Il est des travaux d'ailleurs ; il est des *peines* , » dont un sentiment intérieur est le seul dédommagement , » & la vraie récompense ».

( La bieuveillance d'un Roi , le suffrage d'une nation , la reconnoissance d'un peuple ; ne seroient qu'une foible compensation de ces *peines* cruelles ).

Les esprits passèrent de l'admiration à la joie , lorsqu'ils entendirent que le déficit ne s'élevoit qu'à cinquante-six millions ; & cet aven généreux toucha d'autant plus , qu'il démentoit d'une part les opinions passées du directeur , & justifioit indirectement ses prédécesseurs. Le bonheur fut au comble , lorsqu'on vit la satisfaisante énumération des seize moyens pour le combler ; de sorte que si , par des malheurs imprévoyables , les Etats-Généraux ne se réunissoient pas sur la nécessité de venir au secours de l'Etat , on pourroit paisiblement attendre , sans leurs secours , l'époque de leur conciliation : ce qui les rendra toujours fort utiles , sans les rendre tout-à-fait indispensables.

Le plus beau morceau du Discours est incontestablement celui où l'orateur développe la force des engagemens pris par le Souverain. Ce n'est pas un de ces moments d'effusion , où l'ame se livre à des sentimens généreux : on voit toujours l'homme d'Etat ; car , après avoir sanctionné de la manière la plus forte la parole des Rois , il se fait à lui-même cette question : « Ne pourroit-on pas faire une distinction entre les divers titres de créance , & réduire ensuite l'intérêt des emprunts , dont les conditions auroient été trop favorables aux prêteurs » ? On voit d'abord l'homme courageux , qui ne rougit pas de confesser ses erreurs passées , l'administrateur qui ne perd pas la tête ; & comme une pareille proposition alarme , & paroît une légère contradiction avec ce qui avoit précédé , il calme ce murmure précipité , en s'écriant :

« Vous verrez , Messieurs , que l'utilité de cette opération n'auroit aucune proportion avec les inconvéniens qui résulteroient d'une atteinte donnée aux principes universels de bonne foi nationale , & aux bases si importantes de la confiance publique ». Quelle est cette utilité ? Elle échapperoit à la multitude ; elle a même échappé à plus d'un lecteur. La voici : » Comme tout ce qui est soumis à une opinion arbitraire , ne présente à l'esprit aucune circonscription positive , on forceroit les prêteurs à mettre à l'avenir au rang des calculs le risque d'une pareille inquisition ». De sorte que , livrés aux horreurs de l'incertitude , ils se lasseroient de ces spéculations hasardées , & chercheroient dans le commerce & dans l'agriculture un utile emploi de leurs fonds.

On aura sans doute observé avec quelle adresse réfléchit le Directeur a omis le désolant tableau de la dette publique , le projet de la consolider : ces petits objets ne pouvoient trouver place dans un discours dont le but étoit tout différent. En vain les Bailliages avoient exprimé leur vœu sur la nécessité de fixer par d'immuables arrangemens le sort futur des finances ; M. le Directeur dit très-éloquemment : » Enfin , Messieurs , il est bon de vous le faire observer : ce n'est pas à la nécessité absolue d'un secours d'argent que vous devez le précieux avantage d'être rassemblés en Etats-Généraux. En effet , le plus grand nombre des moyens qui vous ont été présentés , a toujours été dans la main du Souverain..... Si l'embaras des finances se fût borné à un simple renouvellement d'impôt , personne ne l'eût compté au nombre des difficultés réelles..... Un Roi jaloux uniquement de son autorité , auroit trouvé dans les retranchemens

» soumis à sa puissance ou à sa volonté, un moyen de  
 » suffire aux circonstances, & de se passer de nouveaux  
 » tributs ,»

On a cru devoir cette petite leçon à des Députés imprudens qui se seroient imaginé avoir en main la puissance législative, pour opérer une génération, mettre des conditions à un meilleur ordre de choses, & vendre à si haut prix la consolidation de la dette publique; au lieu que bien dûment avertis des moyens de les rendre inutiles, ils seroient inexcusables de se croire des personnages. L'homme, toujours enclin à exagérer ses ressources, a besoin de ses corrections, qui, sans le décourager, répriment l'effort de ses projets ambitieux. Heureuse la nation qui a acquis une espèce de Dictateur toujours prêt à l'avertir de ses écarts, & à lui tracer la route de la félicité!

Dans la page suivante, l'Orateur apporte le baume qui doit guérir la blessure qu'a faite sa véridique éloquence, & il déclare que le Roi veut placer, *pour ainsi dire*, l'ordre des finances, sous la garde de la Nation entière; des hommes mal intentionnés pourroient sans doute trouver une contradiction formelle entre ces deux passages; mais ils ne feroient pas attention que l'art oratoire prescrit une marche toute différente. Pour faire valoir le prix d'un sacrifice, on montre que jamais il ne fut commandé par les circonstances. Démosthène, Cicéron, nous ont laissé plusieurs exemples de l'empire de cette figure heureusement appliquée.

Plein de ces grands principes, M. le Directeur en fait un fréquent usage. Dans les pages 72 & 73, il dit aux Etats-Généraux, *qu'ils doivent servir à tout, qu'ils sont*

*les associés du Roi, que le Roi leur fera communiquer les idées qui mériteront leur examen.* Ils vous paroissent sans doute parvenus au faite de la gloire. Non ; les voilà retombés des marches du trône sur les bancs de l'école : on les instruit des améliorations à faire, on leur donne une tâche, on les circonscrit dans un certain nombre d'idées ; & les soutiens de la Patrie ne sont plus que des observateurs timides, qui doivent s'instruire & se laisser guider.

Pourquoi cette marche ? Le voici. Une harmonie parfaite entre les trois Ordres conviendrait aux intérêts de la Nation, à ceux du Roi, mais non au Ministère ; je n'en veux qu'une seule preuve. Si la Nation assemblée avoit dit à son chef : « Voici l'expression du vœu des françois : ils maintiendront votre autorité en dedans, » comme votre dignité au dehors. Ils vous offrent leur » bourse avec leur sang. Daignez vous reposer sur eux de » vos vrais intérêts ». A quoi seroit alors le beau discours qui nous occupe ? Il eût paru un hors-d'œuvre insupportable. On se passeroit bientôt d'orateur comme de premiers ministres ; & voilà ce qu'on veut éviter.

Le vœu des françois n'est pas de s'affranchir de l'autorité monarchique, mais de la tyrannie ministérielle ; pour se maintenir, elle vante ses services, exagere ses ressources, & cherche à tout prix l'indépendance des volontés contributoires.

Le Directeur-Général des Finances comblé de gloire, des dons de la fortune, étranger à toute espèce d'intrigue, au-dessus même de l'ambition, craignant la Cour, accablé du fardeau des places, n'aimant que la solitude ; bon, humain, serviable, ami fanatique de la liberté,



n'a qu'une seule passion, le bonheur des françois ; ces françois qu'il a gâtés à force de louanges dans son *Traité des Finances*. Sans doute un pareil Ministre vaut mieux que Etats-Généraux. Mais peut-on se flatter de voir reparoître des hommes de cette trempe ? Le Ciel ne s'en montre que trop avare. La Nation françoise n'est donc pas blâmable, au sein de son bonheur actuel, de prévoir qu'elle n'aura pas toujours un grand homme dans le plus éminent des postes, & de chercher dans elle-même de quoi se consoler de la perte d'un illustre étranger qui opérera sa régénération, comme il l'avoit laissée au-dessus de sa dépense en 1781.

Le Ministre veut à tout prix la gouverner ; son zèle a droit d'exciter la reconnoissance. La Nation veut à tout prix lui en épargner la peine ; Nous verrons qui sortira vainqueur dans ce combat de générosité.

(D) *Tout peut se conjecturer, rien ne peut se prouver.*  
Page 23.

On avoit annoncé depuis long-temps un grand ouvrage destiné aux Etats-Généraux. C'est vraisemblablement le long discours lu dans la séance du 6 Mai, & distribué dans la journée du..... L'intrépide & verbeux auteur a infiniment compté sur son éloquence ou sur l'enthousiasme de ses auditeurs. Les uns ont souri aux principes démocratiques répandus avec affectation ; les autres ont rejeté avec indignation cette perfide doctrine. Le petit nombre de vrais françois qui ne livrent pas leur sentiment à quelques fanatiques apôtres d'une nouvelle constitution, ont gémi sur les circonstances désastreuses qui ont vu une grande nation presque à la merci d'un étranger séditionnaire sous le dehors de l'amour de l'ordre, & une

monarchie ébranlée sous les coups d'un républicain revêtu de quelques qualités morales.

Nous ; qui volontairement éloignés de ces assemblées bruyantes , où nous aurions peut-être paru avec quelque'avantage ; qui , fideles à la voix de la raison , nous sommes pendant trente années étudié à parler son langage , & qui nous efforçons de conserver ses droits , ne nous croyons pas inutiles à la patrie , en observant la marche de ceux qui la servent , & en avertissant les hommes occupés & les lecteurs précipités de se défier de certains agens de la chose publique.

Nous dénonçons à la postérité ce discours répréhensible sous tant d'aspects , & demandons à la nation assemblée d'appuyer auprès de la puissance exécutive le vœu solennel que nous formons de voir examiner les principes consignés dans cet écrit dont on a prétendu faire la base des travaux de la nation.

Quand un homme ne peut se dissimuler que la plus saine partie d'un peuple éclairé proscribit les opinions d'après lesquelles on veut lui donner une forme de gouvernement , comment faut-il nommer l'audacieuse résistance qu'on apporte aux desirs de ce même peuple ?

Quand un homme , cent fois convaincu d'erreurs provenant d'ignorance , d'erreurs provenant d'orgueil , d'erreurs provenant d'indécision , prend un avertissement pour des persécutions , & se fait une espèce de gloire de répéter ses fautes , a-t-il le droit à la plus commune indulgence ?

Quand un homme , chargé d'une comptabilité , semble dédaigner sa place pour faire le législateur , & proposer un code au lieu d'un tableau de recette & de dépense ,

n'est-il pas évident qu'il aspire à une place au-dessus du ministère ?

Quand un homme a fait un livre pour démontrer que le déficit est de cent trente millions, & un mémoire dans lequel il le réduit à cinquante-six, n'est-il pas clair que dans un des deux cas il a hasardé son opinion ? Or, qui prouvera aux Etats-Généraux que l'homme qui s'est trompé il y a deux ans, ne se trompe pas encore ?

; Quand un homme cherche dans son esprit la manière de dérober sa pensée, en paroissant la communiquer ; n'est-il pas vraisemblable que lui-même se défie de ses plans, & prépare un asyle à son amour propre en cas de mauvais succès ?

Par quel fatal empire cet homme nous tient-il donc sous le charme ? Parvenu au ministère par une suite de ces cabales dont les cours elles-mêmes sont les premières victimes, on oublie qu'il s'est souillé aux yeux de la nation du crime politique d'avoir renversé le plus vertueux de ses ministres, celui dont elle recrée les principes, & dont lui-même n'a fait que suivre les plans.

Enrichi de ses dépouilles, il supprime, abbat, décompose, réforme. On l'attaque, on le presse, on l'embarasse ; son orgueil lui défend de répondre, & ce même orgueil nous en délivre. Il court se venger dans une retraite momentanée, & révèle à l'Europe dans un gros livre nos malheurs, nos fautes & nos côtés foibles.

Il accourt à Paris fomenter, nourrir, échauffer les intrigues que ce livre faisoit naître, ressusciter un parti alors languissant, & commencer une guerre sourde contre tous les ministres. Une fortune immense ne favorise que trop ce besoin insatiable d'intrigues ; & y joignant sans

peine cette austérité de mœurs, dont l'ambition fait le premier de ces ressorts, il se fait un parti chez cette classe orgueilleuse, dont l'incurable manie est de protéger, & qui s'attache toujours au talent sans naissance, ou à la naissance sans talent.

Ses livres, ses émissaires, & quelques fastueuses libéralités vont gagner le peuple. Les provinces sur-tout tombent aux pieds de l'idole. Un homme de génie facile & imprudent lui fournit une chance heureuse. Il commet à dessein une de ces fautes qui lui valent les honneurs de l'exil, & l'exil intéresse en sa faveur un ordre de gens ennemi né de l'autorité.

La fortune place au timon des affaires le plus inepte des Administrateurs. Chaque faute alors est la matière d'un regret & le prétexte d'appeler l'homme par excellence au salut désespéré de la république. Les justes ennemis de deux satrapes turbulens se joignent à ses partisans aveugles. Un livre religieux étoit venu dans l'intervalle accélérer le fanatisme ; le mal devenoit urgent, la crise étoit terrible ; les provinces se lassoient, on frappe au cœur du Roi. Sensible, il désobéit à sa propre conviction pour satisfaire son peuple abusé ; & effaçant de son souvenir ce que les Rois oublient rarement, il permet à un heureux étranger de s'asseoir devant lui.

La paix qui devoit revenir dans les provinces, ne revient point, les rentes qui devoient être payées ne le font point, le crédit qui devoit renaitre ne renait point, la confiance qui devoit réunir tous les citoyens ne paroît point.

Mais au contraire, une assemblée préparatoire aux États-Généraux tombe dans une honteuse nullité ; & l'on

est obligé de la dissoudre pour ne pas la voir se diviser. Mais on allarme la nation en favorisant une banque dont on avoit-soi-même prophétisé la chute après en avoir retardé l'existence ; mais on publie un règlement obscur, astucieux, qu'on interprète & réinterprète sans jamais l'expliquer ; mais on n'a pas prévu les troubles qui s'excitent dans les provinces, & les causes naturelles de ces émeutes périodiques depuis un siècle, & que les siècles suivans verraient se renouveler tant qu'une administration si souvent avertie par l'expérience, n'opposera pas des greniers d'abondance à la sévérité des saisons.

Quelle cécité volontaire a donc frappé toute une nation ? Et comment a-t-elle l'incroyable patience d'écouter pendant trois heures un précepteur l'instruire au lieu de lui rendre compte ? Un plébéien obscur en impose à la noblesse françoise ; un protestant catéchise l'ordre du clergé ; un banquier dicte des loix constitutionnelles à la première nation de l'Europe.

L'histoire fourniroit sans doute plus d'un exemple de ministres ambitieux, qui dirigeoient en secret les rênes de l'empire que le prince tenoit dans ses mains ; mais il étoit réservé à nos jours de voir un homme s'élever & distribuer à douze cents représentans leur tâche, commander à leur pensée, la circonscrire dans de certaines bornes, & les rendre, non les artisans de leur future prospérité, mais les sanctionnaires d'un plan déjà conçu.

Il s'agit de porter jusqu'à l'évidence, que ce mémoire, souvent vicieux dans ses principes, est non-seulement dangereux en politique, mais déplacé & irrévérencieux pour le françois, pour le monarque & pour chaque ordre en particulier ; & comme il a été annoncé avec fracas &

donné pour la base des opérations, il convient de le décomposer & de dévoiler l'âme de son auteur.

Et qu'on ne dise pas qu'il faut respecter l'idole du peuple; cette raison n'a jamais eu qu'un foible poids dans l'esprit de ceux qui ont de l'énergie, mais elle est nulle dans le moment où la nation est assemblée; la nation n'a de respect que pour la loi, d'égards que pour celui qui la soutient, d'estime que pour la vertu, & de confiance que dans le patriotisme. L'intrigue la révolte, le charlatanisme la fatigue, l'orgueil la rebute, les détours l'allarment, de même que la loyauté la séduit & l'entraîne.

(E) *Qu'aurions-nous à répondre ? Page 24.*

Il paroît tous les jours davantage qu'on a fait à M. Necker, plus d'honneur qu'il ne mérite. On a supposé qu'il avoit un système de conduite qu'il suivoit adroitement, & les bons citoyens lui faisoient gré de sa souplesse à se prêter aux différens partis. On croyoit qu'arrivé au terme, il déclareroit franchement sa doctrine : ce moment est arrivé, nous y touchons, & il s'en tient toujours aux demi-déterminations : les uns l'accusent de manquer de courage; les autres, d'avoir des vues favorables à l'aristocracisme; les autres, de tenir à sa place. La vérité est qu'il n'a pas plus de plan de constitution dans sa tête, qu'on n'en trouve dans son dernier discours. Il a arrangé quelques idées sur la partie des finances, il a mis de l'ordre, de la méthode pour la recette & la dépense; & le Ministre n'est qu'un bon *teneur de livres*, un payeur exact, receveur fidele & un honnête caissier. Tant il est vrai que les premières occupations de la vie, les premiers talens qu'on y développe, viennent

se reproduire sous toutes les formes , & présentés par notre amour-propre, nous paroissent devoir suffire à tout, & nous portent à tout oser , à tout entreprendre ! L'in-  
 régrité de M. Necker, son éloquence pénible, mais réelle, son caractère patient, quoique flexible, ses succès, sa fortune, son crédit, ses amis, ses enthousiastes, ses ennemis même, tout a contribué à le tromper. Abusé lui-même sur son talent, comment n'auroit-il pas abusé les autres ? Les circonstances seules ont fait son crime comme notre erreur. On avoit besoin d'un honnête homme : il se présente, & on en fait un Dieu. Nous ne connoissons pas ce Ministre ; mais le seul moyen de faire durer le prestige auquel il s'est laissé aller, plutôt qu'il n'a cherché à le faire naître, le seul moyen de faire revenir l'opinion publique, qui s'en va, & qui, furieuse de son erreur, fera peut-être à ce ministre autant d'ennemis qu'il a eu de partisans ; le seul qui lui reste aujourd'hui, est de faire sentir au Roi la nécessité de se réunir aux Communes, comme le seul moyen d'éviter la banqueroute, la guerre civile & tous les fléaux qui menacent l'empire. Sur le refus de Sa Majesté, M. Necker n'a que le parti de la retraite, s'il veut emporter les regrets mérités de toute la Nation..... Nous supprimons une foule de réflexions sur les avantages d'une pareille conduite ; les inquiétudes, les chagrins, les entraves qu'on a mises à sa marche, les obstacles qu'on lui a opposés & qu'il a surmontés, sa constance, ses travaux, sa patience, seront perdus à jamais pour sa gloire ; & une seule démarche va lui en assurer une éternelle. L'ouvrage de la constitution n'est pas celui d'un ministre ; elle se fera dans les Etats-Généraux ; & la Nation cependant n'en rapportera la

reconnoissance qu'à Louis XVI & à M. Necker. Les talens qu'il possède suffisent à sa place ; on continuera à les exagérer , sans crainte pour lui , qu'on puisse être jamais désabusé ; on lui tiendra compte de ses fautes même , comme d'autant de moyens qu'il a voulu employer pour arriver plus sûrement au but. Enfin , M. Necker tient en ses mains la destinée de la France , peut-être , mais sur-tout la sienne. Il ne faut qu'un mot courageux , mais il faut se hâter de le dire ; & au moment où l'on lira cette page , il aura perdu ou saisi la plus belle occasion qui se soit présentée à un mortel avide de gloire & de renommée.....

*Cette note est tirée d'un ouvrage sur l'Administration de M. Necker , ouvrage qui paraîtra incessamment.*





## M I T I S.

IL y a des hommes qui ont acquis une certaine réputation, on ne fait comment; qui sont employés, on ne fait pourquoi; de ce nombre est *Mitis*.

Né avec cette sorte d'esprit qui n'est bon à rien, il n'a fait aussi que des riens. Chançons, opéras, musique, romans, vers, fables, charades, fêtes, bons mots; des chançons sans sel, sans gaieté, des opéras sans intérêt, de la musique sans agrément, des romans sans style, des vers sans naturel, des fables sans trait, des fêtes sans esprit & sans goût, des bons mots sans le charme de la saillie, c'est-à-dire, faits à froid & placés pour briller; voilà l'homme. Telle est pourtant la base de sa réputation, & c'est de là qu'on est parti pour lui donner des ambassades. Mais quelles ambassades! Un compliment, un traité tout rédigé à signer, bref

D

de simples formalités à remplir. Les ambassades l'ont conduit au ministère. Mais quel ministre ! (A) A-t-on jamais cité un de ses avis, un de ses plans, une de ses idées ? Il est toute intrigue, ses moyens sont comme sa personne, nuls. La nature a mis sur sa figure l'étendue de son esprit. Qui l'a entendu une fois a sa mesure. C'est l'homme des circonstances ; serviteur de Madame de Pompadour, serviteur de Madame du Barri, serviteur de M. de Brienne, serviteur de M. Necker, il n'épouse aucun parti, parce qu'il n'a aucun plan. C'est un franc académicien. Sa porte est ouverte à tous les petits louangeurs qui viennent un à un chanter en prose ou en vers un hymne à son génie. Elle est fermée à quiconque traite avec majesté des droits de la raison, & ne descend qu'avec peine aux misères de la société. Il a de vieux amours auprès desquels il dort d'un bon somme. Petit sultan au milieu d'un vieux sérail, il se laisse adorer ; ou son amour s'exhale en madrigaux, ou ses exploits sont des fables.

Pour lui plaire, il faut être, non pas tout-à-fait bête, mais plat ; avoir une certaine décence dans le maintien, mais être bas comme un bel esprit ; il a de la hauteur espagnole, de l'astuce italienne, de la tournure françoise. De ce mélange résulte un être dont on se défie sans le craindre, & qu'on n'a le courage d'aimer ni de haïr.

Ses soupers fatiguent, sa gaieté attriste, sa morgue indispose. Rien ne dédommage chez lui : sa sagesse est impuissante, sa vertu est calcul, son esprit composé de souvenirs ; quand il parle, il est fort aigre ; quand il écoute, il humilie ; quand il cause, il trompe. Son égoïsme rebute, son affectation lasse, sa familiarité est protègeante, & sa froideur dédaigneuse.

*Mitis* est un de ces hommes qui ne sont à leur aise qu'au milieu de jeunes fots & de vieilles catins. Les uns l'encensent, les autres le gâtent.

Si ce portrait étoit vrai d'après nature, il faut avouer que la nation françoise

devoit s'applaudir de voir siéger dans les conseils un homme d'un aussi grand caractère, capable de vastes projets, habitué aux vues profondes.

*Mitis*, avec cette légèreté, ou plutôt cette frivolité si complètement ridicule dans un vieillard, a tout le fanatisme de l'intolérance, & enchaîneroit toutes les espèces de liberté s'il le pouvoit : liberté de la presse, liberté individuelle, liberté politique. C'est bien l'esprit le plus féodal, le noble le plus décidé, l'anti-bourgeois le plus fier qu'il y ait dans la capitale. Il faut l'entendre sur ce pauvre Tiers-Etat, il falloit le voir manœuvrer pour son duché ; alors on se rappelle deux mauvais vers de *Cyrano de Bergerac* :

On se dit, quand on voit un pareil Chevalier,  
Sont-ce donc ses ayeux qui le rendent si fier ?

Il a pourtant la réputation d'un bon-homme ; il n'en a ni le renom, ni le jeu ; il n'a jamais servi l'indigence, mais quelquefois les femmes ; il est vindicatif,

taustique, fournois. Voici un de ses mots. Lorsque la Dunciade parut, on y trouva son éloge ; il feignit de s'irriter. « Je ne » fais pourquoi l'auteur me loue , dit-il, » je le connois si peu , que si l'avois vu » passer dans la rue & qu'il m'eût ôté son » chapeau, je l'aurois salué. »

Dans une autre occasion, en parlant d'une femme que depuis il a adoré, il s'écrie :

Hors son mari, que n'a-t-elle pas eu ?



## NOTES.

(A) *Mais quel Ministre?* Page 50.

Croyez-vous que j'appelle un homme, celui qui n'ens que la mesquine adresse d'hésiter lâchement entre deux partis, pour flatter également le monarque dont il vouloit des graces, & le peuple dont il eseroit de la gloire. Avorton en politique, avorton en littérature, avorton en administration, qui invoqua tous les distributeurs de la renommée, dans l'espoir d'arriver sur son ailé à la célébrité, quoique souvent averti que la tombe dévoreroit son nom & ses opuscules, qui, sous les dehors étudiés de la tolérance, persécuta avec un sourd acharnement quiconque n'encensoit pas ses douteux & inutiles talens; qui, sous l'extérieur de la décence, orna des boudoirs pour la volupté, & en donna le culte à des prêtres étrangers; qui, n'ayant pas la force d'entrager en face, répertoit avec une cruelle & basse malignité des sarcasmes dans un dépit concentré, & jouissoit tout-à-la-fois des plaisirs de la vengeance & des bonheurs de la modération, qui n'a pas fait un bonjour, & verra peut-être dans sa triste & ridicule vieillesse, la renommée, honteuse d'avoir été surprise, reprendre un suffrage qui lui fut dérobé dans un moment où les dignités, la fortune & le bel esprit étoient tout,

*Saint-Jean-Bouche-d'or,*

## G A R B È S.

**G**ARBÈS fait un singulier assemblage de philosophie & de pusillanimité, d'éloquence & de bavardage, d'honnêteté & de flexibilité de principes, de popularité & d'orgueil. Il professe hautement l'amour-propre, & s'en vante comme un autre de la modestie. L'enthousiasme est son état naturel. Le magnétisme, le cocuage, la patrie, le tiennent au même degré de chaleur. Sa manie est d'être adoré des femmes & de négliger les hommes. Ce n'est pas de faveurs dont il est avide, mais d'encens & de comméragé. Il se passionne pour une vieille femme qui porte au bras sa portraiture, ou qui se pâme à la lecture de ses charmans mémoires, ou s'exalte à l'aspect de son front chauve & vénérable. Sa manie encore est d'être cru riche, afin que l'indépendance des hommes ajoute au respect qu'il en exige. Si l'on suit la mar-

che de ce petit énergième, on voit qu'il est souvent à côté du vrai. En général, la chaleur nuit presque toujours à la justesse ; mais dans *Garbès*, le défaut de rectitude est une imperfection naturelle. Elle se voit dans sa manière de rendre ses méditations, & dans le choix de ses objets de travail. Un bon esprit n'ira pas se faire une occupation sérieuse du magnétisme, il ne mêlera pas des questions d'état à l'examen d'une querelle de ménage ; il ne viendra pas faire un sermon sur l'adultère à propos de la foiblesse d'une bourgeoise imprudente & sensible. Le manque de justesse fait qu'un homme d'esprit n'est rien. *Garbès* plaide & n'est point avocat ; il écrit sur l'administration sans être ni employé, ni empressé de l'être. Il péroré, amplifie, & ne discute pas avec cette raison lumineuse qui réfléchit ses rayons sur tout ce qui l'entoure. C'est un grand talent, disent quelques enthousiastes. Qu'est-ce qu'un grand talent qui ne produit jamais rien ? Qu'est-ce qu'une éloquence vertueuse qui vaut des



louanges passagères à son auteur, & jamais de secours à ceux en faveur de qui elle s'exerce? Les réputations usurpées n'ont qu'un moment.

Son dévouement pour un *ami* ne le recommande-t-il pas? d'accord. Mais l'amitié n'est une grande vertu que lorsqu'elle se fixe sur un objet qui justifie ses nobles & généreux efforts. Il y a tel choix qui en détruit le charme. Un bonhomme, foible, borné, indécis, sans fermeté, sans talent, ne peut pas devenir l'ami d'un homme qui élève des prétentions. Il faut servir tout le monde, & n'aimer que le mérite & la vertu éclairée. Ceux qui ont dit que *Garbès* avoit saisi l'occasion de se faire connoître, l'ont lavé d'un choix mal assorti, & dit un peu de mal de sa modestie pour l'absoudre d'avoir égaré ses affections.

Le besoin de faire parler de soi est presque toujours un signe caractéristique de médiocrité. On sent donc intérieurement une raison qui persuade qu'on pourroit facilement demeurer inconnu & rester oublié. On n'a donc pas la conscience de son

talent & d'une certaine supériorité qui subjugué les suffrages & commande à la renommée de répandre un nom fait pour être illustré. On a donc besoin du murmure des louanges & d'être excité pour faire le bien. Il est possible que je saisisse mal cette foix de briller, qu'en mots plus sonores on appelle l'amour de la gloire, mais je l'associe difficilement avec un talent décidé.

Depuis que *Garbès* est dans la salle des états-généraux, il s'est enveloppé dans un modeste silence. Faut-il l'attribuer à la perte d'une victoire, ou à cette sagesse qui prescrit de laisser prendre un certain cours aux événemens avant de s'y mêler? C'est ce que j'ignore. Mais comme la sagesse n'est pas la vertu favorite des grands esprits, on seroit excusable de soupçonner dans *Garbès* l'intention de punir sa patrie d'avoir, pour ainsi dire, applaudi à un jugement qui, selon *Garbès*, *blesse le ciel & deshonore la terre*; & qui, selon la raison, étoit tracé dans l'historique des faits que *Garbès* a tracé lui-même.

## NOTE.

M. B..... tourmenté du double besoin de l'esprit & de la parole, joignant à la confiance de ses forces cette brillante activité qui dévore les difficultés, jusqu'à cette époque connu seulement par un succès de confiance dans une science nouvelle, se crut appelé au superbe rôle qu'avoient joué avec tant d'éclat les Elie de Beaumont, les Loyseau, les..... La cause de son client, peu intéressante en elle-même, lui parut susceptible de le devenir par les acteurs qui y paroîtroient. Il l'entreprit avec plus de zèle que de réflexion, & l'entama sans se fonder sur les formes, dont nous ne nous éloignons presque jamais impunément. Son intention pure & noble le rassura contre le danger; & sa chaleur ne lui permit pas de remarquer que lui-même divulguoit son secret dans ses deux premiers mémoires, en introduisant deux fragmens, l'un sur l'adultere, l'autre sur les affaires politiques, qui dévoiloient le desir de fixer sur l'orateur les regards du public. Son but fut rempli. Le succès lui fit perdre de vue les vrais moyens de défense. Il donna tout à l'éloquence, & rien à la discussion; les épisodes se succédèrent; on oublia l'objet principal pour la liaison avec mademoiselle de Beaumarchais, & la manœuvre de M<sup>e</sup> Fournel. L'habile Beaumarchais hasardoit bien quelques mauvaises plaisanteries, mais il n'abandonnoit pas les lettres, pièces fondamentales du procès; & comme les juges devoient prononcer sur des faits, & non sur

Les phrases, l'orateur a dû succomber. Quand la logique & l'éloquence marchent de compagnie, leur effet est sûr : mais si elles se séparent, l'une parle sans intéresser, & l'autre intéresse sans convaincre. M. Bergasse est doué de talens ; mais il ne doit s'appliquer ni aux affaires du barreau, ni aux affaires politiques. Il dit parfaitement ce qu'il dit, mais il ne dit pas ce qu'il doit dire. Il est pour les choses ce que sont certains écrivains, qui ont le malheur de ne jamais trouver le mot propre. Du tems de la littérature, M. B... eût été un homme célèbre. Il est venu vingt-cinq ans trop tard. (*Lettre à madame de..... sur l'arrêt du 2 avril dans l'affaire de M. de Kornman.*)



## I R A M B A.

**I**RAMBA eût été un homme des plus utiles si ses passions fougueuses n'avoient pas toujours été en guerre avec ses talens. Il tire parti de tout ce qui l'environne, & s'enrichit sans dépouiller personne. Il est comme ces fleuves qui se grossissent des eaux qu'ils reçoivent dans leurs cours, confondant dans leur lit les dons divers des montagnes voisines, & arrivant aux mers dans un état de splendeur qui surprend à leur embouchure. Une dispute anime *Iramba*, donne du ressort à sa pensée. Cette pensée devient un aiguillon pressant, & va réveiller l'ame paresseuse de son adversaire. Cet homme mis pour un moment hors de lui, concentre ses forces dans une défense nécessaire & se surpasse pour un moment. *Iramba* l'a écouté, saisi, dévoré ; & s'emparant de ses idées, il le combat avec avantage, ou réserve pour une autre occasion l'usage de sa conquête.

— Une discussion le presse. Elle a lieu entre des hommes plus fidèles à la logique que dociles aux conseils de l'imagination. Comme s'ils se défioient de leur capacité, ils tâchent de la fortifier de l'opinion d'autrui ou de l'autorité de l'histoire. *Irambâ* assiste à la discussion, laisse à côté la marche froide de la méthode; mais se souvient des faits, en vole l'application, & s'approprie dans un seul entretien ce qui lui eût coûté un jour de lecture.

Il est des hommes qui ont long-temps calculé & toujours négligé l'art de s'expliquer. Il en est d'autres à qui la nature a donné le coup-d'œil prompt, sûr, & non le secret d'éclairer les autres. Il en est aussi qui préfèrent la clarté, l'élégance, aux éclairs, à la force. *Irambâ* les évalue, les écoute & les reproduit sous ses formes brillantes. Chacun se retrouve; mais comme on se retrouve embelli, personne n'ose se plaindre.

La même variété que nous trouvons dans les physionomies se trouve dans les esprits. L'un n'a qu'une idée neuve féconde; mais

Il la modifie de cent façons, il l'applique à tout, il en fait le fondement d'un système qui a plusieurs branches. L'autre a une dialectique serrée, l'art de rapprocher les principes, de les lier avec les conséquences, & de donner toujours ce cortège imposant à la vérité qu'il veut faire saisir. Un troisième a une affluence de conceptions heureuses qu'il dirige toutes vers le bien général ; & allumant sans cesse une espèce de génie au flambeau du patriotisme, il fortifie tour-à-tour son talent par un zèle respectable, & son zèle par une éloquence assez puissante. Le dernier a étudié les hommes dans le monde, dans les livres & dans les événemens ; l'habitude de la méditation lui a montré les caractères sous toutes les faces, & assez heureux dans sa manière de peindre, ses portraits ont une expression fidelle & piquante. *Iramba* s'est identifié avec ces quatre hommes ; & s'appropriant leurs facultés qu'il a renforcées de la sienne, il a paru un colosse. Il avoit plusieurs hom-

mes en lui, mais il n'a montré que lui, & véritablement celui qui possède le talent de disposer ainsi de l'esprit humain mérite la première place : aussi ses rivaux la lui cèdent en demeurant satisfaits de la leur.

Le vulgaire des écrivains, écho de la multitude irréfléchie, lui dispute une partie de ses ouvrages. Erreur, si jamais il en fut. Il les a tous conçus, il les a tous faits. L'architecte n'a pas sculpté les colonnes, ou peint les plafonds, ou exécuté les ornemens ; mais il a dessiné le plan, distribué les appartemens, choisi le genre de décorations ; & c'est celui qui a fait le palais qui reçoit les éloges ou subit les critiques. On dit que toute comparaison à son côté foible, j'oserois soutenir celles-ci dans ses détails (1).

*Iramba* ne vend ni sa plume ni son

---

(1) Il ne faut pas appliquer cette réflexion à certains opuscules qui ne sont que des traductions élégantes, ou des imitations libres. On voit qu'il étoit utile de faire passer dans notre pays des vérités déjà vieilles dans des climats plus heureux, parce qu'ils étoient plus libres.



opinion. Mais il a précisément la maxime contraire, il l'outré, et c'est de là que dérive le plus grand reproche dont est peut-être susceptible son caractère moral. Ce développement curieux demande un peu d'attention. Selon lui, le secret d'en imposer aux hommes et de conquérir leurs suffrages, est d'avoir toujours raison; et pour avoir toujours raison, il faut, quoi qu'il en coûte, dire la vérité. On suit d'autant plus volontiers cette marche, que rien n'est plus piquant et plus neuf que de dire la vérité. Cet axiôme lumineux est terrible dans ses conséquences. Non-seulement il assemble les ennemis sur vos pas, mais il outrage à chaque instant la reconnaissance, et mène à l'ingratitude. Celui qui fait profession de ne rien taire de ce qui peut être utile à la multitude, doit nécessairement révéler les manœuvres de ceux qui ne sont riches que parce que le grand nombre est ignorant. Prenons pour exemple le livre *sur l'agiotage* : le projet de dire la vérité entraînoit celui d'écraser deux

cents personnes. Dans ce nombre de victimes , il en est de crédules , de forcées d'obéir aux circonstances , de liées aux amis du sacrificateur : dans son ministère cruel , il afflige donc l'amitié , manque aux égards de convention , et immole ses propres sentimens de gratitude à cette austère vérité , qui ne compose jamais et dédaigne d'entrer dans les petites affections humaines. Pour mieux faire entendre ma pensée , je suppose qu'*Iramba* fût l'auteur d'un ouvrage tel que la *Correspondance de Berlin* ; il n'auroit eu qu'un but , celui d'instruire fidelement ses commettans , imaginant que les petits intérêts des amours-propres humiliés ne devoient pas entrer en balance avec la nécessité de dire le vrai ; de pareilles considérations ne l'eussent pas arrêté dans sa marche. Il ne vouloit aucun mal aux individus et ne voyoit en eux que des instrumens d'accréditer la vérité. On voit , par ces conséquences , où peut mener le principe de la faire connoître dans tout son éclat.

Il est si vrai qu'*Iramba* est agité, tourmenté de ce besoin, qu'il sert très-mal sa vengeance personnelle. Que deviendrait cet amas de Pigmées s'il levoit sa massue ? Retrouveroit-on même les traces de ses adversaires dans le champ du combat, s'il y descendoit avec son armure ?

Dans cet amas de passions fougueuses qui s'emparèrent de sa jeunesse, après une éducation négligée par un père trop occupé de sa gloire pour préparer celle de ses enfans, et par une mère livrée aux horreurs des discussions domestiques, commencerent ces fréquentes imprudences qui mirent souvent en scène un jeune homme, que l'ardeur de ses passions et le germe des plus grands talens rendoient une espèce de prodige. Pressé par les sévérités d'un père, occupé à réparer ses écarts, embarrassé des moyens de soutenir sa naissance, hasard que l'on compte pour beaucoup dans le jeune âge, il est aisé de se tromper sur la route qui mène au bonheur. Les ennemis d'*Iramba* trouverent dans cette époque

orageuse une longue suite de torts. Le philosophe profitera de cette époque pour observer comment le même homme que la passion égare , trouve en lui-même les moyens de sortir du labyrinthe dans lequel l'amour des jouissances l'a jetté ; combien les fautes du cœur fournissent de prétexte à la malignité et de pâture à la calomnie ; à quel point les circonstances changent les actions. Il y a une chaîne qui conduit de l'imprudence à l'erreur , de l'erreur aux torts , des torts aux fautes , des fautes aux manques de procédés , des manques de procédés aux vices , du vice au crime de leze-morale , de l'immoralité à toutes sortes d'excès. On cherche à plaire , on se trouve aimer , on essaye de séduire , on consomme la séduction , on ravit sa conquête à la vengeance de la jalousie armée du pouvoir. Aux yeux de la loi , c'est un enlèvement , un crime ; aux yeux de la morale , c'est une injustice ; aux yeux de la philosophie , c'est un délire qu'excusent la fièvre de l'amour et l'ardeur de la jeunesse inflammable.

Qui voudra juger *Iramba*, oubliera cet amas de faux calculs , de démarches in- considérées dont il a été acteur et victime, pensera que nul homme n'a été aussi sévé- rement puni , et traité avec une espece de dureté sans exemple ; conviendra que peu d'hommes sont nés avec cette disposition ardente à tout saisir , comme à abuser de tout ; et confessera que de ce volcan il est sorti un être capable de servir utile- ment un pays. Le malheur, ou plutôt l'oc- casion de combattre, lui ont donné le cou- rage de l'ame ; l'occasion et le besoin de se défendre lui ont appris à parler en public et en ont fait un orateur ; la retraite forcée et la nécessité d'en charmer les ennuis ont converti en habitude l'application et l'em- ploi de ces moyens.

Ses principes sont sains et modérés, et leur ensemble irrésistible. Je dis *modérés*, pour bien des gens qui confondent la cha- leur de l'expression et la chose. Il est même susceptible d'un calme inattendu dans les crises populaires. Difficilement croira-t-on

que c'est un des hommes sur lequel le véritable esprit, le talent prouvé aient le plus d'empire. Il apprécie un littérateur, un académicien, un faiseur de parades; mais il prend tout de suite une considération involontaire pour celui qui a des ressources personnelles, et qui a paré un bon esprit d'un certain genre de connoissances.

Une preuve incontestable d'un excellent esprit, c'est de ne s'occuper que d'un objet, et de renoncer à toute autre gloire. Ce n'est pas un des moindres sacrifices qu'aient à exiger d'eux-mêmes les gens doués de grands moyens, à une époque sur-tout, où, pour occuper la renommée, il faut lui présenter des titres bien incontestables. *Iramba* lui-même verra dans la séance actuelle des Etats-Généraux, que s'il fut le premier à saisir la palme de l'éloquence, il y a des concurrens qui aspirent à la partager.

Il associe à ses travaux des plumes trop foibles. Philoctete étoit le compagnon d'Hercule, parce que par-tout où ce der-

nier n'étoit pas, Philoctete étoit un héros. Diomede étoit digne de combattre son Achille. Mais des S..., des N..., des N... ne sont pas faits pour être seulement à la suite d'*Iramba*. L'espece d'enthousiasme qui le saisit pour quelqu'un, l'aveugle sur des qualités que son officieuse imagination prête à des hommes qui, pour un instant, ont fait sa conquête.

*Iramba* n'a pas toujours été jugé avec cette impartialité. Mais ne parlons pas de libelles ; qui voudroit remuer ces cloaques infects et s'exposer à leurs exhalaisons ? ( A ) Il a paru cependant une brochure , dans laquelle un peintre célèbre a peint à grands traits cet homme qui force ses ennemis à l'écouter , s'il ne les force pas à se taire.



## N O T E.

(A) *Il a paru cependant une brochure, page 71.*

L'un de ces hommes extraordinaires, dont tout le monde parle, que peu de gens connoissent, & que moins de personnes encore sont en état de juger avec impartialité. On s'imagine un écrivain avide de gloire, risquant des opinions extraordinaires pour réveiller la curiosité publique, qui ne s'éveille plus gueres en effet qu'à la voix des paradoxes ou des assertions hardies. On se représente un économiste outré, voyant par-tout des abus, & cherchant à y substituer une perfection imaginaire, dont les écrivains s'applaudissent dans leur cabinet, mais dont l'humaine foiblesse est si éloignée. On se figure un esprit courageux jusqu'à la témérité, tourmenté du desir de la liberté, de la tolérance, de la félicité publique : mais voulant asservir les circonstances, abrégé les lenteurs nécessaires au tems, qui ne peut concilier les volontés qu'à force d'égards & de patience. Peut-être ai-je adopté moi-même une partie de ces idées. Certaines réflexions cependant les ont combattues. Peu d'écrivains, me disois-je à moi-même, ont été aussi bien instruits des matieres qu'ils traitoient : beaucoup de gens le blâment, mais personne ne le réfute, à moins qu'on n'appelle réfutation, des pasquinades ou des injures.

Cette observation m'a conduit à un examen réfléchi de cet homme, & voici mes conjectures : Je le soupçonne de méditer une révolution en politique, comme Voltaire en a fait une dans les opinions, & Rousseau dans la vie



**soziale.** Convaincu que presque tout est à refaire dans les gouvernemens, il se sent le talent de découvrir les abus, le courage de les divulguer, & des ressources pour y remédier. Ne voulant d'autre considération que celle qui naît de la capacité reconnue, d'autre fortune que celle que ses peres ont été forcés de lui conserver, d'autre faveur que la liberté de penser & d'examiner; il se constitue l'organe de la vérité, & s'engage de suppléer à ce que doivent faire le ministre, qui même pour le bonheur des peuples est obligé de se plier à de grands mélangemens; le courtisan, dont le métier est de plaire, dont le devoir est la reconnoissance, & qui donne son opinion par-dessus ses services; le philosophe qui compose avec la censure & acquiert le droit de publier des idées utiles en sacrifiant des vérités transcendantes.

Pour remplir dignement un tel ministère, que faut-il? Une maniere de voir profonde, large, capable de saisir du même coup-d'œil le but caché de celui qui propose, le motif de celui qui ordonne, & l'intérêt qu'a le peuple à l'opération nouvelle, une éloquence mâle qui démasque l'erreux volontaire, qui éclaire sans l'irriter, le souverain devenu un moment complice de cette erreur, & qui rassure le peuple témoin des efforts qu'on fait pour sa liberté ou pour son bien-être; une plume exercée, qui rapproche avec clarté les bases sur lesquelles doit s'appuyer le législateur, & fixe invariablement ses volontés en le convaincant qu'elles vont devenir le ressort de la félicité générale. Or il seroit difficile de refuser ce triple avantage à l'homme qui nous occupe.

J'avouerai qu'une extrême chaleur l'emporte quelquefois au-delà de notre politesse de convention. Les petits

écarts peuvent-ils faire oublier le fond de la question ? & de ce qu'il n'est pas parfait, en faut-il inférer qu'il ne soit extrêmement utile, qu'il n'ait les grands germes de l'administration, qu'il ne vienne à bout de familiariser les hommes, & sur-tout les souverains avec le langage qu'il leur parle, qu'il ne rende à la terre un de ces services qu'elle reçoit une fois dans un siècle ? Peut-on se dissimuler que son ouvrage sur les Lettres de Cachet n'ait excité cette fermentation qui a fini par enlever aux ministres despotes ce ressort odieux ?..... Peut-on se dissimuler que ses *Doutes sur l'Escaut* n'aient ébranlé les volontés despotiques qui vouloient ravir les propriétés dont ce fleuve est conservateur, & affermi les principes de ceux qui s'opposoient à ces volontés ? Peut-on se dissimuler que ses efforts contre l'agiotage n'aient retenu des sommes immenses prêtes à désertter le royaume, & arrêté une foule de citoyens crédules qui se précipitoient dans l'abyme ? Mais cet amour des paradoxes ! Pensez d'abord que c'est ainsi que nous nommons tout ce qui choque les idées reçues, que ces idées reçues sont en général de dangereux préjugés, & qu'on ne peut nous armer contre eux qu'en faisant violence à la routine & à l'habitude.

Rien n'est plus rare qu'un homme d'une conception extraordinaire ; rien n'est plus rare que le même homme y joigne l'application ; rien n'est plus rare que d'unir à un esprit vaste & des connoissances profondes un courage inébranlable, le désintéressement aux avantages de ce monde ; rien n'est plus rare que de joindre à tous les dons une éloquence brûlante qui commande aux opinions de son siècle ; rien n'est plus rare, enfin, que de posséder par-dessus tout cela l'indépendance des hommes, qui

n'existe qu'autant que la fortune a pourvu avant votre naissance à votre existence physique. Voilà donc un être qui sort de la classe ordinaire ! Quel usage a-t-il fait jusqu'ici de ses talens ? Il les a voués aux souverains administrateurs, à leurs ministres dans les pays où les rois sont comme des dieux, toujours obombrés de leur gloire immortelle, à des citoyens laborieux auxquels l'astuce & l'activité étoient sur le point d'enlever le fruit de leurs veilles.

Que les Gazetiers supposent sa plume le jouet des circonstances, passer tour-à-tour d'un parti dans l'autre : permis à eux si ces contes accréditent leurs feuilles. Mais il est un ordre de gens qui croient aux faits & non aux rapports, qui reglent leur confiance sur l'usage des talens, qui à travers l'ouvrage, lisent dans l'ame de celui qui l'a composé, y surprennent ses intentions & s'y assurent de ses principes.

On cite toujours le beau style, les idées heureuses, & presque jamais le courage de l'ame espece d'héroïsme qui vaut bien celui des Alexandre & des Bayard. Comment peut-on louer un d'Alembert, par exemple, vil flateur des rois en public, & leur destructeur dans l'intimité de la conversation ? Toujours occupé de son repos, de sa gloire, des moyens d'échapper à la critique & jamais des droits de la vérité, des besoins du peuple. Ami timide & honteux de l'infortune, & tendant les bras à quiconque étoit porté par la faveur.

Il faut du courage ; il en faut beaucoup pour être le premier à lancer une vérité dans le monde pensant, & même pour risquer une opinion, de l'examen de laquelle il peut résulter un bien. Tout principe nouveau, à son

apparition , est rejeté ou accueilli avec mille plaisanteries. Celui qui le met en avant est sûr des sarcasmes , à moins que sa réputation n'impose ; alors ce n'est qu'une erreur échappée à un homme célèbre. Mais si un nom fameux n'accrédite pas l'idée qu'on veut introduire dans les esprits , chacun s'éleve avec fureur contre elle ; son auteur commence par en être la victime , & ce n'est que long-tems après qu'il est réhabilité.

Rien n'est si facile & si commode , sur-tout , que d'être panégyriste né de toutes les actions des princes, l'indulgent apôtre de nos mœurs , de nos loix , le défenseur éloquent de l'autorité. Tout le monde accorde une commiseration passagere aux malheureux injustement condamnés ; mais il est rare de trouver un magistrat courageux qui s'efforce de détacher de la roue trois infortunés prêts à mourir sous le fer qui va les assassiner. Les gouverneurs ont une tolérance froide pour ceux qui ne les croient pas infailibles ; mais ils prodiguent les distinctions & les faveurs à l'esclave adroit qui adore leur perfection. On laisse vendre l'écrit dépositaire d'une censure utile , & l'on use du pouvoir contre celui qui révele de grandes vérités ; mais on prostitue les titres , les places & les pensions à l'écrivain mercenaire , qui égorge la liberté sur les marches du trône , ou justifie l'injustice & l'infrat-tion aux traités.

Je répete encore en faveur des antagonistes de M. le comte de Mirabeau , que je ne crois pas sa jeunesse exempté d'imprudencé , que je ne doute pas que son ame encore plus sensible qu'irascible n'ait quelquefois outré le droit légitime de la défense personnelle , que la réflexion n'ait souvent défavoué quelques passages de

ses écrits ; mais je pense que son grand talent doit leur donner du prix , qu'il écrit de conviction , qu'il y a de la suite dans ses principes , que son système de tolérance, de liberté, se développe par des moyens simples & d'une pratique aisée. Je pense que nous sommes intéressés à voir prospérer des talens consacrés en quelque sorte à l'instruction , & qui peuvent commencer le grand ouvrage de la liberté politique.



## T E R G A T.

AUTREFOIS c'étoit quelque chose d'être un avocat célèbre, soit que l'on conciliât les esprits divisés par le démon de la chicane, soit qu'on déployât les brillantes ressources de l'éloquence, soit qu'on fût le modeste interprète des loix. Maintenant cette profession est subalterne; et celui qui se sent du ressort, ne peut gueres s'empêcher de se faire homme d'état. *Tergat* parut au bareau, et son orgueil sourit plus d'une fois aux jurisconsultes dociles à sa voix. L'Académie fut moins empressée, mais on se passe des lauriers du Pinde quand on a moissonné les palmes de l'éloquence. Les Clubs compenserent les rigueurs du louvre et l'infatigable fécondité du périodiste orateur recueillit autant de suffrages qu'il se trouve de *Béyeux* dans les assemblées serio-comiques, où l'amour de la patrie prête son nom aux intrigues et à l'égoïsme. Les

élections sembloient laisser sans récompense un mérite aussi éminent, lorsque *Tergat* réveilla leur indifférence et prévint leur ingratitude, en mettant et faisant mettre son nom sous leurs yeux. Il y passoit sans succès, lorsqu'un Dieu caché dans la machine politique agit sans se montrer, et fit d'un électeur un député. *Tergat* tient le milieu recommandé par Horace qui, selon lui, est le dernier degré de la sagesse, et qui, selon les vrais sages, est le comble de la foiblesse. Il propose, sans décider, ou décide en se ménageant une retraite. Si la Noblesse n'a pas à s'en plaindre, le tiers n'a plus à s'en louer. Il quitte un parti sans abandonner l'autre; son esprit ne lui sert qu'à masquer l'indécision de son caractère. Le surprend-on dans des démarches un peu perfides? telle est, dit-il, la malheureuse condition de ceux qui se dévouent au salut de leurs semblables, pour le servir, il faut les tromper. A-t-il eu l'imprudence de laisser échapper un moment de chaleur? Le tems de composer est passé, s'écrie-t-il;

et dans les maux qui menacent la liberté, il faut tout hasarder en sa faveur. Quelques hommes éclairés devinent-ils cette marche ambiguë, et font-ils comprendre que cette prudence calculée sert mieux la fortune de l'individu que l'intérêt général? Assez de gens, prétend-il, sont prêts à jeter le flambeau des discordes civiles au milieu de nous; faut-il du moins que quelques amis de la raison préviennent l'incendie. Ainsi donc si la mer est agitée, ou si les flots sont calmes, sa barque arrive au port. Il sert le parlement, le ministre, les amis de la liberté, les partisans de l'aristocratie; il a dressé l'arrêté en faveur du journal du comte de Mirabeau, et une motion pour le prétendu plan conciliatoire ministériel; et passant d'une situation à l'autre, il est l'orateur de tous les partis et n'est le soutien d'aucun. Un pareil portrait paroît composé d'antithèses, donc il est ressemblant. Car, comment peindre les contraires, sans avoir l'air de se contredire. *Tergat*, dirait-on, n'est cependant pas sans réputation.



Il Pa acquise dans un moment où le vulgaire donne de l'esprit, & l'habitude de parler la donne. Mais *Fergat* est parvenu à l'époque fatale où les réputation se décomposent, & où l'opinion publique reprend des louanges précipitées. On veut des principes positifs, une éloquence ennemie de la tergiversation, plus de loyauté que d'esprit, une sage aberration des anciens préjugés, & non un enthousiasme aveugle pour tout ce qui vient des bords de la Tamise; faites l'application; les amis de *Fergat* la lui épargnent; les indifférens prétendent qu'il ne la soutient pas.

Nous croyons *Fergat* un homme probe. D'ailleurs, nous avertissons que dans cette galerie nous ne mettons jamais la probité au rang des sujets de louange, parce que nous la supposons chez tous les hommes; & que ce mot ne nous offre pas une idée nette dans un siècle où la probité s'allie avec l'absence totale des mœurs, avec l'égoïsme le plus effronté,

avec le scepticisme pire peut être que l'irréligion ; ( car l'un peut dégénérer en système , & l'autre ne sera qu'un travers de l'esprit ; ) avec l'intérêt le plus avide , secondé par l'intrigue & servi par toute espèce de moyens.

Nous croyons *Tergat* un homme d'esprit : d'ailleurs nous tenons l'esprit pour un foible avantage , puisqu'il est départi à tant d'hommes , & qu'il empêche si peu de mauvais calculs ; & puisqu'au fait c'est un présent qui ne fait que donner une espèce de célébrité aux erreurs ; ou maintenir ceux qui se trouvent dans une orgueilleuse opiniâtreté.

Nous tenons *Tergat* pour un grand avocat , pour un orateur fécond , pour un académicien parfait , mais pour un homme d'état dangereux ou nul ; dangereux , si l'on s'obstinoit à ne pas voir ses vacillations ; nul , si l'on en est convaincu.



## A M È N E.

**A**MÈNE a ces formes enchanteuses qui embellissent même la vertu. Le premier instrument de ses succès est un excellent esprit ; jugeant les hommes avec indulgence, les événemens avec sang-froid, il a cette modération, le vrai caractère du sage. Il est un certain degré de perfection qui n'existe que dans l'entendement, & une espèce de grandeur à vouloir le réaliser ; mais ces brillans efforts donnent un instant de faveur à celui qui l'entreprend, & finissent par n'être d'aucune utilité aux hommes, bientôt déçus. Le bon esprit dédaigne tout ce qui traîne à sa suite de l'éclat ; & mesurant les bornes de la capacité humaine, il n'a pas le fol espoir de les étendre au-delà de ce que l'expérience a montré possible.

*Amène* ne songe pas à élever en un jour l'édifice d'une grande réputation. Parvenue à un haut degré, elle va toujours en

décroissant, & sa chute entraîne le bonheur, la paix ; mais il arrivera à tout, parce qu'il saisira les occasions qui s'offrent en foule à celui qui ne violette pas la fortune. Chaque grade sera marqué par le développement d'un talent ; & allant ainsi de succès en succès, il réunira cet ensemble de suffrages qui appellent un homme à toutes les grandes places qui vacquent.

L'envie, qui rarement avoue un mérite complet, a répondu, qu'*Amène* manquoit de cette force qui brise les difficultés nécessaires pour triompher des obstacles semés sur la route de quiconque agit pour le bien public. Je demanderai d'abord si l'on n'abuse pas de ce mot, *avoir du caractère*, & si cette force qui a je ne fais quoi d'imposant, réalise beaucoup pour le bonheur du monde. Supposant même que dans des momens de crise, elle ait triomphé des résolutions, est-ce toujours un bien ? Je m'arrête. Quelques lecteurs croiroient peut-être que je confonds la

fermeté, la tenue, la constance avec la chaleur, l'enthousiasme, la fougue : *Amène* cède aux circonstances, à la raison ; & croit pouvoir offrir quelques sacrifices à la paix sans descendre des principes dont il fait la base de sa morale & de sa conduite.

*Amène* a contre lui la douceur de caractère, l'agrément de la figure, le charme de l'amabilité ; je connois des gens qui tant d'avantages choquent ; ils se préviennent contre un homme qui s'avise de les joindre au hasard utile de la naissance, & aux qualités essentielles de l'ame ; ils s'en consolent par la recherche de quelques défauts, ou du moins de bons ridicules qu'on puisse au besoin travailler dans quelque chose de mieux.

Que peut-on attendre d'*Amène* aux Etats-Généraux ? Rien, ou peu de chose s'il obéit à l'esprit de corps ; beaucoup s'il agit par lui-même, & s'il se pénètre de cette grande vérité, qu'il n'y a que des citoyens dans l'Assemblée Nationale. Celui qui a rédigé certains cahiers, a le

nerf nécessaire pour donner à son opinion un haut degré de prépondérance.

On a voulu trouver un tort à *Amène* dans sa liaison avec un ministre disgracié ; il ne s'est jamais aveuglé sur des défauts qu'il a corrigés plus d'une fois ; & a rendu justice à des talens d'autant plus à regretter, qu'il en mesuroit l'étendue. Il arrive tous les jours que l'on connoît les imperfections de ses amis ; on les plaint, on les diminue ; & lorsque les événemens les précipitent du trône de la faveur, on les console, on les défend, & l'on travaille à les mettre dans le cas de rétablir leur réputation un moment altérée.

*Amène* connoît trop bien les hommes pour être dupe des louanges ; & s'il sourit aux illusions de l'amitié, il repousse l'erreur de la flatterie. Ce n'est pas le seul prestige qui puisse nous en imposer : si par hasard *Amène* s'en étoit apperçu un peu tard, à dater de ce moment il ne l'oubliera plus.

## F U L B E R.

C'EST un grand malheur d'avoir des succès dus à de très-petits moyens, & une réputation dont on ne fait que faire, parce qu'on n'a pas de quoi la soutenir. *Fulber* eût été le plus heureux des hommes, s'il avoit pu demeurer toujours à vingt-cinq ans. Ecrits voluptueux, couplets amusans, vers agréables, cette foule de riens, qui sont les hochets d'une jeunesse partagée entre l'amour & les talens, donnent une espèce de célébrité; mais lorsque la saison des folies aimables est passée, lorsque la raison vient revendiquer ses droits, elle rejette, ou du moins rougit des succès dus à de si petites causes. *Fulber* en est à ces tristes expériences: il a voulu faire succéder la vérité aux contes, la pensée au coloris; la méditation à la poésie. Quel a été son étonnement, lorsque l'habitude des choses frivoles a

rendu pénible l'usage de l'esprit appliqué  
 à des vues plus utiles ! Sa patrie ne lui  
 a ouvert aucune carrière. Il a fallu cher-  
 cher au-delà des mers une apparence de  
 travail, & faire plutôt d'utile une jeu-  
 nesse inutile, qu'employer ses loisirs pour  
 le bien de l'Etat. On ne se déguise pas à  
 soi-même ce qu'on parvient quelquefois à  
 déguiser aux autres. Depuis cette époque,  
*Fulber* est devenu morose ; il a cessé d'être  
 ce qu'il étoit, sans devenir ce qu'il auroit  
 dû être. Regrettant le rôle qu'il auroit pu  
 jouer, l'avancement de ses travaux lui a  
 toujours rappelé des souvenirs amers ;  
 de-là le dégoût philosophique pour un  
 séjour qui devoit être le sien. Il s'est  
 rangé du côté des aristocrates ; les nobles  
 lui ont paru les colonnes de l'Etat ; il  
 falloit n'avoir pas une idée saine, pour  
 consentir à ce que le tiers-état pût avoir  
 une influence directe. De-là les concis-  
 kabules tenus chez *Miris*, les conférences  
 hebdomadaires chez un *Grand*, les écrits  
 clandestins pour ramener certains esprits



enclins à croire que la multitude ne doit pas être éternellement sacrifiée au petit nombre. Mais tous ces défenseurs d'une mauvaise cause la perdent avec leur réputation au tribunal infallible de l'opinion publique.

*Fulber* abonde dans ce qu'on appelle esprit, & il parle comme quelqu'un qui a besoin de ne rien perdre. Né sérieux, il veut être gai; frivole, il veut être grave; bon; il veut être caustique; paresseux, il veut jouer le travailleur. Il court après les petits succès, & paroit les dédaigner. A peine sur-il parvenu au fauteuril, qu'il plaisanta sur les honneurs académiques. Après avoir élaboré pendant trois semaines un assez triste discours, il l'abandonne à la critique, qui de son côté le laisse à l'oubli.

Qu'espérer d'une pareille trempe d'esprit? Des chansons? on n'en fait plus. Des vives? elles sont obscurcies par le préjugé de la noblesse. Des recherches? les beaux esprits ne s'occupent que de ce

qui peut étendre le cercle de leurs admirateurs, & malheureusement les travaux utiles ne se retrouvent qu'à la longue.

*Fulber* est né quatre-vingt ans trop tard ; du tems des *Fontenelle*, des *Lamotte*, des *Gresset*, il eût brillé sur le parnasse françois. Mais il y a une distance presque incommensurable du siècle de l'esprit à l'époque où nous nous trouvons. Supposons que *Mitis* fut premier ministre, *Fulber* au département de la guerre, *Paméza* aux affaires étrangères, *Succulet* à la marine. Quel est le citoyen qui reposeroit en paix ? Ces messieurs, qui dans cette supposition, présentent un ensemble si ridicule, jouissent cependant de quelque renommée, & méritent les éloges dus à l'esprit ; mais qu'est-ce que l'esprit tout seul, ou de l'esprit poétique, ou de l'esprit d'académie, ou de l'esprit de boudoir, ou de l'esprit des soupers ? Nous évitons à un certain âge le ridicule des couleurs tendres, de la danse, & autres amusemens :

Qui n'a pas le goût de son âge,  
De son âge a tout le malheur.

& nous prolongeons l'époque de la frivolité bien au-delà des bornes que tolère l'indulgente nature, & même la bonne société.

Où seroit-il vrai que l'habitude de ne jamais méditer feroit de nous de vieux enfans ou des hommes nuls, & nous rapprocheroit pour le moral de ces êtres imparfaits dont se glorifie l'Italie, & qui consacrent leur existence déshonorée à rendre des sons agréables, mais stériles?

Malheur à l'homme dont on ne cite que les bons mots. Qu'est-ce que nos gens d'esprit à côté de Voltaire? Que seroit Voltaire lui-même, s'il n'avoit donné à son siècle cette impulsion philosophique, cause première de l'amour de la liberté qui agite aujourd'hui le peuple françois, & de cette courageuse hardiesse de la pensée, qui, dans quelques années, a porté la nation entière au delà de ses espérances?

sange pour être un des premiers acteurs de la révolution de France. Il prend le bruit pour la gloire, un événement pour un succès, une épée pour un monument, un compliment pour des titres à l'immortalité, des graces pour des récompenses, & la valeur pour l'héroïsme.

Il n'aime pas la cour, parce qu'il y est emprunté; le monde, parce qu'on y est confondu; les femmes, parce qu'elles altèrent la réputation lorsqu'elles ne mènent pas à la fortune; mais il aime les clubs, parce qu'on y recueille les idées des autres, dont il se fait honneur dans l'occasion; les étrangers, parce qu'ils n'y regardent pas de si près; les sots, parce qu'ils écoutent & même admirent.

*Philarete* n'écrit point, il faut de la logique, des connoissances, du style; on est jugé avec sévérité: une platitude vaut un ridicule, une bévue, un persiflage; mais une conversation demande plus de feu que de justesse, plus d'agrément que de profondeur; on déclare pédant celui qui

## P H I L A R È T E.

**P**HILARÈTE ayant expérimenté qu'on étoit un héros à bon marché, a imaginé qu'il n'étoit pas plus difficile de passer pour un homme d'état ; en attendant la guerre, il s'est fait politique. La nature ne l'avoit pas mieux organisé pour être un orateur, qu'elle ne l'avoit façonné pour l'école de Mars ; mais en dépit de la nature, il a péroré comme il avoit vaincu.

Le malheur de *Philarete* est d'avoir de grandes prétentions & des conceptions ordinaires ; il prend en main la cause de la liberté ; non qu'il en rafolle, non qu'il croie venir à son secours ; mais en se mettant du parti le moins nombreux, il espère être apperçu ; & s'il est condamné à se taire à Paris, il fait sensation dans la province où il déclame comme un Energumène.

*Philarete* est parvenu à se croire l'auteur de la révolution d'Amérique, & il s'ar-

bien, ni mal. Sa voix sera celle du plus grand nombre de son parti. Il est des gens auxquels il est impossible de penser par eux-mêmes ; d'ailleurs, ils n'ont que le degré de force nécessaire pour défendre la meilleure opinion de leurs chefs ; & se rendent assez de justice intérieurement, pour croire qu'ils compromettroient trop souvent leur réputation s'ils demeuroient fidèles à leur douteuse pensée.

Tel est *Philarete*. Il mérite une espèce de renommée, parce qu'il vaut mieux que la plupart de ses rivaux. Peut-être ignore-t-il lui-même la source de l'indulgence qu'il a obtenue. Elle vient de ce qu'il a beaucoup fait avec les moyens médiocres qu'il tenoit de la nature. On lui a su plus de gré de ce qu'il a voulu être, que de ce qu'il étoit. D'ailleurs, il a l'extérieur de la modestie, & les connoisseurs seuls savent sur cet article à quoi s'en tenir.

Sa réputation militaire n'est qu'ébauchée, c'est la première guerre qui y mettra le sceau. Sa réputation d'homme d'état est faite ;

( 97 )

faite, il n'ira jamais au-delà de ce que nous le voyons : peu de génie, peu de nerf, peu de poumons, peu d'art, toujours avide de petits succès. Son cabinet est l'image de son esprit.



rendu pénible l'usage de l'esprit appliqué à des vues plus utiles ! Sa patrie ne lui a ouvert aucune carrière. Il a fallu chercher au-delà des mers une apparence de travail, & faire plutôt oublier une jeunesse inutile, qu'employer ses loisirs pour le bien de l'Etat. On ne se déguise pas à soi-même ce qu'on parvient quelquefois à déguiser aux autres. Depuis cette époque, *Fulber* est devenu morose ; il a cessé d'être ce qu'il étoit, sans devenir ce qu'il auroit dû être. Regrettant le rôle qu'il auroit pu jouer, l'avancement de ses travaux lui a toujours rappelé des souvenirs amers ; de-là le dégoût philosophique pour un séjour qui devoit être le sien. Il s'est rangé du côté des aristocrates ; les nobles lui ont paru les colonnes de l'Etat, il falloit n'avoir pas une idée saine, pour consentir à ce que le tiers-état pût avoir une influence directe. De-là les concis habiles tenus chez *Miris* ; les conférences hebdomadaires chez un *Grand* ; les écrits clandestins pour ramener certains esprits



enclins à croire que la multitude ne devoit pas être éternellement sacrifiée au petit nombre. Mais tous ces défenseurs d'une mauvaise cause la perdent avec leur réputation au tribunal infallible de l'opinion publique.

*Fulber* abonde dans ce qu'on appelle esprit, & il parle comme quelqu'un qui a besoin de ne rien perdre. Né sérieux, il veut être gai ; frivole, il veut être grave ; bon ; il veut être caustique ; paresseux, il veut jouer le travailleur. Il court après les petits succès, & paroit les dédaigner. A peine fut-il parvenu au fauteuil, qu'il plaisanta sur les honneurs académiques. Après avoir élaboré pendant trois semaines un assez triste discours, il l'abandonne à la critique, qui de son côté le laisse à l'oubli.

Qu'espérer d'une pareille trempe d'esprit ? Des chansons ! on n'en fait plus. Des vives ! elles sont obscurcies par le préjugé de la noblesse. Des recherches ! les beaux esprits ne s'occupent que de ce

à croire que l'avocat général *Talon*, que le président *Molé*, que le chancelier d'*Aguesseau*, se piquassent de cette espèce de mérite.

Il étoit réservé à ce siècle d'avoir de ces hommes prétendus universels, qui s'affichent bonnement pour gouverner leurs Corps, pour commander aux opinions, pour entraîner leur siècle. Sur quoi se fondent nos hommes du jour, lorsqu'ils prétendent jouer un rôle dans un moment aussi imposant ? Quelles preuves ont-ils fourni de leur capacité ? Ont-ils donné à la nation des gages de leurs talens ? Quel titre, par exemple, produiroit *Ludval* ? Sont-ce des plaidoyers véhémens, où une imagination hors de mesure a succombé ? Sont-ce les farces pieuses données dans la rue *Plâtrière*, où, prêtre d'une nouvelle religion, la raison & la vérité étoient les victimes qu'il immoloit à son nouveau Dieu ? Sont-ce des déclamations incendiaires contre le ministère, à une époque où tout le monde étoit armé contre le despotisme, & où les

magistrats seuls , peut-être , devoient être inexcusables , lorsqu'ils paroissent en public partager le juste mécontentement de la nation , puisque la loi doit toujours être prête à réprimer l'excès du zèle ? Sont-ce par des scènes scandaleuses données devant les Chambres assemblées , ou par une fuite d'écoliers , ou par cette rébellion qui met la puissance exécutive dans la nécessité d'avilir l'autorité , ou de la montrer avec un éclat toujours dangereux ? Sont-ce par les intrigues qui ont précédé & accompagné les élections , & dans la création momentanée d'un club qui ressembloit plutôt à une troupe de conjurés qu'à des patriotes , cherchant les moyens permis d'assurer leur liberté ?

Voilà cependant ce qui reste de certains personnages lorsqu'on les analyse , & qu'on veut se rendre compte des raisons pour lesquelles on donne ou on refuse son estime. Quelle différence entre surprise ou conquérir les suffrages , entre méditer ou déclamer , entre la chaleur de tête & la force

de l'ame, entre l'esprit facile & le talent consommé, entre l'amour de la célébrité & celui de la patrie! Ce sont ces objets à chaque instant confondus qui occasionnent nos erreurs, & nous font hasarder notre jugement comme notre confiance.

Je ne parle point de cette insupportable vanité qui feroit détester dans *Ludval* les talens qu'il n'a pas, & fait rire des faux germes qu'il étale : je ne parle point des ridicules qui l'ont accompagné du fond de la Provence à Lyon, & de Lyon à Paris; je ne parle point de cette instabilité de principes qui le donneroit à la cour, si la cour vouloit récompenser ses moyens sur le pied qu'il les estime. Tout cela est connu, répété, & accompagné d'étranges vraisemblances.

Sous aucun jour *Ludval* ne peut être utile dans une assemblée nationale, & sous plusieurs il peut être dangereux. En lui disputant la méditation & la logique, nous ne lui refusons pas le prestige de la parole; ni cette chaleur qui agit avec succès sur

les esprits. Mais ces deux ressorts sont presque toujours nuisibles , parce que l'imagination dédaigne de sages mesures , & que l'amour-propre s'enivre des premiers succès.



## A N T E N O R.

*ANTENOR* est né courtisan & croit être républicain. Lui-même n'est pas encore bien sûr de ce qu'il pense. Le système de la liberté ouvre un vaste champ à une imagination ardente qui ne cherche que les explosions. Défendre cette antique noblesse qui s'est montrée sous un jour si imposant dans cent époques de notre histoire, lui semble un superbe rôle. Servir un roi que les circonstances embarrassent peut-être, mais que sa probité & son amour de ses peuples rendent si intéressant, est un devoir sacré à ses yeux; venir au secours d'un peuple, qui n'a quitté l'ancien esclavage que pour une condition plus dure, peut-être, quoique moins flétrissante, enflamme son zèle. *Antenor* voudroit être à ces quatre postes, & tout-à-la-fois l'homme du peuple & l'homme du roi, noble & citoyen, républicain & aristocrate.

Tous les goûts à la fois sont entrés dans son ame,  
Tout prince a son hommage & tout parti l'enflamme.

*Antenor* épousé avec ardeur les intérêts de ceux qui jouent un certain rôle ; mais si par maladresse ou par imprudence ils mettent contre eux la voix publique , alors il les abandonne , donnant pour raison , qu'il ne doit pas soutenir des gens qui ne savent pas eux-mêmes se maintenir au degré où ils étoient montés. Il a tendrement aimé un ministre séduisant , un citoyen courageux , une duchesse pleine de raison & de caractère , un magistrat qui s'étoit montré sous un beau jour ; quand il a vu l'un disgracié , l'autre attaqué sans ménagement , la duchesse négligée & le magistrat oublié , il s'est débarassé du soin de les justifier.

Il suit les mêmes principes en politiques. Deux mémoires plus chaleureux que bien raisonnés , plus forts de recherches que de principes , ont appris au public , l'hiver dernier , que la liberté & le peuple avoient trouvé un zélé défenseur ; mais *Antenor* ayant vu dans l'ordre privilégié des dispositions contraires , a cru devoir abjurer l'erreur d'un moment & rendre son abju-

ration publique. A la vérité, c'étoit dans un moment où la fermeté de la chambre des nobles sembloit lui préparer des victoires. Maintenant que les communes semblent la disputer, il est plus que vraisemblable qu'*Antenor* leur rappellera ses mémoires, comme les vrais dépositaires de ses principes, & donnera pour raison que les députés nobles n'ont pas su conserver leur supériorité.

Quels sont les moyens d'*Antenor*? Rien de bien saillant, mais plusieurs choses au-dessus du médiocre : de l'esprit à dose ordinaire, une éloquence verbeuse, mais cependant au-dessus de son style. Il y a pour les observateurs une nuance très-sensible entre une imagination montée & le courage de l'ame, entre les vœux soutenus de l'ambition & le nerf du caractère, entre la franchise & le besoin de s'épancher, entre les déclamations contre la cour & l'éloignement senti de ce genre de vie. Eh bien! toutes ces différences sont au désavantage d'*Antenor*.



Pour être juste envers lui, on doit étrangement peser ses paroles. Il est très-capable de servir un parti, mais vous ne serez jamais sûr qu'il le servira le lendemain. Le courage qu'il montre, le zèle qu'il déploie, le projet qu'il développe, sont très-sinceres dans le moment, mais il sera un jour tout aussi sincère en les détruisant. Ce n'est pas foiblesse décidée, ce n'est pas inconséquence. Qu'est-ce donc? Le voici: N'ayant pas une maniere de voir prodigieusement étendue, il se livre de bonne foi à ce que l'objet lui présente, il s'enflamme, il s'agite; l'instant où il est plus éclairé arrive, on lui montre un autre ordre de choses, la discussion étend ses idées, aggrandit sa maniere de voir: alors son imagination s'échauffe plus encore, elle agit avec de nouvelles forces, détruit ses premières opérations, & l'entraîne dans un parti tout opposé; & comme la manie de briller est sa passion dominante, il oublie que les contradictions perdent un homme dans l'opinion publique, qu'elles tueroient

le talent le plus décidé , à plus forte raison.....

Mais dans le parti qu'*Antenor* suivra ; c'est-à-dire , pour le moment qu'il y sera attaché , il parlera avec chaleur , rendra hommage à la vérité , imprimera aux opérations une marche active , & tiendra toute une assemblée dans le besoin de travailler , de délibérer , de décider. Je fais combien il seroit aisé de faire de ce talent un ridicule ; mais je fais aussi que dans toutes les assemblées , il faut de ces hommes qui poussent , qui pressent , qui impriment le mouvement au plus grand nombre , tendant toujours à l'inaction.

*Antenor* est capable des plus grands sacrifices , s'il a sur-tout le mérite de les avoir indiqués , ou si le parti qui s'y soumettra n'est pas le plus nombreux.

Il a un grand courage pour les choses ordinaires ; mais la cour dérange ses idées , & il ne résiste pas au spectacle défolant de tant d'imbéciles titrés comblés des dons de la fortune & de la faveur ; tandis que lui,

patriote , éloquent , écrivain , homme supérieur , n'a pour théâtre que sa province , & y joue rarement encore le premier rôle.

*Antenor* comptoit s'appuyer sur une des colonnes de l'état ; mais comme la colonne même chancelle , il a saisi la gloire d'une manière plus sûre ; d'ailleurs , il n'est pas difficile de prévoir la chute du pouvoir ministériel ; dès lors il entre dans ses principes de se retirer à tems.



## S C Y R O S.

UN homme , qui non-seulement n'a pas usé son esprit , mais qui pendant trente années l'a enrichi de lectures utiles , & de conversations raisonnées , saisit fortement un sujet , le médite , l'approfondit , le voit sous tous les côtés , & le reproduit dans toute sa force ; il n'est pas surprenant qu'un tel homme attire la foule sur ses pas. La nouveauté invite , & l'explosion d'un talent qui s'est caché long-tems pour se montrer dans tout son éclat , fait une sensation qui fixe les suffrages.

*Scyros* a tout ce qui plaît au vulgaire des lecteurs. Un style nerveux , un ton tranchant , des assertions hardies , des pensées neuves , des opinions accommodées au goût dominant éveillent la curiosité & domptent la plupart des lecteurs. Dans l'enthousiasme , on se reprocheroit de revenir sur la seconde impression , & d'examiner si le style *nerveux* est également

clair, si le *ton* est monté au degré de la raison ; si les *assertions* émanent d'une imagination exaltée, ou ne sont que les conséquences d'un système suivi dans toutes ses parties ; si les *pensées* ont autant de solidité que d'éclat, de vérité que de piquant, de justice que de force ; si les *opinions* sont le résultat de la méditation ou l'impulsion secrète de l'intérêt particulier qui dispose de nos sentimens presque à notre insçu.

*Scyros* a eu toute l'ivresse d'un premier succès, & s'est persuadé que lorsqu'on est beaucoup lu, on emporte tous les suffrages. De là cette estime de soi-même, qui est toujours aux dépens des rivaux ; de là le despotisme sur les sentimens des autres, qui contraste si plaisamment avec la cause que l'on défend ; de là cet orgueil, qui s'associe quelquefois aux vrais talens, il est vrai, mais fait repentir les autres des éloges qu'ils ont prodigués au mérite que cet orgueil accompagne.

*Scyros* a l'austérité de mœurs que prescrit l'âge mûr dans un état qui n'excuse

pas même les erreurs de la jeunesse; la dureté du caractère que laisse une éducation négligée, & la fierté que donne la jouissance d'une réputation nouvellement acquise. La nature qui partage ses dons, a refusé celui de la parole à *Scyros*, l'organe est foible, le geste nul, l'expression tardive, la conception difficile, l'exposé confus; les grands mouvemens ne sont pas à son usage, & il préfère la méthode à la chaleur.

D'assez bons juges ont prétendu que le principal mérite de *Scyros* avoit été de publier des vérités crues, qui, à l'époque du mois de janvier passé, étoient le dernier terme du courage; *Scyros* prétend que toutes les brochures qui ont suivi ne sont que ses pensées délayées, & conséquemment affoiblies.

*Non nostrum inter vos tantas componere lites.*

Mais j'ai un penchant à croire, ou du moins à soupçonner que *Scyros* est un homme que le public a fait; c'est-à-dire, que

que d'après la lecture de ses diatribes, l'on lui a prêté du génie, l'autre du talent; celui-ci de l'éloquence, celui-là le courage de l'ame. Chacun a raisoné sur cet être, moitié réel, moitié fantastique. Et comme dans toutes les révolutions il faut des points où l'on s'accroche; la multitude à laquelle quelques hommes commandent a été porté vers *Scyros*. Alors, pour justifier des louanges exagérées, on a redoublé d'hommages.

*Scyros* a donné son nom à la fameuse motion d'après laquelle l'assemblée nationale s'est constituée telle. Mais dans la réalité que reste-t-il de cette motion revue, corrigée, renouvelée, dénaturée, mitigée & refondue? Il est bon d'avoir de ces chefs d'émeute auxquels le grand nombre se rallie sans même bien comprendre ce qu'ils ont voulu faire penser & faire passer.

Je ne fais si c'est parce que les hommes sont un composé bisarre de contradictions, ou si nous regardons à travers un prisme trop transparent; mais ces grands hommes

de six mois sont bien au-dessous de ces réputations précipitées. Serions-nous assez injustes pour refuser à *Scyros* beaucoup d'esprit, une portion raisonnable de talent & sur-tout des intentions bien prononcées? Non sans doute; mais pour ne pas tromper la postérité, il faut ajouter que ces qualités brillantes ne sont pas accompagnées de cette mesure qu'il est essentiel de porter dans les affaires politiques. Sans cela on joue le royaume à pair ou non, on détruit sans savoir comment on réédifiera, & l'on oublie que pour changer les destinées de vingt-quatre millions d'hommes, il faut les avoir pesées long-tems.

Ce qui a toujours alarmé les bons esprits, c'est la manière lestée dont on a parlé de se donner une constitution, & d'imprimer à la machine un mouvement tout nouveau, comme s'il étoit aisé de réunir les volontés de douze cents individus; comme si l'on pouvoit répondre que les provinces consentiroient des arrangemens dont un



grand nombre contrarieroit les instructions & les pouvoirs.

*Scyros* ne semble pas connoître son siècle & sa nation. Rien n'est plus aisé que de montrer les abus, que de déclamer contre l'usurpation des aristocrates. Rien n'est plus difficile que de les corriger, & de partager les branches de l'autorité de manière que les pouvoirs se balancent. Le peuple a un intérêt pressant de se soustraire au despotisme, mais il en a un plus grand encore à prévenir l'anarchie; & comment se dissimuler que les principes des démocrates outrés n'y conduisent; lisez attentivement les brochures de *Scyros*, & vous conviendrez que son zèle tient de l'enthousiasme, qu'il est plus hardi qu'éloquent, & plus propre aux révolutions qu'aux constitutions.



## G U E L B O S I N .

**L**ES formes les plus douces & les plus aimables distinguent *Guelbosin*. Il redoute les orages des révolutions , il porte tous ses vœux à la paix ; la France est pour lui dans le meilleur état possible. Comment peut-on se plaindre d'un pays qui donne , avec de la gloire & des honneurs , trois cents mille livres de rentes ? Que peut-on mettre à la place qui puisse équivaloir à un si bel ordre de choses ? On vit à Paris au sein du luxe & de l'amitié ; on le quitte un instant pour aller recevoir les vœux & les hommages d'une province , on y revient avec des affaires qui mettent dans la douce nécessité de jouer un rôle à la cour , & l'on exposeroit une si douce existence aux troubles des guerres civiles . Non. A quoi serviroit-il d'avoir plus d'esprit que les autres , si ce n'est pour poser sa félicité sur des bases plus durables , & pour l'étendre aussi loin que possible ?

*Guelbodin* a une ambition modeste, mais non moins active. Il fixe un but & veut y parvenir. Un autre franchiroit dans un jout l'intervalle qui l'en sépare; lui, fait tous les jours un pas; cette marche adroite & sûre n'inspire point à la jalousie des rivaux, cette activité qui les rend quelquefois incommodes. On dira peut-être, l'ambition ne se repose-t-elle pas quand on est parvenu au but qu'elle même a marqué? Non. On s'accoutume aisément à la place qu'on occupe, on jette les yeux sur son mérite, on rassemble dans son imagination tous les services qu'on a rendus, & ceux sur-tout que l'on rendroit; on se répète que la réputation est comme la flamme qui s'éteint si on ne l'alimente pas. Cédant à l'empire de ces idées différentes, on tâche d'embellir sa carrière, & l'on ne s'arrête qu'au plus haut degré d'élévation.

*Guelbodin* est un des principaux membres de ce corps qui fait une nation dans la nation, qui doit séparer ses intérêts de l'intérêt général ou cesser d'exister. Quoi-

que né avec beaucoup d'esprit, l'habitude d'une erreur s'est changée en certitude, & il croit sincèrement que la formation actuelle du Clergé est sage, politique, essentielle au soutien de la monarchie. Un esprit aimable, modéré, perspicace, défend cette opinion avec plus de succès que ne feroit l'emportement de l'enthousiasme ou l'orgueil de l'opiniâtreté.

On n'explique pas comment *Guelbosin* a pu se déclarer pour un homme qu'il ne peut estimer, mais pour lequel il n'est plus en son pouvoir de conserver de la considération. Tout changement est l'aveu d'une erreur, & cet aveu semble à ceux qui jouent un rôle, des gages donnés à leur adversaire. Sans cette considération puissante, *Guelbosin* abjureroit une liaison qui ternira la gloire de quiconque y demeurera fidèle, depuis que le masque a été arraché au visage hypocrite qui en a si long-tems imposé.

*Guelbosin* sera plutôt utile qu'indifférent dans l'assemblée nationale; il inspirera des

idées heureuses , mais il ne les défendra pas avec courage ; il éclairera ce qui est douteux dans des comités particuliers , mais il n'ouvrira pas une marche nouvelle. Il ne se vendra jamais à la cour , mais il s'efforcera de concilier ses intérêts avec ceux des peuples , & s'aveuglera au point de croire cela possible ; il proposera des sacrifices pécuniaires momentanés , mais il ne renoncera pas à des privilèges usurpés & destructeurs de l'ordre social ; il déploiera les vertus d'un homme probe , mais non les qualités d'un citoyen martyr de la patrie.

La province qu'il administre rend hommage à la générosité de ses procédés & à la pureté de ses vues. Il l'a préférée à une autre , & vraisemblablement ne la quittera que pour le ministère , si le ministère est à l'avenir ce que nous l'avons vu , c'est-à-dire , un fort démembrement de la souveraineté. Sans se jeter dans le champ des folles conjectures , on peut prédire que cette responsabilité refroidira les ambitieux , & que cette surveillance des douze

cents députés inquiètera les agens de la chose publique.

D'ailleurs, les esprit doux & pacifiques invoquent le repos plutôt que ces hommes de feu qui s'agitent jusques sur le bord de la tombe.



## E U X I N.

**D**ES vues patriotiques, des connoissances réelles, un cœur droit, l'habitude de penser, un désintéressement à l'épreuve, & avec tout cela une réputation incomplète! Est-ce l'esprit de système? Est-ce défaut de connoissance des hommes? Est-ce le malheur des circonstances? Je l'ignore. Mais si je ne me défiois pas toujours de l'opinion de la multitude, je pencherois pour l'esprit de système.

Cet esprit que bien des gens croient ne pouvoir s'allier avec la raison sévère, est cependant le produit du génie, ou du moins de cette imagination active qui cherche avec succès le remède aux abus. Dût-on acheter l'avantage qu'on en retire par quelques écarts, les hommes ont-ils un bien pur, complet? existe-t-il des talens parfaits?

*Euxin* est vraiment estimable, parce

qu'il est laborieux , fécond en ressources ;  
 pourvu de ces connoissances de détail qui  
 sont les instrumens de l'homme d'état , &  
 qui , sans constituer le grand homme ,  
 prennent cependant la moitié de la vie.

Un autre talent dont on ne parle pas ,  
 c'est l'habitude de l'expédition. Dans un  
 gouvernement étendu , tout est soumis à  
 des formes ; celui qui les fait imparfaite-  
 ment , jette par-tout la confusion , de tous  
 les maux le plus cruel sans doute , puisque  
 si l'on pouvoit en être réduit à une si  
 cruelle extrémité & à un choix , il vaudroit  
 mieux préférer la déprédation avec l'ordre ;  
 à la probité avec la confusion.

On ne peut , sous peine d'injustice , ré-  
 fuser des qualités à *Euxin* ; mais il y a loin  
 de ce mérite à celui qui décide un homme ,  
 homme d'état. Cette expression présente à  
 l'esprit l'idée d'un génie vaste , exercé , ca-  
 pable d'enbrasser la totalité des intérêts de  
 la société , & ce qu'elle exige pour main-  
 tenir l'harmonie parmi les individus qui la  
 composent. A ce génie , don si rare , il faut



jointe un amas de connoissances qui doivent guider dans les travaux que l'on se distribue sans les épouser partiellement, de maniere que, comme Colbert, on ne soit pas exclusivement voué aux manufactures, & comme les économistes, entièrement à l'agriculture.

A ces connoissances, fruit d'un travail si pénible, on doit unir le talent de les employer : la clarté, la méthode, la fidélité aux mêmes principes, l'indulgence pour ceux qui exécutent nos idées, l'art d'évaluer le mérite des instrumens qu'on met en usage, les qualités qui font pardonner à celui qui commande un empire, que ceux qui obéissent ne donnent jamais qu'à regret.

A ces qualités morales, ensemble précieux aussi rare que le génie heureux, qui peut ajouter le courage propre à résister aux hommes conjurés contre leur propre bonheur? Les difficultés s'hérissent de toutes parts contre celui qui veut servir ses semblables. Il faut enlever une partie de son

ame aux méditations , pour la livrer à la défense des principes les plus purs.

J'en demande pardon à *Euxin*. Il y a un peu de malice à rapprocher de son nom le portrait que je viens de tracer , ce n'est pourtant qu'ainsi qu'on parvient à se faire des idées justes & à exciter l'émulation. Si nous persévérions à croire que nous sommes de grands hommes , le mal seroit sans remede ; ce n'est qu'en connoissant bien ce que nous sommes , que nous deviendrons ce que nous devons être.



## L A B U I S.

UN de ces hommes de sens qui ayant toujours exercé leur esprit sur des choses solides , s'identifient pour ainsi dire avec la raison , & marchent à sa lumière dans une carrière inconnue assez lentement pour éviter les chûtes.

De là cette modération qui n'est pas le résultat d'un plan bien assis & de la certitude d'en réaliser l'exécution ; mais elle est l'effet de cette crainte de se compromettre , naturelle à qui va parler un langage étranger.

De là cette timidité bien excusable chez celui qui se trouve placé entre le Roi & la Nation ; la crainte de déplaire & le vœu de servir , l'amour du bien & l'inexpérience , la droiture personnelle & les intrigues des cours.

Pour présider avec succès une assemblée nationale , il faudroit être dans le secret du

vœu général , tenir le gouvernail , & diriger sur la mer mobile des opinions le vaisseau au milieu des écueils de l'intérêt personnel.

C'est alors que la connoissance des hommes est un don précieux. Heureux celui qui pourroit distinguer le courtisan du citoyen , l'ambitieux du patriote , l'homme habile de l'homme faux !

On peut être érudit , bon dialecticien , accoutumé à la discussion de société ; avoir plusieurs genres de mérite & manquer de quelques-unes des qualités essentielles à un président. Cela s'est vu , & cela se verra encore.

La sécheresse n'est pas la fermeté , de même que l'aménité n'est pas toujours faible. Trop de retenue inspire la défiance , & trop de facilité mène à l'insubordination. C'est une plaisante chose que ce que l'homme appelle les vertus. Elles sont presque toujours à côté d'un défaut & séparées par une ligne métaphysique.

Est-ce *Labuis* qui occasionne toutes ces réflexions ? Oui ; non qu'elles soient parfaitement justes , mais elles s'offrent à l'esprit de celui qui l'observe. Il y a donc un fond de vrai ; car en peignant , je ne puis avoir d'idées que celles que mon modele m'inspire.

Quand *Labuis* n'étoit rien , on a cru qu'il seroit quelque chose au poste qu'on lui confioit ; quand il a été quelque chose , on a vu que *Labuis* n'étoit rien. C'est l'histoire de beaucoup de françois. Le bien-dire éblouit ; ceux qui ont avancé que la nation n'étoit pas mûre pour des Etats-Généraux , avoient-ils grand tort ? Peut-on se dissimuler que le peuple , dans l'yvresse d'une prétendue indépendance , se portera à plus d'un excès ; que le Clergé , menacé d'une diminution de crédit , ne redoublera d'adresse à reprendre son ancienne marche ; que la Noblesse , se voyant réduite à sa juste valeur , combattra pour ses antiques chimères ; & que dans cet ensemble , il n'y ait pas les forces suffisantes pour jeter les

**fondemens inébranlables d'une constitution:**  
 Il est très-possible que la députation soit ce  
 qu'il y a de mieux, mais non prouvé que  
 ce qu'il y a de mieux fuffise à nos besoins.  
 Nous expions cent ans d'amabilité, de  
 gaieté, d'esprit. Quand nous renoncerons  
 à la charmante frivolité, nous saurons  
 nous gouverner. Nous avons dû à Louis  
 XIV & à Philippe, Régent, le petit avan-  
 tage d'être la nation la plus civilisée de  
 l'Europe. Nous devons peu-être à Louis  
 XVI l'aurore d'une régénération dont jouir-  
 ont nos neveux. C'est pour eux que nous  
 semons, car nous ne recueillerons pas le  
 fruit de nos travaux actuels.



## U M A.

DANS un siècle aussi vicieux, on est cependant équitable assez pour ne pas faire grâce à l'homme immoral en faveur du talent. Personne ne conte ste l'éloquence à *Uma*, personne aussi n'y applaudit. Confondu dans la foule obscure des esclaves, il végète sans gloire, & n'a plus même d'ennemis. Orateur connu des douceurs de l'esclavage, la patrie, les lettres, la philosophie le défavouent également, & ce n'est qu'aux pieds du despotisme qu'il peut trouver un asyle.

Lorsque M. Linguet a pris hautement en main la cause de ce despotisme, on a vu un bel esprit qui trouvoit son compte à défendre un paradoxe, & de la gloire à lutter contre des principes reçus. On pardonne ce délire littéraire, & l'on ne voit plus qu'un lévite ambitieux, s'efforçant d'échaffauder sa réputation. Mais prêter sa

plume en secret aux machinations contre la liberté de tout un peuple , appuyer des projets chancelans ou les revêtir d'une sorte de justice , c'est prostituer le don sacré du talent.

Voilà ce que produit cette soif démesurée de louanges. Ne diroit-on pas que la réputation est un bien dont on jouit sans mélange ? Tout homme qui veut être cité , a dix détracteurs pour un panégyriste ; & le frondeur le moins estimable cause à son amour-propre plus de tourmens , que le louangeur le plus décidé ne lui procure de jouissance.

Il y a dans la société un état monstrueux : c'est celui d'un citoyen inutile à sa patrie , d'un prêtre qui ne dessert pas les autels , d'un membre étranger à son corps , d'un homme qui détourne les vues de la nature , d'un laboureur qui ne cultive pas , d'un propriétaire qui n'a point acquis. Tel est un abbé commendataire. C'est bien pis quand à cet état d'usurpateur fainéant , on joint l'activité de l'intrigue , & qu'on pro-



mène de bureaux en bureaux une plume intéressée; je ne donne pas cela pour démontré, je dis seulement que certains noms réveillent certaines idées.

*Uma* n'a point encore paru dans les discussions survenues aux États-Généraux. Il travaille en secret, & quoiqu'orateur né, il est beaucoup plus propre aux menées, & préfère le labyrinthe des cabinets au grand jour des assemblées tumultueuses.

Dans le temps qu'on parloit des académies, on ne parloit guères d'*Uma*. Il aime peu ces discours qui ne frappent que l'air; il aspire à une gloire plus solide: il réalise son temps & ses périodes, & ne confie pas imprudemment à la renommée ses œuvres & son talent. Il a peu semé, mais il a infiniment moissonné. C'est un secret inconnu aux économistes des campagnes, dont les beaux esprits calculateurs de la capitale se sont réservé l'emploi.

*Uma* est fort content de lui, de la cour, du gouvernement, des ministres, de l'é-

glise , de l'académie ; il n'y a que la voix publique dont il est moins satisfait.

Aristocrate déterminé, il s'est glissé dans le parti de *Violens* & mis à la suite de *Ludval* ; *Ludval*, si célèbre par sa bouillante éloquence , & qui fait tout-à-la-fois les plaisirs de la cour , l'espérance de son corps , le soutien de son ordre.

*Uma*, moins ambitieux , se contenteroit du tiers de cette gloire , c'est-à-dire , du premier rôle.

Cette assemblée nationale développera les vues & les vertus , les défauts & les qualités de nos gens à réputation. Mettre à même la puissance exécutive de bien choisir ses coopérateurs , ne sera pas un de ses moindres avantages.



## M O R I N V A L.

IL y a des Albinos en administration comme dans l'histoire naturelle. Ce ne sont pas des hommes dégénérés comme le prétend M. de Paw, mais c'est une petite espèce, sans nerf, sans force, sans vues. Tel est *Morinval* : poli, gai, attentif, adroit, officieux, mais aussi incapable de porter le fardeau de l'Europe, que d'entrer dans le plan de la régénération intérieure. S'il étoit possible de l'opérer à un souper ou dans un petit conseil; si l'on pouvoit calmer le peuple avec de beaux préambules ou des déclarations pleines d'une astucieuse éloquence; si à la faveur d'une loterie, d'un emprunt, d'un revirement, d'une vente d'offices, on pouvoit se promettre de garnir le trésor royal, *Morinval* feroit sa partie comme un autre, & marcheroit par un sentier étroit au temple de la gloire. Mais parvenu à une époque où la nation

s'émancipe , & veut bien confier son autorité , où elle substitue à des marches ténébreuses une gestion publique ; où chaque citoyen est invité à vérifier par lui-même l'emploi des deniers auxquels il a contribué ; *Morinval* , épouvanté , recule , & n'ose même pas être l'instrument secondaire de cette puissance colossale qu'il contemple avec effroi.

Il est des places pour lesquelles on ne devrait pas pouvoir trouver des hommes. La mort ou la disgrâce les fait-elle vaquer ? la médiocrité présomptueuse les sollicite avec une hardiesse qui trouve sa peine dans un prochain exil ; mais dans le court intervalle qui le sépare de l'installation , on a égaré la volonté des rois & obscurci la splendeur de sa nation.

Le vulgaire croit que , pour remplir certains postes , il suffit de donner des audiences, d'avoir des subalternes intelligens, de siéger dans le conseil des rois. Il est vrai que si l'empereur n'avoit pas un *Kaunitz* , la Prusse un *Hertzberg* , Naples un *Adon* ,

l'Angleterre un *Pitt*, les choses pourroient aller ; mais oppofer à de tels hommes un petit françois bien superficiel , bien confiant , bien ignorant ; un courtifan flexible , toujours prêt à nouer ou à dénouer une intrigue , passant d'un avis à un autre , parce qu'il ne leur donne jamais de bafe ; c'est une plaifanterie politique , dont on feroit fouvent victime , fi la providence ne réparoit encore plus de sottifes que les hommes n'en font.

Aucune époque , aucun succès , aucune opération n'ont encore marqué l'administration de *Morinval* ; vraisemblablement il ne voudsa pas faire une trop grande lacune dans l'histoire ; il feroit plus fage encore s'il en faisoit une dans le miniftre , & fi , nouveau *Curtius* , il fe précipitoit pour fauver la patrie , dans l'abîme d'une profonde retraite. Il y a au moins une douzaine d'ex-miniftres qui l'ont adoptée. Ils s'en trouvent parfaitement bien , & la patrie encore mieux. Un fi bel exemple devoit être imité. L'opinion générale , distributrice

des seules louanges à désirer , ne le laisseroit pas sans récompense. On auroit tous les honneurs d'un sacrifice qu'on peut éloigner à force d'intrigue ; mais qu'on évite rarement.

Il y auroit de l'injustice à reprocher à un homme la médiocrité de ses moyens. La nature les distribue à son gré , & surtout nous ne sommes pas les maîtres de notre éducation. Mais ce qui rend inexcusable , c'est de se charger de fardeaux si disproportionnés à ses forces , c'est de sacrifier l'état à sa vanité ; quand un emploi demande évidemment un amas de connoissances qu'on n'a pas pu se procurer , peut-on se permettre de l'accepter ? Doit-on se taire quand il s'agit de compromettre les avantages de la paix , ou l'honneur d'une nation ? J'applaudirai tant qu'on voudra au zèle de *Morinval* , j'invoquerai pour lui la fortune , mes vœux le porteront au comble de la faveur , mais je le conjurerai de descendre d'un poste trop éminent.

Il est un genre de mérites auquel la cour

offre un asyle assuré. Tout le monde remplit également bien les places d'honneur ; & si par hasard on les remplissoit mal , tout iroit également bien. La cour vous reclame *Morinyal* ; la nature vous y a destiné ; & votre maniere de parler , d'exister , de plaire , de servir , la seconde merveilleusement bien.



---

J U N I U S.

EH! quoi , Mathan , d'un prêtre est-ce là le langage ?

**I**L est des hommes qui ne sortent jamais impunément de leur médiocrité. Quand le ciel nous refuse certains talens , il nous commande un rigoureux silence. *Junius* s'étoit si mal trouvé de l'avoir rompu pendant les élections ! Quel ange de ténèbres lui a conseillé d'allumer les flambeaux de la discorde ?

*Junius* est un de ces braves gentils-hommes qui font de très-médiocres archevêques , & de ces passables archevêques qui font de très-mauvais hommes d'état. On dessert cruellement certains personnages quand on leur donne de grandes places , ou quand on les tire de ces places pour mettre en évidence des talens qu'ils n'ont pas.

Christophe de Beaumont , vertueux & entêté , généreux & intolérant , peu inf-



truit , mais avant un certain tact dans le choix de ces coopérateurs , mérita l'amour du peuple. Quoique fidelle à ses principes , il fut constamment outré dans son zèle , mais il renferma ce zèle dans les affaires de son ministère.

*Junius* , qui n'a ni occupé la renommée , ni excité l'envie , ni armé les langues calomnieuses , se voit tout-à-coup en butte à la fureur du peuple. Pourquoi ? C'est que , comme prélat , on le tient pour nul & on lui pardonne de l'être ; mais on ne veut pas qu'il ne quitte sa nullité que pour passer dans le fanatisme féodal.

De prudentes combinaisons l'ont jetté dans l'assemblée nationale. C'étoit , sans doute , la meilleure façon de réparer ses premières démarches & de faire oublier surtout cette fatale élection où tant de pouvoirs remis à la même volonté faisoient une espece de dérision , d'un choix auguste qui devoit reposer sur la plus grande liberté.

Quant à l'imprudente démarche faite auprès du Roi , le motif l'excuse. L'objet ,

Les circonstances la rendoient hors de propos , & le peuple pensa le punir avec trop de sévérité ; la conversion subite qui l'a suivie la montre sous un jour plus défavorable encore. Dans cette suite de contradictions , ne voyons que la triste nécessité de s'abandonner à des impulsions étrangères , quand on ne peut pas soi-même imprimer à sa marche un mouvement réglé.



---

L I N A C O U R T.

UN homme simple & bon , mais qui a cette justesse d'esprit que nous appellons bon sens , se fait pardonner le défaut de perspicacité , comme celui de rendre mal sa pensée. Un homme médiocre & prétentieux , à qui cette présomption , fille naturelle de la bêtise que nous nommons vanité , se fait siffler par quiconque prend la peine d'observer l'incohérence de ses démarches. C'est à propos de *Linacourt* que je faisois ces réflexions.

La figure , la naissance , la fortune conserveront-elles à jamais un si grand empire sur nos opinions ? Si elles abandonnoient *Linacourt* , que deviendrait-il ? L'un l'a rendu tyran de la beauté , l'autre ivre d'orgueil , le dernier insolent ; insolent est le mot.

Il a trouvé le moyen de se glisser aux Etats-Généraux : le titre de duc en impose

**aux provinciaux électeurs.** Ces gens de cour jouent pour quelques instans la bonhomie ; & le tiers-état, qui ne fait pas encore ce qu'il est, ne s'affranchit que peu-à-peu de l'empire du préjugé. Cet empire est plus fort encore, lorsque la renommée exagératrice a répandu qu'un homme est dans la faveur & vanté les ressources de son crédit.

Il seroit inutile de chercher une morale sévère chez un homme de la cour ; mais entre la sévérité des mœurs & l'immoralité profonde, la distance est immense. Jamais l'ordre privilégié n'éleva de si orgueilleuses prétentions, & jamais ses mœurs ne le ravalerent autant.

Si nous vivions à cette brillante époque où la parole dispensoit des contrats, où l'honneur délicat présidoit à tous les arrangemens de la vie, où la délicatesse épuroit les sentimens, où l'humanité généreuse descendoit aux besoins du peuple, où la loyauté caractérisoit un gentilhomme, on rendroit hommage aux vertus comme au rang ; mais à une époque où la noblesse

avide dévore les graces pécuniaires ; où elle endure l'insulte la plus atroce , où croit l'effacer avec quelque gouttes de sang versé ; où le commerce avec les femmes est un tissu honteux de scélératesses & de fourberie , où l'homme en place inflexible n'accorde que par ostentation des secours long-temps mendés , où le mensonge est une gentillesse , le jeu une spéculation , l'art de causer les jeux de la calomnie , l'ambition un métier ; la noblesse , dis-je , espère-t-elle toujours en imposer , & croit-elle qu'au siècle des lumieres , on veuille encore tenir compte aux hommes des vertus de leurs ayeux , ou de l'antiquité des parchemins ? Le monde , en vieillissant , ne se corrige pas , mais il change de travers , ou du moins il substitue à ceux qui sont fondés sur l'ignorance & le préjugé , des idées qui s'accordent davantage avec les lumieres.

Un seul homme , sans doute , ne mérite point cette masse de reproches , mais respirant le même air , membre du même

corps , on participe à ce relâchement de principes , & l'on est le jouet de ces répréhensibles erreurs.

*Linacourt* a peu de ces traits caractéristiques qui peignent un homme. Il a revêtu ses formes extérieures de dignité , de politesse , de bienfaisance au besoin du patriotisme , de popularité , de zèle militaire ; il est également prêt à être ambassadeur , ministre , colonel , & également propre à ces différens postes. Cette disposition constante à tout solliciter , à tout accepter , à tout garder , sans consulter ni ses goûts , ni ses moyens , ni les intérêts d'autrui , prend sa source dans une façon de voir bien coupable , & présente d'étranges conséquences si on veut les prévoir. Mais aujourd'hui mériter n'est rien , obtenir est tout.



## B A L B U S.

**T**OUT le feu & toute la présomption du talent. Un premier succès enivre. On croit que les louanges partent d'un cœur attendri ou d'un bel esprit subjugué. Ce n'est qu'après des expériences répétées, qu'on évalue le bruit passager des applaudissemens.

*Balbus*, enflammé de l'amour de la patrie, croyant que tout ce qui est possible est faisable, qu'il suffit de vouloir le bien pour l'opérer; *Balbus*, dis-je, se livre aux plus douces illusions, & berce son esprit d'une régénération nouvelle; il s'exprime avec chaleur, parce qu'il est pénétré; il a l'éloquence de l'âge, que l'inexpérience fortifie encore. Celui qui ne prévoit pas les difficultés, qui ne suppose aucun obstacle, est bien plus véhément que l'homme accoutumé à trouver des écueils, & qui sait que les hommes s'opposent à leur propre félicité.

Il est un âge où l'on se persuade aisément que l'esprit a un empire invincible sur les humains, & que le zèle coalitionné avec le talent ne doit pas rencontrer de résistance. De là les projets de braver les préjugés, de porter la vérité aux pieds du trône, d'arracher le peuple à la servitude, d'épurer la route par où passent les impôts. Les brillantes idées fermentent dans une tête chaleureuse, qui se refroidit insensiblement à l'aspect des ombrages de tout genre que suscitent les passions humaines.

Cette première tenue d'États-Généraux servira surtout à faire connoître les hommes que la nation emploiera un jour. On voit que tel député est fini, que tel autre n'est pas mûr, que celui-ci est plus avide de louanges que de sciences réelles, qu'un autre met à profit les circonstances; & sans tromper aucuns des partis, cherche à leur persuader qu'il peut les servir tous.

*Balbus* ne s'est pas jeté dans tous les calculs encore : la soif de paroître est la passion qui l'agite ; il emploie à écrire le



tems où il n'est pas possible de pérorer , & il saisit les occasions de parler avec cette ambitieuse imprudence , qui ne permet pas de réfléchir sur les avantages de le faire desirer. Cette éloquence, prodigue de mots, de sentimens exagérés , de vœux enthousiastes est celle du premier âge ; mais elle ne laisse pas les impressions profondes qui assujettissent les esprits à un parti, & érigent en loix & en principes les opinions.

*Balbus* promet de grands talens , mais le moment actuel n'est point appelé à en moissonner les fruits ; à moins que , devant son âge , il voulût tomber aux pieds de l'expérience , se dépouiller d'un certain respect pour les talens oratoires , & se vouer à cette raison dont la lueur douce & permanente conduit sûrement à la vérité. C'est ainsi qu'a pensé le *Marcellus* de l'Angleterre & qui s'est rendu si utile à sa patrie. C'est le comble de l'habileté que de joindre à la vivacité , qui est l'appanage du jeune âge , le sang-froid qui est le partage d'une autre époque.

Il me semble qu'il n'est pas si difficile d'être modeste. Si l'on considère combien de gens nous surpassent ; combien plus encore nous égalent , & combien sur-tout il s'en prépare qui vaudront mieux que nous : ils trouveront la carrière battue , & nous sommes obligés de la débarrasser. Quiconque n'est pas modeste , ne se fait valoir que parce qu'il craint de n'être pas mis à sa juste valeur. Il oublie que les hommes rebelles aux louanges qu'on sollicite , prodiguent celles qu'on a l'air de vouloir éviter.

*Balbus* a la conscience de son talent , & toute modestie lui semble une dérogeance. Il n'y a que les fots , dit-on , qui ne sachent pas ce qu'ils valent. Permis de le savoir , mais non de le montrer , & sur-tout de l'exagérer. *Balbus* , au reste , n'a que le défaut de son siècle. La mode est de tout confondre ; l'opiniâreté est avoir du caractère ; être méchant , c'est avoir du trait ; l'amour de la paix est défaut d'énergie ; écouter l'ambition , c'est voir en grand ; & ce qui caractérise un

esprit à *lui*, c'est de trancher, de résoudre les difficultés qu'on n'entend pas, c'est adopter des ouvrages pour siens qu'on n'a pas même lus, c'est paroître ce qu'on n'est pas; différence sensible avec la fin du siècle de Louis XIV, où l'on n'étoit rien de ce qu'on paroissoit.



## S T E P H A N O .

**S**T E P H A N O écrit avec intérêt , parle avec facilité , mais n'est pas un penseur , moins encore un homme d'Etat & nullement un philosophe. Il ne médite rien de grave , mais il profite des circonstances. Il n'a pas écrit pour la patrie , il a seulement fait un livre. Il mène de front le bien public & ses vues personnelles , & du moins espère la révolution dans ses affaires , sinon prochainement celle de l'état. Parle-t-on de *Stephano* , on est tenté d'admirer. Parle-t-on à *Stephano* , on se reproche une ridicule facilité.

Tout prêtre veut être curé , tout abbé veut être prélat , tout prélat veut être cardinal , tout cardinal veut être pape. Qui ne peut parvenir à la thiare vise au patriarchat. Pour qui créeroit-on cette place , si ce n'est pour un citoyen zélé qui prêche contre la féodalité , comme il a prêché contre Rome ?

*Stephano* se distingue des gens de son métier en ce qu'il est aussi tolérant que d'autres sont entiers. Soit qu'une des deux religions compose moins que l'autre, soit que celle-ci long-tems humiliée n'aspire qu'à sortir de l'abaissement dans lequel on l'a tenue, *Stephano*, son principal appui, n'a pas, comme ses superbes rivaux, les pieds dans l'or & la tête dans les cieux.

Dans presque tous les corps la médiocrité officieuse remporte plus de victoires que le talent décidé. Le talent, si fier de ses avantages, parle en despote & abuse de ses droits; la médiocrité ne dissimule pas son insuffisance, propose avec l'expression du doute modeste, & cherche à mériter plutôt qu'à conquérir les suffrages. C'est en caressant la vanité des grands hommes qu'on les subjugue; comme c'est en prêtant de l'esprit aux fots qu'on dispose de leurs opinions.

*Stephano* s'est fait précéder d'un livre qu'on a lu: ce livre n'a rien appris, mais il a rassemblé sous un même point de vue ce

qui s'étoit dit dans des écrits où l'on discute ; l'esprit de l'homme , enclin à la paresse , fait gré à quiconque lui épargne des recherches & lui fournit une suite de raisonnemens dont il va se faire honneur dans une classe d'auditeurs moins éclairés.

*Stephano* a une portion de ce talent qui ne s'éleve pas jusqu'aux circonstances actuelles. Mais la facilité à commenter des choses communes , use les moyens , consume le tems , & affoiblit les ressorts de la pensée. Pourquoi se déguiser que l'Assemblée Nationale a trop pesé sur de minutieux détails , & que la manie de monter de l'éloquence , a allongé l'examen des questions ? *Stephano* se disculperoit moins qu'un autre de ce reproche mérité.

Il a besoin d'exister dans l'opinion des hommes ; d'abord missionnaire , puis apôtre , ensuite pontife ; il aspire à une autre sorte de gloire. Sans pouvoir marquer jusqu'où il étendra ses succès , du moins a-t-il sorti son nom de la foule , & s'est-il placé parmi les coopérateurs avoués de la

( 153 )

révolution , dont personne ne peut fixer l'époque , mais dont chacun ne peut garantir l'existence.

Si nous n'avions pas dit que nous ne parlions jamais de probité , parce que nous la supposons dans tous les représentans ; ce seroit dans ce moment le cas de rendre hommage à *Stephano*.



## G O S L E R.

**J**EUNE encore , brûlant du desir de se faire un nom , *Gosler* s'est lancé dans la carrière. Ses titres sont un grand nom , le don rare de la parole , & une extrême clarté dans les développemens. Il n'a pas prodigieusement étudié , mais il a beaucoup écouté , ce qui revient à - peu - près au même.

*Gosler* s'est montré avec succès dans les élections de Paris ; zélé , actif , beau discoureur , esprit conciliateur , on l'a vu sous des rapports intéressans. Il est moins en évidence dans l'assemblée des nobles. Ce qui seroit soupçonner que c'est sagesse , c'est qu'il a peu de rivaux.

Un point allarme pour lui. Quelle part a-t-il eu à ce cahier de Paris , le plus mal conçu de tous ceux qui ont paru , le plus répréhensible en principes , le plus stérile en conseils , le plus avare des vues régé-



nératrices? S'il l'avoit rédigé, il faudroit étrangement baiffer d'estime, & reprendre une partie de nos louanges; mais n'ayant que des raisons éloignées de l'en croire coupable, nous sommes peut-être injustes.

*Goster* défend son ordre avec plus de chaleur que de vraie connoissance de ce que l'on en exige. On veut anéantir les privilèges, dit-on, dépouiller la noblesse; bientôt la démocratie donneroit des loix. Plus on examine ces objections, & moins elles sont fondées; aucun pouvoir ne peut faire que ce qui est ne soit pas. Et si les démocrates avoient conçu le projet d'une égalité chimérique, ils feroient moins d'efforts pour être admis dans des corps distingués par l'opinion. Mais entre conspirer hautement contre la noblesse, & lui disputer la totalité des graces, il y a un intervalle immense, & c'est sur quoi *Goster* n'a point assez médité. Les représentans du peuple consentent à ratifier tous les droits honorifiques, mais non à fournir les sommes im-

menses qui relevent l'éclat de ces races illustres , bientôt confondues dans la foule , si des graces pécuniaires ne les soutenoient.

*Gosler* a plus d'une fois dissimulé avec adresse cette distinction si essentielle. L'empire que donnent les richesses est le plus fort de tous : c'est celui qui fait les tyrans. Quand on dispose de l'or , on dispose des graces ; & qui dispose des graces , dispose des volontés humaines , toujours forcées en dernière analyse de se plier aux besoins. Or , est-il naturel que le peuple fournisse le métal avec lequel on doit forger ses chaînes , & qu'il mette à même les Grands de contrebalancer sa force qui n'est que dans le nombre. La Nation veut donc soutenir l'honneur du trône , préparer la défense contre ses ennemis , fournir tout ce qu'exige une sage administration ; mais non enrichir annuellement une foule de familles oiseuses , qui cherchent dans l'intrigue des moyens de fortune.

*Gosler* , ouvrez les yeux , & vous verrez autour de vous deux familles seules qui

coûtent à l'état trente millions pour avoir fait une besogne qu'un commis de dix mille francs auroit beaucoup mieux faite.

Vous répondrez, peut être, que la moitié de ces grâces tant envlées, sont données à ceux qui viennent de quitter l'ordre plaignant, & qu'avec un peu de patience, ceux qui le composent passeront dans l'ordre privilégié, & seront admis au partage des faveurs. C'est sans doute la meilleure des objections à faire, mais le plus grand des malheurs à prévoir, & le plus grand des maux à éterniser.

*Gosler* est digne de se mettre au-dessus de l'opinion générale & de se placer parmi ceux qui ont la noble fierté d'exister par eux-mêmes. Il a l'esprit qui subjugué, l'ambition qui fait passer par-dessus les obstacles, le talent qui justifie les essais audacieux, la considération qui en impose aux envieux, l'adresse qui fléchit les honnêtes gens entêtés, cet ensemble de qualités qui donne le succès.

## L A X E M.

PERSONNE n'est plus étonné de jouer une espèce de rôle que *Laxem* lui-même. L'administration n'est pas dans sa tête, la patrie n'est pas dans son cœur, & l'éloquente vérité n'est pas dans sa bouche, la force n'est pas dans son caractère, l'ambition n'est pas un de ses besoins. Une jeunesse livrée aux femmes ; un âge mûr ressemblant à la décadence, un éloignement naturel pour la cour ne présageoient pas une espèce d'homme d'état.

*Laxem* est né avec de l'esprit, de la grace, de l'amabilité, un penchant marqué pour la paresse, pour les choses extraordinaires qui ne gênent pas, avec une hauteur difficile à allier avec la connoissance des choses & des hommes.

Son nom lui en impose à lui-même, & il croiroit affliger ses ayeux dans leur tombe s'il admettoit des principes qui,

sans rabaisser les grands, élèvent des êtres qui ne sont pas faits pour ramper, & que nos préjugés ont tenus long-tems dans l'abjection. Il ne considère ni l'équité naturelle, ni la nécessité de céder à l'opinion, ni l'avantage général. Il ne rêve que conquêtes, & croiroit manquer à la postérité s'il lui laissoit l'exemple du patriotisme populaire.

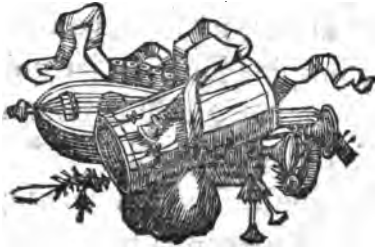
*Laxem* est comme les beaux esprits qui parent leur style de fleurs de rhétorique; ou comme les Virtuoses qui ne chantent jamais la note, ou comme les peintres qui négligent le dessin en faveur du coloris. La vérité toute nue a quelque chose de froid à ses yeux; & il prête volontiers des ornemens à cette fille du ciel, qui se fait gloire de se montrer telle qu'elle est. S'il raconte, il brode; s'il veut étonner, il exagère; si le fond est stérile, il ajoute; s'il manque d'intérêts, il suppose; s'il tourne court, il supplée, & imite les poètes qui se fatuent par les épisodes de la stérilité; ou qui s'égarerent dans des fictions

agréables. Il étoit possible d'exprimer en moins de mots ce que je voulois dire; mais il y a des momens où il ne faut pas être si concis,

Si *Laxem* étoit un peu plus conséquent dans sa façon de raisonner, un peu plus versé dans l'histoire de son pays, un peu mieux au fait des droits du peuple & de ceux du roi, un peu moins docile à la voix impérieuse des préjugés, il auroit conquis beaucoup de suffrages. Mais si l'on raisonne d'après les autres, si l'on veut accommoder les affaires à ses penchans, si un esprit naturellement peu juste n'est pas dirigé par les opinions des maîtres de l'art, non-seulement on ne persuade pas, mais il est bien à craindre que l'on ne donne beau jeu aux plaisans capables de rire aux dépens d'un duc & pair comme d'un bourgeois.

Deux mille députés comme *Laxem* ne seroient pas une constitution. Beaucoup de phrases, de sarcasmes; du trait quelquefois; mais dresser un plan, faire un système, régler une marche, élever un édifice, tout cela

cela est au-dessus d'un courtisan adroit , d'un françois aimable ; nous sommes faits pour les soupers , pour les spectacles , pour les parties de plaisir , mais non pour discuter long-temps le même objet , & errer dans le labyrinthe d'une nouvelle législation. Si tel est le caractère général des françois , ce n'est pas *Laxem* qui fera exception : gai , caustique , causeur , facile ; il n'est ni méditabond , ni calculateur , ni philosophe , ni économiste.



## T O M A N.

QU'UN homme , habitant le pays de l'intrigue , se montre tantôt sous une face , tantôt sous une autre , qu'il cherche à séduire le parti auquel il paroît se livrer , sans se rendre odieux à celui qu'il déserte , c'est une vieille marche qui n'étonne plus , & qui réussit encore quelquefois ; mais qu'au moment présent , lorsque cent mille personnes ont les yeux ouverts sur ce qui se passe à Versailles , un homme d'un esprit ordinaire , imagine jouer un jeu qui ne sera connu de personne , c'est le comble de la mal-adresse ou de l'orgueil.

*Toman* a voulu faire plusieurs personnages , & paroître tout-à-tour bon citoyen & esprit conciliateur , l'oracle de son ordre & l'organe du ministre , &c. Ce rôle , fort au-dessus de ses forces , a bientôt été connu , & *Toman* a trouvé l'assemblée nationale sans estime , & le ministère sans



confiance. La premiere l'a soupçonné vendu , & l'autre , n'être pas bon à acheter. Jugé tout-à-la-fois infidele & incapable , le courage qui sert de prestige au talent , a manqué , & *Toman* commence à justifier le sort qui l'avoit fait pour les places très-subalteines.

Pour servir un parti quelconque dans les grands troubles , au moins faut-il , au défaut du génie , avoir les grands moyens d'exécution , présent de la nature avare. Mais l'usage vulgaire de la parole , ce qu'on nomme la routine des affaires , un peu plus de hardiesse que le commun des mortels , sont les ressources de la médiocrité officieuse , & non les ressorts d'une ame enflammée de l'amour du bien. *Toman* n'a pas compté sur ses talens pour servir les Etats-Généraux ; mais il a compté sur les Etats-Généraux pour faire briller quelques lueurs de talens.

Il est des hommes qui paroissent agités & conservent le plus beau sang-froid ; qui parlent en belles phrases des calamités de

l'état , abondent en descriptions & sont stériles en remèdes ; tel est *Toman* , fort affairé , mais peu occupé. Pensant peu à ce que deviendra la patrie , beaucoup à ce que fera l'assemblée , n'ayant qu'une idée imparfaite de la révolution , & aussi incapable d'en prévoir les suites , que d'en prévenir les malheurs , ou d'en accélérer l'époque , si elle est en faveur de la classe du peuple.

*Toman* n'étoit rien il y a un an. Car , qu'est-ce qu'un commis dans une masse de vingt-quatre millions de sujets ? Tout-à-coup son ambition naît des circonstances ; & comme si l'ambition émanoit du talent , ou le donnoit , il s'est présenté dans l'arène. D'abord on l'a vu cacher son incertitude , ou plutôt l'opinion qu'il vouloit faire passer dans des discours entortillés. Pressé d'être clair , il a feint du courage ; trop vaniteux pour se perdre dans la foule , trop foible pour se créer un parti , il a vacillé sans cesse ; & du moment que ces vacillations ont été connues , ses discours

comme ses principes , sont devenus indifférens à la multitude ; il a été rangé dans la classe de ceux qu'on écoute sans les entendre , ou qu'on entend sans les réfuter. *Toman* ignorerait-il que , dans toutes les circonstances quelconques , il faut prendre un parti.....La manie de les concilier tous prépare la chute de son protecteur. Il vaut mieux être conjuré comme Catilina, rébelle comme Pugatschew , oppresseur comme Cromwel , ou despote comme Maupeou , que l'organe timide d'un ministre astucieux qui veut calmer le peuple & non le soulager. Jamais il n'y aura de paix solide entre celui qui dévore & celui qui fournit , entre celui qui périt & celui qui souffre. Toute la nation n'a pas trop de sa force pour résister à une autorité de douze cens ans , souvent convertie en despotisme écrasant , & toujours mere d'une foule d'abus. Or , devenir le champion de cette autorité usurpatrice , c'est tromper le vœu du peuple & trahir le ministere-passager qu'il a confié. *Toman* ressemble à la plupart des hommes qui se

( 166 )

familiarisent avec les principes , parce qu'ils ne pesent jamais les conséquences ; pressés d'obtenir un emploi qu'ils sont incapables de remplir , oubliant toujours que le mal n'est pas de vivre ignoré , mais de se montrer sous un jour défavorable.



## L A N O S E.

*L*ANOSE montre une fermeté de caractère qui n'est point à l'usage de sa maison. Fidelle à la cour, fidelle à l'église, fidelle à ses principes, elle aime encore mieux les rois peres de la noblesse, que peres du peuple. Transfuge de cette famille, docile aux circonstances, *Lanose* a embrassé avec courage les intérêts de la multitude opprimée, & professé une doctrine tout-à-fait étrangere aux siens.

*Lanose* a la chaleur de l'ame, qu'il faut bien distinguer de la chaleur de tête : la premiere produit de grandes actions, l'autre n'occasionne que des disputes ; aussi *Lanose* est-il éloquent sans penser à l'être, & ses idées s'échappent-elles d'une ame de feu, agitée tout-à-la-fois par la crainte de l'espoir, le desir du bien & la vue du mal, le chagrin de voir les questions mal saisies, & les moyens d'éclaircir l'erreur.

Les hommes vifs , pleins de leur sujet exagèrent volontiers & vont ordinairement au-delà du vrai : c'est un défaut , sans doute , mais ce n'est qu'à ce prix qu'on achète les grandes qualités de l'homme propre aux révolutions ; on passe le but , on revient sur ses pas & on le touche. L'expérience arrive lentement , elle seule instruit ; l'esprit entreprend , l'ame triomphe des difficultés , l'amour de la gloire soutient dans la carrière , mais l'expérience seule assure la marche & tranquillise sur toutes les opérations.

Dans les troubles qui font tant de malheureux & tant de coupables , celui qui , tel que *Lanose* , passe de la poussière des champs dans les tribunes , ne peut pas être deux hommes différens : l'un , plein d'ardeur , dépositaire & soutien des droits de l'autorité , toujours prêt à frapper ; l'autre , plein de sagesse , craignant de coopérer à l'abus de la puissance , & toujours ennemi des ordres qui versent le sang. Il ne faut donc pas s'étonner si , dans la discussion , on

lui trouve le ton tranchant, hardi, & toujours quelque chose de militaire, si je puis hasarder cette expression.

*Lanose* l'avoit entierement déposé le jour des élections. Se trouvant par sa place président de l'assemblée, il sentit que la volonté générale devoit seule le nommer, & se dépouilla d'un droit fondé sur la coutume, bien plus que sur la raison, & abjura sa présidence. Je ne veux pas donner à cette action noble & simple plus de valeur qu'elle n'en comporte, mais faire observer que tout parle en faveur de celui qui saisit les plus petites occasions d'exécuter ce qu'il propose, & de convertir la théorie, toujours facile, en pratique, qui coûte quelquefois des sacrifices.

Il ne tiendroit qu'à nous d'étendre davantage les louanges dues, peut-être, à *Lanose*, mais on est dispensé de louer ceux qui ont déjà prévenu les hommages qu'on leur destine, & dont l'amour-propre va toujours au-delà de ce que les autres pensent. La modestie est un être de raison, &

une espece de crime aujourd'hui parmi les jeunes gens d'un certain vol., mais il faut avouer que *Lanose* passe les bornes. On n'est pas de cette présomption. Comme elle s'abaisseroit, si l'on jettoit les yeux sur ce qui manque, & qu'on voulût convenir avec soi-même, que le défaut de connoissances profondes seul, peut & doit dissiper les fumées d'orgueil dont on s'enivre à plaisir.

Il est difficile d'être modeste quand on est médiocre; mais que cela est aisé quand on est placé hors de la ligne commune! & que cela est adroit, si l'on est à portée de devenir un homme supérieur!





## T I G E L L I N.

*TIGELLIN* ne songe ni à conquérir des suffrages, ni à jeter les fondemens d'une réputation; convaincu que la pétulance, l'ostentation, le desir de briller, caractérisent certaines nations, il conserve un sang-froid inaccessible aux excès contemporains; & sans jamais se départir de ses principes, il marche au but.

Il compte pour peu de chose le fracas de l'éloquence, l'honneur de rédiger des motions, & sur-tout tient au-dessous de lui de voler celles des autres; mais quand il a mûri long-temps une idée, il la propose, l'explique, en démontre l'utilité; & peu lui importe que ses rivaux la revêtent de leur coloris, & la donnent pour le fruit de leurs méditations politiques.

Les talens sont divers: l'un convainc, subjuge, & fait de son opinion une loi souveraine. L'autre insinue, persuade &

fait de son avis un guide prudent , sur la foi duquel en entreprend des routes périlleuses. Celui-ci éblouit, & mêle l'onction du patriotisme à la justesse du raisonnement, & emporte les suffrages. Celui-là décide & fixe les idées chancelantes par la confiance qu'inspire la droiture de son ame & la bonté de son esprit. *Tel est Tigellin.*

Il fait que le vulgaire prend de la timidité pour de l'impuissance, la modération pour la médiocrité, la sagesse pour de l'inexpérience; mais comme il aspire à être un citoyen utile & non un homme d'état, à servir son pays, & non à se faire une réputation, il abandonne le public à ses jugemens erronés; & sans les mépriser, il s'en passe.

Il n'est pas toujours nécessaire de donner un grand ouvrage pour se faire une réputation. La confiance cede à la raison éclairée, comme aux mouvemens de l'éloquence. Qu'ils sont rares, qu'ils sont utiles les esprits lucides & profonds, dont la méthode est sûre, sans être froide, & la marche

sage, sans être lente. Je ne fais s'il ne faudroit point bannir des matieres économiques; les ressources decevantes de l'art oratoire, & adopter un langage proportionné au sujet; de maniere qu'on ne s'occupât que du fond, & non de la forme de l'objet, ni de l'auteur.

Si la justesse d'esprit est toujours un don précieux, combien cette rare qualité gagne-t-elle de prix dans une circonstance où tout est exagéré, & où tous les partis abondent chacun dans leurs sens; à une époque où l'on n'est point encore assez instruit pour se renfermer dans les vrais principes, & où chacun regarde l'autorité comme un ressort qu'on peut plus ou moins ferrer. Il faut l'avouer avec douleur, une grande moitié des membres de cette auguste assemblée, donne trop ou trop peu d'étendue au pouvoir exécutif. Ils croient que c'est avoir remporté une victoire que de le restreindre, sans s'appercevoir que le pas qu'ils font pour s'éloigner du despotisme, les jette dans l'anarchie; mal plus

réel , plus insupportable que la sévérité outrée d'un seul.

*Tigellin* ne pense pas que la régénération d'un peuple soit l'ouvrage de quelques séances , qu'il faille saisir les circonstances où les têtes soient échauffées , qu'il faille faire une espece de surprise à la nation ; & il croit que plus la réflexion aura mûri les projets & les réglemens , plus les réglemens acquerront de confiance & de respect. Il s'appuie de l'exemple de la convocation des Etats Généraux faite avec précipitation, & sujette à mille inconvéniens auxquels on s'efforce de remédier depuis le 6 Mai.



## R A B I N.

**R**ABIN avoit un pere borné, distrait, complimenteur, bon-humain; il eût fait jeter par les fenêtres l'astrologue qui auroit prédit que son fils seroit placé au premier poste de la magistrature. Misérable ambition, à quel point tu nous aveugles! Le mal n'est pas d'être médiocre, mais d'accepter une place qui ne permet pas de l'être.

*Rabin* veut être magistrat, & n'en a point le nerf; il veut être courtisan & n'en a pas la souplesse, il veut être & devrait en effet être orateur, & n'a point d'éloquence; malheureux combat entre sa place & ses moyens, dans lequel *Rabin* a toujours le dessous!

Je ne fais par quelle fatalité, une médiocrité avérée, une espèce de nullité même, est devenue le trait caractéristique du moment. Tout ce qui est en place, cherche

~~dans une adroite temporisation le moyen~~  
de voiler l'incapacité. Les hommes d'aujourd'hui ne sont pas faits pour les circonstances.

Tout homme qui veut être utile , doit commencer par déplaire aux individus qui ne sont heureux que dans le désordre de la chose publique. Tout homme qui veut concourir à un changement nécessaire , fait la satire du temps passé ; s'il veut se concilier avec les circonstances , les abus l'entraînent , & les courtisans qui le deviennent , le culburent avant qu'il ait réalisé ses plans. Tantôt c'est en louant ses talens , qu'on calomnie ses intentions , tantôt c'est en exaltant ses intentions , qu'on dégrade ses talens. A-t-il des foiblesses ? on les métamorphose en défauts essentiels , les défauts en vices , les vices en crimes ; s'il est sans tache on l'attaque par le ridicule.

Tout homme qui n'a pas une naissance distinguée , & qui ne possède que des talens ordinaires , soutenus par une faveur peu éprouvée , ne peut occuper certains postes.

Ses

Ses amis se lassent, ses créatures se souha-  
gent du poids de la reconnoissance, ses  
ennemis préparent sa vengeance, les grands  
l'humilient, les méchants l'écrasent, les  
fots viennent donner le coup de l'âne, la  
populace s'anime, l'homme désolé se trouve  
seul épuisé des efforts qu'il a faits avant de  
tomber, & résiste avec peine à l'injustice  
qui veut lui enlever jusqu'au bien qu'il a  
fait.

Pourquoi toutes ces réflexions ? Qu'ont-  
elles de commun avec *Rabin* ? Je répon-  
drai par une anecdote : Il y a en Angle-  
terre un monsieur *Stevens*, homme de  
beaucoup d'esprit ; on lui donne des phy-  
sionomies, soit en cire, soit même en têtes  
à perruques. Ces physionomies lui inspire-  
nt des idées, il leur donne un caractère,  
ou devine celui des personnes à qui elles  
ressemblent. Voilà la source de mes réflé-  
xions. Elles ne s'éloignent pas de mon  
sujet.

*Rabin* occupe la place d'un homme qui  
« parvint, a-t-on dit, de souplesse en sou-

« plesse à la première dignité, qui ne fut  
 « ni l'homme du roi, ni l'homme du peu-  
 « ple, mais qui fut l'homme des circon-  
 « stances. » Il est possible que ces exilés,  
 remis en exercice, eût changé de prin-  
 cipes. Alors il pouvoit être utile; car ce  
 n'est ni le courage, ni le talent, qui lui  
 manquoient. Disons même, à propos de ces  
 hommes, qu'il n'est pas fondé à se plaindre  
 de ce qu'on a dit du mal de lui, mais de  
 ce qu'on a dû le bien qui pouvoit être en  
 compensation. Il étoit plus empressé de  
 faire du bruit que d'acquérir de la gloire;  
 plus propre à entreprendre qu'à combiner,  
 plus confiant dans son étoile que dans ses  
 moyens propres; ses défauts lui sont com-  
 muns avec la plupart des autres ministres...  
 Mais revenez donc à *Rabin*. J'en ai plus  
 dit que jamais la postérité n'en dira; & en  
 disant un mot du *Ch. M.*..., j'ai mieux peint  
*Rabin* qu'en douze pages.

inop emmendit nullo *Intelligenti* pauca...  
 «...»



**Z O H O R.**  
**ZOHOR**, plus solide que brillant, il aime avec passion les amis du bien public, les amis de la liberté, les amis de la raison, les amis de l'ordre. Plus estimé que prôné, il ne s'est pas attaché à séduire les femmes qui se coalitionnent pour l'homme qu'elles veulent tirer de la classe ordinaire; à conquérir les suffrages d'éclat qui en imposent à la multitude; à se faire tirer dans les cercles bruyans où les passions s'agitent; il a vécu pour lui, pour les amis, & un peu pour la gloire.

*Zohor*, accoutumé à ces méditations profondes, qui, à l'aide du calcul, changent les idées en démonstrations, n'est véritablement pas propre à ces discussions orageuses, inséparables des nombreuses assemblées mises en fermentation par la chaleur & la variété des intérêts qui les occupent, & par les crises qui en pro-

viennent. Peu habitué à parler en public, il n'a point à son usage les ressources des Démosthènes, & ne fait pas commander aux esprits par l'empire de son éloquente diction.

Mais il remplace ces moyens brillans par une suite d'observations qui le mettent à même de connoître les besoins de la patrie, & les remèdes à ces maux,

Zohor est peut-être le dernier défenseur de cette philosophie née en Angleterre, reçue un moment en France, la cause première de la révolution à laquelle nous assistons, de cette philosophie qui seroit le bonheur du monde, si, renfermée dans de justes bornes, ses avantages n'étoient pas exagérés par des apôtres enthousiastes, ou proscrits par des âmes timides. Si Zohor n'arbore pas ses étendards comme Voltaire, s'il ne la divinise pas comme Diderot, on ne peut se méprendre à ses vrais sentimens : il faut dire de lui :

*Et fugit ad salices & se cupit anas videre.*

Il n'a rien inventé , & cependant est infiniment plus qu'un homme ordinaire. Pour-quoi ? Parce que l'art de penser lui doit beaucoup ; si son imagination est avare ou lente , son jugement est sain & lumineux ; aussi sera-t-il d'une utilité plus réelle qu'une foule d'écrivains qui aspirent avec quelques droits au génie.

Une dame dont on parloit autrefois vivement attaqué , sans avoir pu obtenir la moindre réponse. Cette philosophie modérée est beaucoup plus louée qu'imitée.

*Zohor* jouit d'un nom qu'il a mérité par ses travaux ; l'Europe entière lui rend cette justice. Cette célébrité est quelque chose à une époque où l'on semble conjurer contre la médiocrité , & repousser cette foule ambitieuse qui assiege les parvis du temple de la Renommée.

Un mérite qui appartient à *Zohor* , est d'avoir porté la géométrie , non seulement dans les choses physiques , mais aussi dans les choses morales si com-

» pliquées , si casuelles , si changeantes ;  
» cette observation feroit peut-être elle  
» seule la matière d'un éloge ; mais il suffit  
» de laisser échapper un rayon , sans déve-  
» lopper des vérités en entier. »

L'homme se dégoûte bientôt de ce qu'il possède , un suffrage presque universel ne suffit plus à *Zohor* : il brûle de s'ouvrir une autre carrière ; déjà il regrette tant de nuits passées dans les calculs , & il se jette dans les affaires d'état , il cherche au sein des orages des discussions une autre source de gloire.

Il fuit les cercles nombreux où les femmes président , où l'on anathématise les ouvrages mêmes dont on ne peut se dissimuler le mérite , où l'on encense la médiocrité dès qu'elle est en état de protéger ou de nuire , où l'on ne ménage des adorateurs stupides que pour en faire des échos qui répètent au loin les décrets du tyran- nique sénat.

*Zohor* est de cette académie que Richelieu , un peu pédant & assurément mauvais

philosophe, imagina composer de grammairiens. Mais *Zohor* fait mieux que qui que ce soit combien il est puéril de s'occuper des mots, dans un siècle où la physique présente chaque année un nouveau phénomène, où la nature poursuivie laisse fréquemment échapper quelques-uns de ses secrets, où le commerce est devenu une science.

*Zohor* suit à la règle le conseil de son maître & de son ami, feu M. d'Alembert; qui disoit : « Le sage est officieux envers tous les hommes, familier dans la société de quelques-uns, intime avec un seul. »



**Micus** est un de ces hommes qui prennent ce qu'ils pourroient ou auroient dû faire pour ce qu'ils ont fait, qui vont racontant leurs rêves au lieu de leurs exploits, & donnent leurs projets pour des opérations consommées. Il a vu l'Amérique, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suède, le Dannemarck, la Russie, comme on lit les noms de ces royaumes sur la carte, sans observations comme sans plaisir. Il a son ame dans sa tête, sa tête toujours exaltée : c'est un sage en spéculation, une maniere de philosophe ; mais si on l'essaye avec la sagesse, adieu la philosophie.

*Micus* parle beaucoup, ce qui suppose toujours de l'abondance dans les idées & de la facilité dans l'expression. Il ne médite pas, il cause encore moins ; mais il a cette hardiesse qui en impose aux sots, & aux gens d'esprit même que le bruit fatigue,

& qui préfèrent une approbation complaisante aux discussions orageuses.

*Mieux* voudroit être original, il n'est que singulier; il voudroit passer pour franc-dour, il n'est qu'inquiet; il consentiroit à être pris pour séditieux, il n'est qu'enthousiaste; excellent soldat, chef médiocre; homme d'esprit autant que cette qualité peut s'accorder avec de la jactance, d'excessives prétentions & l'usage fréquent des hyperboles.

Peut-on exiger d'un soldat les connoissances nécessaires pour jeter les fondemens d'une bonne constitution? Est-ce chez lui qu'il faut chercher les principes de la liberté individuelle? Contribuera-t-il à une sage législation? Comme presque tout est à refaire, il faudroit que les députés eussent tous les talens. Une des opérations les plus sages est de préparer maintenant des hommes qui épureront notre premier jet, qui consolideront l'édifice encore chancelant, & ajouteront ce qui nécessairement manquera à un grand ouvrage précipité.

*Micus* a cette activité de corps qui devient une qualité essentielle dans une foule d'occasions ; il est bien difficile que cette ardeur ne trouve sa place dans la longue suite d'événemens qui s'appêtent ; car ce seroit mal voir que d'imaginer que toutes les provinces, aveuglément dociles aux oracles de la députation, recevront en silence le nouveau code. Les unes demanderont des modifications, les autres les rejeteront. Mais laissons ce dangereux secret dans le sein de l'avenir ; le moment qui va le dévoiler à nos yeux n'est pas éloigné. Peut-être que l'ange tutelaire de la France veille sur sa félicité dans ce moment unique & essentiel.





---

---

**C A D M U S.**

**CADMUS** a parcouru plusieurs carrieres & ne s'est distingué dans aucune. Dans la politique il a eu des vivacités pardonnables à un militaire; dans le militaire il a eu des moyens astucieux qu'on tolere chez les négociateurs; dans les affaires il a porté cette chaleur despotique dont la plupart des hommes détestent les effets sans les redouter; à la cour il affecte la rudesse & la sévérité à laquelle on s'obstine à ne pas croire. En général ses intentions sont bonnes, mais les moyens mal-adroits.

La génération actuelle des nobles est convaincue que le peuple est de la boue qu'on foule aux pieds sans inconvéniens; la plupart ne distinguent pas même la bourgeoisie de la populace; & s'ils parlent d'un cordonnier, d'un marchand de vin, d'un tailleur, d'un maçon, &c., c'est toujours avec un certain ton de mépris;

comme s'il y avoit de la bassesse à faire un soulier, à vendre du vin, à couper un habit & à élever un mur. C'est un *homme de rien*, son pere étoit procureur; un gentilhomme de province qui arrivoit à Paris pour faire valoir quelque talent, étoit *inconnu*, sa famille étoit *obscur*, personne ne connoissoit *ça*, on ne voyoit point *ça*, &c., &c. Ces funestes idées avoient fait un si ridicule progrès, qu'on articuloit éffrontément les plus incroyables absurdités.

*Cadmus* eut toujours la nobilomanie. Il auroit protégé mais non servi le peuple. Il n'est ni sans talens, ni sans qualités; il lui manque seulement de savoir manier les hommes & l'art de gouverner la multitude. Il est assez actif pour n'aimer pas à laisser faire; & point assez habile pour faire bien.

Une qualité dont il faut lui faire honneur, est d'aimer à consulter. Dans la première assemblée des notables, un homme de génie, que la mort vint de nous enlever, guidoit *Cadmus*; aussi cette époque

est-elle une des plus brillantes de son histoire, si jamais il peut prétendre à y fournir quelques pages.

Les idées actuelles sont si différentes de celles qui régnoient il y a quarante ans, que ceux qui n'ont pas suivi la marche du siècle doivent à peine comprendre le langage qu'on tient aujourd'hui.

Dire que la puissance législative doit résider dans la nation, qu'un roi n'a pas le droit de mettre des impôts, que la noblesse est un accident, que la liberté est un des droits de l'homme, que la répartition doit être égale, que la responsabilité des ministres est le vœu de la raison & de la loi, que les parlemens ne sont & ne doivent être que des tribunaux de justice; c'est être fidèle aux principes, c'est se ranger sous la bannière de la constitution; ce sont cependant ces mêmes phrases, ces mêmes vérités qui eussent peuplé seule la Bastille il y a quatre ans; & les plus tolérans eussent dit: « l'administration ne peut faire autrement; quand il y a des fous, des

» énergumènes, il faut les séquestrer de  
 » l'ordre social, & celui qui ne garde au-  
 » cune mesure, n'a droit à aucune indul-  
 » gence. » Ce sont les expressions d'un  
 homme en place, à propos de la détention  
 de M. Linguet.

Or, un homme, un noble, un pair  
 nourri des anciennes idées, & qui est de-  
 meuré stationnaire à l'époque où il est en-  
 tré dans le monde, peut-il ne pas croire  
 que la nation est en délire? Telle est la  
 situation de *Cadmus*.

Les lois militaires ont été écrites avec  
 du sang. Mais quelque terribles qu'elles  
 soient, elles n'ordonnent pas cependant de  
 tuer son père, sa femme, ses enfans, ses  
 frères & ses sœurs. Or, si les troupes ré-  
 sidantes à Paris eussent tiré sur le peuple,  
 les patriotes eussent nécessairement eu  
 lieu. Je fais bien qu'il y avoit de la mal-  
 adresse à laisser sept mille hommes à Ca-  
 pone; mais cette erreur une fois faite, ne  
 falloit-il pas se gouverner en conséquence;

& prévoir sur-tout les maux qu'on veut empêcher.

Trop peu d'êtres pensans sont capables de calculer la force d'un million d'hommes réunis. Paris, Londres & Calcuta demandent des combinaisons différentes de celles que l'histoire peut nous aider à faire; & les militaires qui prétendent que la tactique seule compense tous les moyens de la multitude, résistent à de terribles exemples. Ne citons que les Turcs pendant la campagne de 1788. Qu'ont fait deux cens cinquante mille impériaux contre cet amas d'hommes indisciplinés, mais braves, & sur-tout acharnés contre des ennemis qu'ils tenoient pour d'injustes agresseurs.

2<sup>e</sup>. *Cadmus*, il faut être martyr des bons principes, ou mourir dans de nouvelles idées.

nois no sur no pas p. ...  
 s. avov l'admi si. ...  
 ub, estant non h. ...  
 -c. ...  
 ze ...  
 a. ...

## P I S A N I .

Si *Pisani* n'appartenoit pas à une famille qui ne permet à aucun de ses membres une complete inutilité, il eût végété comme tant d'autres, & personne n'auroit su qu'il avoit passé cinquante ou soixante années sur ce globe; mais les *Pisani* ne permettent à aucun des leurs de n'être rien. En vain la nature les aura faits peu propres aux affaires de ce monde; ils peuvent bien être sans talens, mais non sans emploi; ils peuvent demeurer sans succès, mais non sans récompenses; & c'est la raison pour laquelle *Pisani* se croit obligé de faire des motions, & quelquefois d'interrompre celles des autres.

Il n'y a qu'en France cependant où l'on s' imagine que parce que le hasard vous a fait naître d'un sang, sinon illustre, du moins passablement distingué, il faille absolument s'exposer au grand jour & aux huées

fautes déconcertantes qui poursuivent la médiocrité lorsqu'elle usurpe les places du talent & du zèle éclairé.

*Pisani* est un bon homme ; & si vous exceptez cinq défauts , neuf ridicules , quatre manies , onze travets , il y a peu de reproches à lui faire. Orez-le de l'assemblée nationale , je me tais ; mais appeller *Pisani* à faire une constitution , mettre *Pisani* sur le même rang que les Penn , les Franklin , les Frédéric , les Pitt ; c'est aussi par trop déplacé. Je fais que tous les députés ne peuvent pas être des *Chapelier*, des *Sieyès* , des *Mirabeau* ; mais je fais mieux encore que la distance doit être moins frappante. Au reste , dans le moment actuel , il est presque égal d'avoir ou de ne pas avoir une grande capacité.

Le temps des projets est passé. Je ne sais quelle terreur a frappé les esprits. Les gens de cour , embarrassés des vicissitudes , flottent incertains au milieu des partis qu'eux-mêmes ont formés. Comme s'ils se repenssoient de leur ouvrage , ils ont l'air de pas-

ser à de nouveaux plans La connoissance des malheurs de l'état , des dissipations qui les ont causés , des désordres qui facilitent les dissipations , a réveillé le patriotisme dans des ames jusqu'ici étrangères aux secrets de l'administration. Les écrivains politiques , regardés comme d'éloquens déclamateurs , commencent à inquiéter les esprits , & troublent par leurs prédictions cette sécurité perfide qui permettoit le sommeil au sein des plus pressans dangers. Les énormes dépenses , commandées par le faste ou par le caprice , ont trop alarmé ceux qui doivent y fournir. La difficulté de voir les comptes , dépositaires trop fideles des maux où conduisent des complaisances ministérielles , ont légitimé les craintes ; des voies secrètes ont procuré les éclaircissements refusés ; alors les soupçons se sont changés en certitudes. On a excusé ceux qui n'avoient pas le courage de confesser leurs torts , & de désavouer les auteurs de la calamité publique. Ceux à qui l'on ne demandoit que leur avis,



ont cru pouvoir y ajouter des conseils. Aux économies indiquées on a mêlé des plans de réforme. Après en avoir obtenu la promesse , on a voulu en voir l'exécution ! D'un autre côté , on a souhaité la dispersion des membres que le tableau des abus électrisoit , & qui publioient leur voix avec d'autant plus de confiance , qu'ils se croyoient nécessaires dans un moment où leur adhésion devoit rappeler le crédit fugitif & ranimer la confiance éteinte à la vue des opinions vacillantes du gouvernement. Cette assemblée , à une époque où les hommes sont aussi éclairés sur la teneur du contrat fait avec les Rois , est un grand événement ; elle tournera les regards de tout citoyen utile sur les objets mis en délibération. Sans regretter le don de leurs libertés , de leurs personnes , de leurs biens , les sujets se croiront fondés à répéter les équivalens en économie , en sagesse , en vigilance. Les ministres , toujours auteurs des fautes en politique , ne seront plus des demi-dieux dont on recevra les décrets en

silence ; mais des comptables auxquels la volonté générale demandera hautement le tableau de leur gestion. Les courtisans, sans lire aussi clairement dans l'avenir, voient cependant l'aurore du jour qui éclairera le désordre au milieu duquel s'élèvent les fortunes rapides , & anéantira la faveur qui enlevait ce que le mérite doit recueillir. Voilà d'où naît la tristesse répandue sur tous les visages de Versailles ; l'intrigue même a suspendu son activité , & dissimule ses forces , jusqu'à ce que le temps ou les événemens aient amené un nouvel ordre de choses.

Ce n'est pas des *Pisani* qu'il faut l'attendre. Heureux s'ils ne suspendent pas l'accomplissement des grands événemens qui se préparent ! Les moindres oppositions peuvent apporter des retards à la félicité générale.



---

## F R A N C U S.

**C**E citoyen estimable sert sa patrie comme il a servi les autels ; il termine sa longue carrière avec plus de gloire encore qu'il ne l'avoit commencée. Trop de zèle ressemble au fanatisme. Mais dans cette brillante & orageuse époque, *Francus* a montré la modération d'un homme d'état, & la chaleur patriotique d'un citoyen éclairé.

Les connoissances sont un dépôt qu'on trouve au besoin. Il est rare qu'un homme n'ait pas dans le cours de sa vie l'occasion d'employer ce fonds précieux, sans lequel on est rarement un homme hors de ligne. Avec de l'esprit on éblouit, avec de l'éloquence naturelle on entraîne ; mais ce n'est qu'avec des vues combinées avec l'expérience du passé, qu'on fait une révolution durable dans les opinions.

Ce qui doit grossir les éloges dus à *Francus*, c'est qu'il a toujours mieux dé-

fendu les droits sacrés de la religion que les prérogatives ambitieuses de son ordre, & a été plus prêtre qu'archevêque.

Des mœurs rigides , un désintéressement éprouvé ; une modestie sincère , nul attrait pour les dignités , le partage constant de ses revenus avec les pauvres , sont de puissantes recommandations aux yeux sévères de la postérité. *Francus* y a droit depuis quarante ans ; & le sarcasme qui l'a poursuivi long-tems , a lui-même respecté la morale & la marche régulière de ce prélat. Ce n'est pas sa présidence momentanée qui lui vaut nos éloges , mais la conduite ferme & sage qu'il a tenue en Dauphiné au moment des troubles ; moment d'autant plus délicat , que l'en n'étoit nullement familiarisé avec les émeutes auxquelles depuis la Bretagne , la Provence , la Franche-Comté nous ont un peu accoutumés.

*Francus* a transporté sur sa patrie le zèle qu'il avoit pour son bercail , & s'est par-là réconcilié avec des hommes qui l'avoient mé-jugé. Le clergé est aujourd'hui forcé

d'abdiquer; en vain il essaie de disputer à l'empire de la raison des droits si long-tems usurpés; il sent que le moment de l'ordre est arrivé, & qu'il faut paroître céder à la patrie; tandis que l'on ne cede qu'à la nécessité.

Nous ne prononcerons point sur le talent de *Francus*, quoique d'heureuses préventions nous portent à l'estimer; mais nous appuierons sans crainte sur sa moralité. Ce mérite est devenu si rare aujourd'hui dans le clergé, que l'on ne peut lui rendre trop d'hommages. Il sembleroit même que les prélats administrateurs affectent une indifférence pour les mœurs qui suppose moins la force de l'esprit, que la corruption de l'ame.

On est inexcusable quand on ne se rend pas aux principes. Ils sont si peu nombreux, si simples, si évidens, ils ont été développés de tant & tant de façons, qu'il suffit de suivre la bannière d'un certain nombre de bons esprits, pour être sûr de ne pas s'égarer. C'est le parti adopté par *Francus*;

le succès l'en récompensera, si le suffrage des humains est un des besoins de son amour propre.

---

Mais quel bruit ! quelle scène désastreuse ! Mon pinceau échappe de mes mains tremblantes, un nouveau spectacle m'appelle. Ciel qu'apperçois-je ? en croirai je mes yeux ? Un ministre dissous, le maire d'une ville, qui pourroit être maire du palais, cent mille bourgeois convertis en soldats, un ministre exilé par ceux qui ne le méfestoient pas, & rappelé par ceux qui ne l'aiment point ; une cour épouvantée, pour qui la tête d'un magistrat pros crit a été la tête de Méduse ; un parlement paralysé, qui ne sort de sa léthargie que pour faire une sottise, dont la plupart de ses membres ont rougi dans la réflexion ; un noble à la tête d'une milice bourgeoise, un académicien chef de la plus vaste municipalité, un roi autour duquel on chante : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?*

dans le moment où sa famille démolit les châteaux & fait trophée de canons qu'elle lui a pris comme des vivres qu'elle vient de lui enlever ; le frere d'un roi fugitif , & sa tête mise à prix ; les ateliers déserts , la renommée ne pouvant suffire à raconter les troubles des provinces ; le système de la police anéanti ; un comédien colonel , un libraire major , un poète capitaine , des bourgeois timides devenus des citoyens courageux ; la populace allant au carnage comme à une fête ; voilà l'ouvrage de six jours , voilà ce que nos yeux ont vu sans le croire , ou ce que nous croyons sans le concevoir.

Cependant lorsque les sens sont devenus plus calmes , lorsque l'ame a voulu se rendre compte de sa pensée , elle a cherché la cause de cette révolution , dont les fastes de l'histoire ne fournissent pas un second exemple. Cette cause n'est-elle point que toutes les especes d'abus étoient parvenues à leur comble ; qui les avoit multipliés comme les sables de la mer ? la fréquente

mutation des ministres : qui l'avoit occasionnée ? le peu de connoissances qu'on avoit de ceux qu'on employoit. On leur croyoit du talent , ils n'avoient que du charlatanisme ; du zele , ce n'étoit que de l'ambition ; des vues , ce n'étoit que des projets hasardés. C'est à cette connoissance des hommes ( qui seule feroit un grand roi ) qu'il faut travailler ; & c'est ce qui nous a décidé à donner la *Galerie des Etats-Généraux* , c'est-à-dire , le portrait d'environ deux cents membres de ceux qui jouent & joueront un rôle.

Il étoit peut-être difficile de faire un plus bel usage de la liberté de la presse. Qu'on en compte les avantages. |

La puissance exécutive a besoin de connoître ceux à qui elle confiera son autorité ; besoin d'autant plus essentiel , que la responsabilité des ministres fera partie de la constitution ; & qu'un choix hasardé exposeroit tout-à-la-fois la prudence du commandant & le destin des préposés.

Les provinces ont besoin de connoître



leurs députés, ceux sur-tout qui font venus dans les bailliages solliciter des voix qu'il ont obtenues en faveur de leurs noms. Soit qu'elles forment elles-mêmes leurs Etats, soit que les Etats-Généraux fassent entrer dans la constitution des réglemens qui entraîneront la formation des Etats-Provinciaux ; il faut connoître ceux sur qui doit tomber le choix de la nation.

Une réflexion bien simple nous ramènera ceux qui s'éloigneroient de nos idées sur ce sujet. Nous reprenons à chaque instant notre suffrage, nous défavouons nos louanges, nous condamnons nos sévérités; d'où cela vient-il ? de ce que nous n'avons pu examiner les droits des individus à la confiance générale ; de ce qu'entraînés par une foule de préventions, nous y obéissons machinalement.

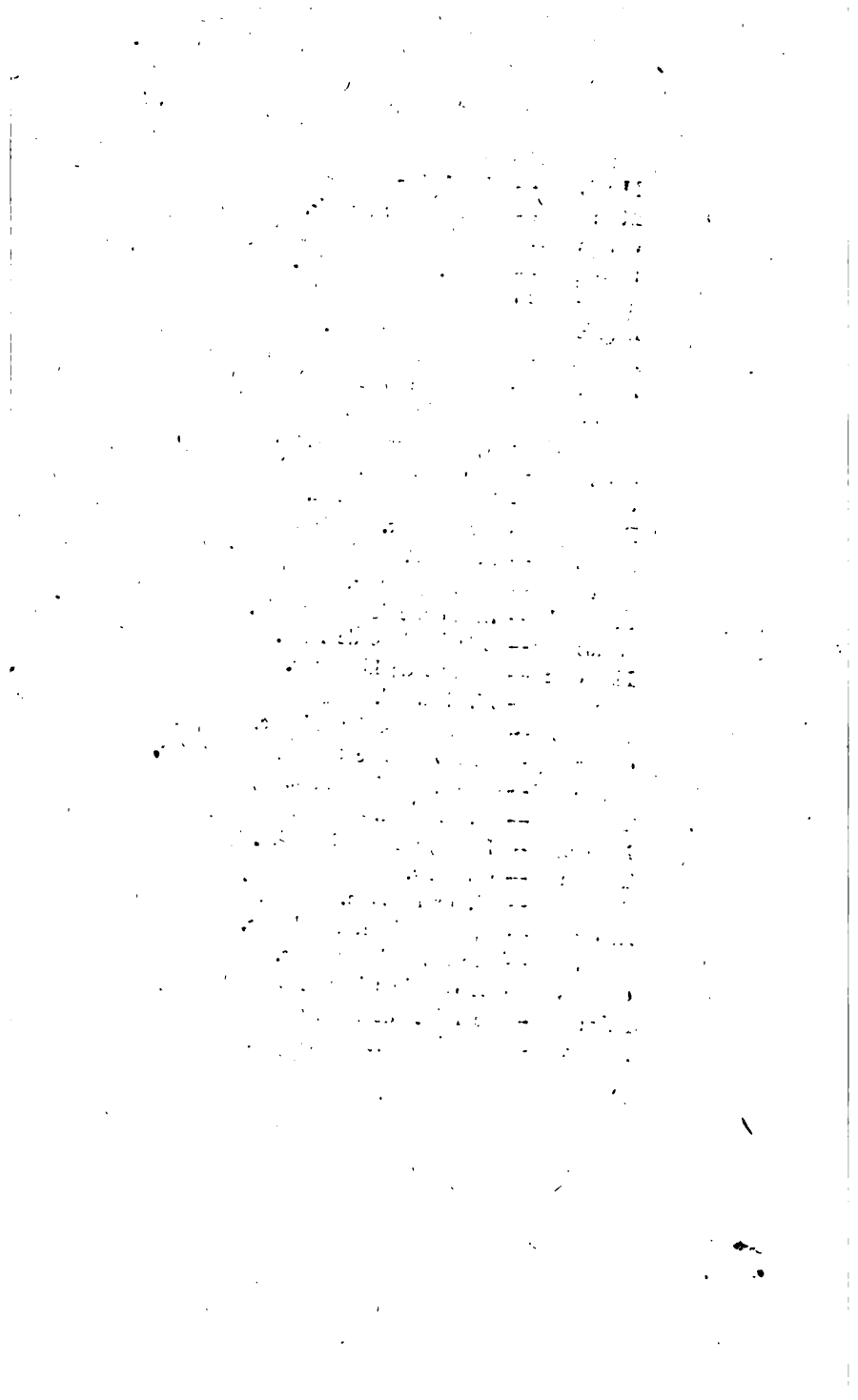
Il n'en sera pas ainsi dans la suite, du moins aurons-nous une espece de miroir que nous pourrons consulter ; & la glace en fût-elle quelquefois un peu infidelle, du moins la ressemblance approchera-t-elle

( 204 )

beaucoup de la vérité. C'est au public impartial à juger ; lui seul donne la palme , lui seul fixe la réputation , lui seul crée les talens. Aussi est-ce de lui seul qu'il faut s'occuper , & c'est à lui seul qu'il faut plaire , & c'est lui seul qui dispense la célébrité aux talens , & l'immortalité au génie.

*F I N.*

**Narfès** — M. Necker.  
**Mitis** — Le Duc de Nivernois.  
**Garbes** — Bergasse  
**Iramba** — Le Comte de Mirabeau.  
**Tergat** — Target.  
**Améne** — L'Evêque d'Autun.  
**Fulbert** — Le Chevalier de Bouffiers.  
**Philarette** — Le Marquis de la Fayette.  
**Ludval** — M. d'Esprémenil.  
**Antéonor.** — Le Comte d'Entraigues.  
**Scyros** — L'Abbé Sicyes.  
**Guelbosin** — L'Archevêque d'Aix.  
**Euxin** — M. Dupont.  
**Labuis** — M. Bailly.  
**Uma** — L'Abbé Maury.  
**Morinval** — Le Comte de Montmorin.  
**Junius** — L'Archevêque de Paris.  
**Linacourt** — Le Duc de Liancourt.  
**Balbus** — M. Bernard.  
**Stephano** — Rabaud de Saint-Etienne.  
**Goffier** — Le Marquis de Clermont-Tonnerre.  
**Laxem** — Le Duc de Luxembourg.  
**Toman** — M. Malouet.  
**Lanofe** — Le Vicomte de Noailles.  
**Tigellin** — Guillotin.  
**Rabin** — M. de Barentin.  
**Zohor** — Le Marquis de Condorcet.  
**Micus** — Le Comte de Custines.  
**Cadmus** — Le Duc du Châtelet  
**Pifani** — Le Prince de Poix.  
**Francus** — L'Archevêque de Vienne.



L A  
G A L E R I E  
D E S  
É T A T S - G É N É R A U X .

---

*Nulla discrimine habebō  
Tros, Rutuluse fuat.*

VIRG.

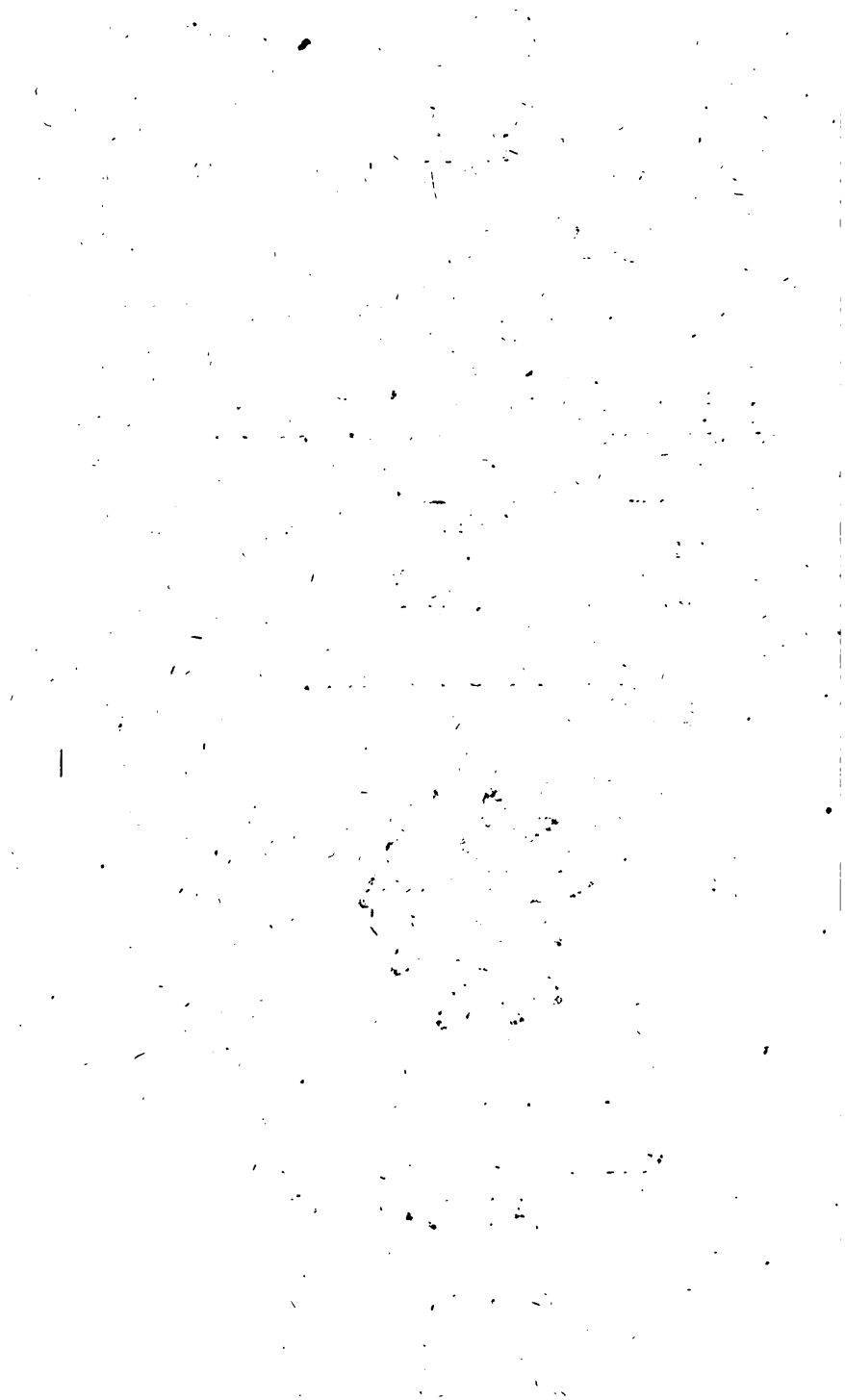
---

TOME SECOND.



---

1789.



---

# A V I S

## DE L'ÉDITEUR.

ON a distribué, il y a quelques jours, une brochure de 50 pages, intitulée *Supplément à la Galerie de l'Assemblée nationale*, avec cette épigraphe ingénieuse, *Et pourquoi ne dirions-nous pas la vérité?* Il ne nous appartient pas de juger cette production, mais nous devons prévenir les Lecteurs qui s'en rapporteroient au titre, que les deux Auteurs de la *Galerie* & du *Supplément* n'ont pas les mêmes principes, le même style, la même manière de voir, le même tact, la même philosophie, le même ton. Peut-être n'est-ce pas un grand talent que celui de peindre, mais du

moins c'est un secret communiqué à peu de personnes, & il nous a semblé que l'Auteur du *Supplément* n'y a pas été admis.

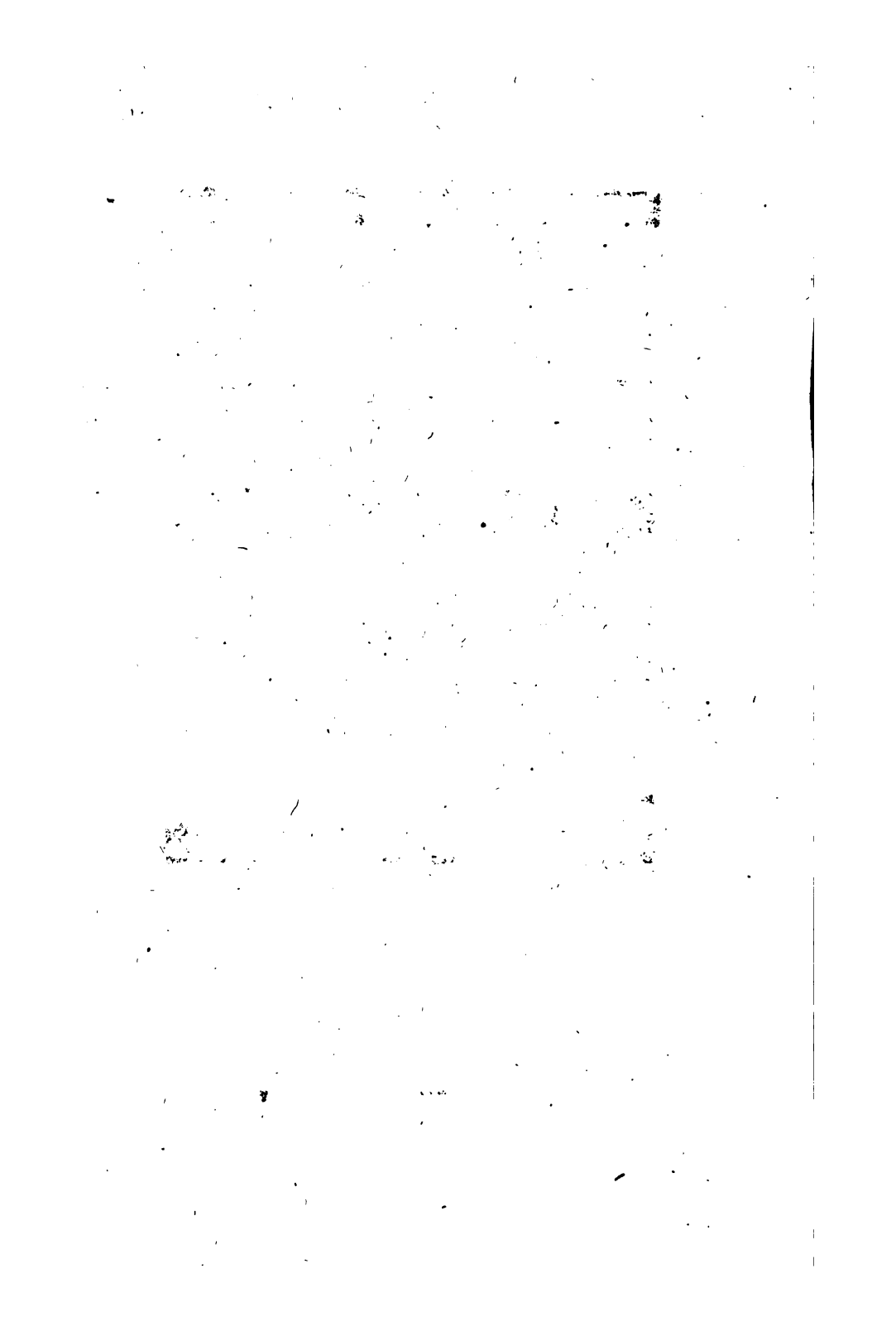
On trouvera dans ce volume les portraits de quelques personnages qui ne sont pas députés aux Etats-Généraux, mais ils sont dans les Municipalités, ou ont une influence considérable sur les opinions, ou ont tant contribué à ce qui se passe, que l'on n'auroit pas une Galerie complete si nous les omettions.



---

E R R A T A.

- P**AGE 19. *Le troisieme avoit le piquant de la légèreté & les ressources du génie en effleurant une affaire ; il la marquoit d'un trait ineffaçable.* *lis.* Le troisieme avoit le piquant de la légèreté, & les ressources du génie ; en effleurant une affaire, il la marquoit d'un trait ineffaçable.
- Idem.* *Sans doute que les époques,* *lis.* sans doute que dans les différentes.
- Page 21. *& rejetta,* *lis.* il rejetta.
- Page 23. *Dominer par l'opinion & le conseil,* *lis.* dominer par l'opinion le conseil.
- Page 37. *Quand on croit,* *lis.* quand on iroit même.
- Page 49. *Ne pas se servir ; ôtez le point & la virgule.*
- Page 46. *Dans les cas,* *lis.* dans le cas.
- Page 51. *S'il n'en donnoit pas du tout,* *lis.* il n'en donneroit pas du tout.
- Idem.* *Le préféroient,* *lis.* la préféroient.
- Page 53. *Ni contemplateur,* *lis.* ni contempteur.
- Page 80. *Qui commandé,* *lis.* qui commande.
- Page 86. *Les a dispensé,* *lis.* les a dispensées.
- Page 139. *De ses expéditions,* *lis.* de ses expédiens.
- Page 141. *Le maquereau,* *lis.* le complaisant.
- Page 142. *Satyrique impudent,* *lis.* imprudent.



---

**INTRODUCTION.**

**L**E premier Volume de cette *Galerie* a fait quelque sensation. On l'a trouvé hardi. A ce sujet je réfléchissois sur la liberté de la Presse. Elle doit ouvrir un champ libre à toutes les idées quelconques. Il faut que l'aristocrate prêche le despotisme, que le citoyen vante la liberté, que chacun puisse imprimer tout ce qu'il croit utile, sans jamais craindre seulement d'être inquiété & poursuivi. Sans cela, on ne saura pas le vrai; on n'aura que des plumes hypocrites, & l'Imprimerie ne servira qu'à accréditer tour-à-tour différens systèmes.

Il n'y a que le vrai qui frappe;  
 Tout le reste amuse, distrait & passe.

Qu'est-ce qui nous intéresse dans ce moment ? d'avoir des loix sages. Pour les avoir il faut choisir des législateurs éclairés; pour les choisir, il faut les connoître; pour les connoître, un homme doit les peindre d'après des études multipliées.

Nous avons, dans ce moment, douze cents depositaires de nos volontés, desquels cent tout au plus sont cités. De ces cent il faut retrancher ceux qui n'ont que des poulmons, de la chaleur, l'éloquence des mots; après ce premier triage, supprimez encore ceux qui cherchent à se faire un nom, à obtenir une

( 3 )

place, à devenir les colonnes d'un des trois partis. Il vous restera un petit nombre de citoyens, parmi lesquels seront des esprits timides, qui, ne pouvant mesurer les suites du courage, aiment mieux attendre du concours des circonstances le bien général; des esprits téméraires qui détruisent dans l'idée que, quoiqu'on supplée, cela sera préférable à ce qui existe; des esprits flottans, qui s'affoiblissent au milieu des difficultés qu'ils élèvent; des esprits opiniâtres, qui se réjouissent dans leurs conceptions; des esprits confians, qui pensent qu'on exécute comme on conçoit.

Si toutes ces nuances sont bien marquées, si ces caractères divers

font connus , si les talens comme les qualités sont avoués , la confiance ne se donnera plus au hasard.

L'assemblée actuelle a fait des prodiges , si l'on considère que les François n'étoient point exercés à ce genre de travail ; que victimes des plans ministériels , ils ne savoient que prêter ou payer , & chanter ; on s'étonne de ce que dans la chaleur des discussions les séances deviennent tumultueuses ; il faut s'étonner bien plus de ce que , vu la vivacité *nationale* & le peu d'instruction , il y ait autant d'harmonie.

Les inconvéniens diminueront quand les élections se feront avec connoissance de cause. D'accord pour les principes , dira-t-on ,

mais alors il faudroit nous donner des portraits plus ressemblans.

Je répondrai d'abord que la plupart des physionomies sont d'après nature, & que les critiques, sur le défaut de ressemblance, ajoutent ce qui vous manque; en prouvant que ce qu'on a dit de tel homme est exagéré ou foible, on apprend au public ce qu'il faut retrancher ou ajouter. Ce que l'auteur a dit & ce qu'il donne occasion de dire, complètent l'instruction de celui qui examine le portrait.

Est-il permis d'affoiblir ou d'anéantir ainsi les réputations? Qu'appellez-vous permis? cela est ordonné. Comment! un homme usurpera un nom, à la faveur duquel il sur-

prend mon suffrage; ce suffrage lui donne droit de m'affujettir à telle ou telle loi, & je ne prendrai pas toutes les précautions quelconques pour connoître celui que je constitue mon souverain & l'arbitre de mon existence! Mais, continue-t-on, tous ceux qui forment cette assemblée ont pour garant de leur intégrité un bailliage entier. Qu'est-ce qu'un particulier quelconque auprès d'un bailliage? Je répondrai d'abord qu'il y a tel & tel particulier qui voit beaucoup plus clair que dix bailliages. J'observerai ensuite que cette objection n'est qu'un sophisme. Cent esprits médiocres n'acquerent pas un degré de force de plus en se réunissant. Il y a un degré de perspicacité au-delà duquel ils ne vont pas. Aussi



cent hommes réunis ne font pas plus forts contre un homme supérieur, que chacun de ces cent hommes ne le seroit individuellement contre lui. Cent opinions médiocres n'équivalent pas à une opinion vigoureuse & éclairée. Je dirai encore que le baillyage-électeur ne connoît le candidat que par l'ostentation, qui prend le masque de la bienfaisance, ou que par l'éloquence, qui prend le langage du patriotisme; au lieu que le philosophe observateur examine, écoute, recueille, rapproche & connoît au vrai cet homme qui va jouer la popularité ou acheter une élection. J'ai connu un homme qui prit des chevaux de poste, au milieu de la fête d'une Rosiere, pour aller enlever la fille

d'un Tabellion , pendant qu'on chantoit dans son château la bien-faisance du Seigneur. Je dirai enfin qu'aujourd'hui ce mot de probité ne signifie plus que le bon sens de ne pas faire de ces sottises d'éclat qui empêchent d'en faire d'utiles.

Quelqu'un, qui est dans mon secret, m'a demandé si les dames n'occupoient point aussi ma palette. Pour peindre les Graces il faudroit le pinceau de l'*Albane*. Je hasarderois cependant un troisieme Volume, si je ne me défois d'un secret penchant pour ce sexe impérieux & charmant, plein de défauts, mais sur-tout de qualités dont on peut médire sans le calomnier, mais qu'il est encore plus aisé de le louer sans flatterie.

Les femmes n'assistent pas aux Etats-Généraux, mais elles tiennent le sceptre de l'opinion. Il est peu d'hommes qui ne viennent le soir déposer ses doutes dans le sein de l'amitié, & qui, après avoir écouté le compte qu'une femme lui a rendu de ce qu'elle a recueilli dans la journée, ne raisonne avec elle de ses propres opinions, & ne cherche dans sa perspicacité un conseil ou un appui.

Quand les femmes ont passé la courte époque que leur enlèvent l'amour des conquêtes & l'orage des passions, elles reviennent sur elles-mêmes, & le monde qui les a adorées & trompées leur fournit une inépuisable matière de réflexions. Elles les conduisent à la solitude,

ou plutôt à une retraite ouverte à un petit nombre choisi d'êtres affortis par leurs goûts. C'est alors le vrai moment des conquêtes, des liaisons durables, des plaisirs sans mélange; & c'est dans cette classe que je choisirai mes modèles, si je retrouve encore des couleurs sur ma palette épuisée.

Quelques journaux, le *patriote* sur-tout, dont le rédacteur connoît aussi bien le caractère des hommes que le mérite des ouvrages, ont pris nos portraits pour une caricature. Rien n'est si aisé que de dire une injure ou une sottise. Ce *Patriote* impartial, mais qui recueille avec grand soin tout ce qui

peut flatter ceux qui vont devenus puissans ; ce journal impartial , national , original , trivial , prétend que le mépris est la seule arme qu'il faille opposer aux ouvrages.

Il en parle fort à son aise. Le mépris n'est pas un sentiment libre. Je défie de mépriser un livre modéré, dépositaire du vrai, en y découvrant même quelques erreurs. On les indique sans mépriser celui qui les a commises. Je vais plus loin, on ne méprise pas même un fatras de compilations, sans goût, sans utilité, sans ordre ; de prétendus livres économiques, répétitions mal digérées de ce qu'on a entendu dans d'autres pays ; des critiques lâches, injustes, mal motivées du moins. Pourquoi

ne méprise-t-on pas tant d'insipides volumes? c'est qu'il y a souvent une intention de patriotisme, une espèce de facilité, fruit de la mémoire & d'une plume routinée. A plus forte raison ne méprisera-t-on pas des ouvrages médités, & dont une nation entière peut retirer un avantage inappréciable, celui de savoir à qui elle confie ses intérêts.

Combien de gens font consister le courage, dans des déclamations vagues en faveur de la liberté! car c'est le siècle ou plutôt le moment des déclamateurs. Ces belles prosopopées se perdent dans la foule, c'est un vain bruit qui a frappé l'air. Il n'est pas ainsi du langage étudié, de la raison sévère. Son impression est durable.

Jamais les déclamateurs n'ont tant exalté l'égalité, le patriotisme, & jamais on n'a montré tant d'aristocratie dans la pensée, dans l'éloquence.

Les salles des Districts, qui devoient voir des assemblées paisibles, occupées, sous l'auspice du bon sens, de la recherche des améliorations, ont retenti des inutiles discours de nos rhéteurs modernes. Ils se sont emparés de la parole; & de sages & modestes bourgeois, mais étrangers à l'art de subjuguier les esprits, ont dû se taire, parce qu'ils n'avoient que le talent nécessaire pour énoncer avec clarté les résultats de l'expérience & d'un jugement sain.... Nos journaux, qui devroient n'être que les historiens

véridiques des événemens qui nous  
présentent, sont les organes de toutes  
les passions, excitées par les faux  
récits. Aussi tout le monde s'est fait  
Journaliste, Ecrivain, Dissertateur,  
& croient excuser par un lieu com-  
mun une entreprise au-dessus de leurs  
forces; ils impriment jusqu'à satiété,  
*Tira qui pourra.*







LA GALERIE  
DES  
ÉTATS-GÉNÉRAUX.

---

S O S T H E N E S.

*SOSTHENES* est né brave, ambitieux & probe, mais avec des moyens ordinaires. Il en a tiré plus de parti qu'un autre n'eût fait, parce qu'il a eu la sage habileté d'associer ses pensées & ses sentimens avec des personnes qui pouvoient suppléer à ce qui lui manquoit.

Ses défauts lui ont été utiles. Sa hauteur, par exemple, ne lui a pas permis de descendre aux intrigues, qui, dans le succès même, ont quelque chose de bas. Son insouciance pécuniaire l'a éloigné de ces spé-

culations trop ordinaires chez les grands ; & toujours repoussées par *Sosthenes*.

Ami fidele , aux dépens même de sa fortune , il a porté ce genre d'héroïsme au plus haut degré. Les objets de son affection ont été bien différens , & cependant son dévouement a été le même , & la probité austère a excité en lui les mêmes sensations que l'amabilité facile.

*Sosthenes* a toujours tenu aux charmes de l'esprit , soit qu'une société choisie fût un besoin pour la compagne de son existence , soit qu'elle fût l'instrument de sa réputation , soit que ses goûts appellassent autour de lui des hommes qui anticipent sur l'avenir & préjugent les événemens.

Il a été lié au même degré d'intimité avec quatre hommes qui formoient entre eux le plus parfait contraste. L'un , voué à une obscurité profonde , fuyoit la cour , les grands , l'éclat , les plaisirs , & mettoit son bonheur suprême à régner sur un petit nombre d'adorateurs que l'amitié entretenoit autour de lui pour les besoins jour-

naliers de son amour-propre. L'autre, le plus aimable des égoïstes, ou peut-être le seul égoïste aimable qu'il y ait eu, plaçoit le plaisir avant tout, ensuite les affaires, après la réputation, enfin les devoirs. Le troisieme avoit le piquant de la légèreté & les ressources du génie en effleurant une affaire; il la marquoit d'un trait ineffaçable. Il s'étoit approprié tous les agrémens du vice & ceux de la vertu, & avoit soigneusement laissé ce que l'un a d'odieux & ce que l'autre a de rebutant; ne calculant jamais ce que pouvoient coûter les plaisirs & les succès. Le dernier possédoit la probité, mais accompagnée de toutes ses épines; l'esprit sans graces, sans aménité; la sûreté du caractère sans indulgence, de la capacité sans talent, de l'intelligence sans vues. Comment la même ame peut-elle s'amalgamer avec des ames si différentes? Comment se prête-t-on à des goûts si opposés, défend-on des systèmes si contraires? Sans doute que les époques de notre vie, les circonstances nous font voir

les objets sous des jours opposés. Quoiqu'il en soit, celui qui a pour amis les hommes que nous avons esquissés, n'est pas dans la tourbe des humains.

*Sosthenes* est entré dans le ministère. Il y portera l'expérience des événemens, qui n'est pas une chose à dédaigner, un sens droit & une ame ferme. Les rois n'ont pas toujours fait des choix aussi heureux. Ses principes sont bons, puisqu'il redoute également les troubles de l'anarchie & le silence farouche du despotisme. Il a d'ailleurs accoutumé son esprit à certaines méditations philosophiques qui trouvent toujours leur place dans les affaires de la société actuelle.

Ce qui caractérise un homme sage, c'est que son nom ne soit jamais mêlé dans les scènes qu'une cour donne dans l'espace de cinquante années. Le cabinet tyrannique de madame de Pompadour, le boudoir libertin de madame du B...., les conspirations formées contre le vertueux Turgot, les pasquinades, les vaudevilles du jeune

Maurepas, les intrigues d'une famille errante & les plans combinés en faveur du désordre auroient tour-à-tour déshonoré bien des noms à Versailles, si dans nos mœurs le déshonneur n'étoit inamovible. Celui de *Sosthenes* n'a jamais été souillé dans aucune de ces opérations où le pouvoir donne au crédit la facilité de vendre les honneurs, les emplois & tout ce qui entoure les hommes qui se disent grands.

*Sosthenes* eut un moment de disgrâce. Il la soutint comme s'il l'avoit méritée, ne voulut pas être plaint, & rejeta la voix suppliante de la justification, & se reposa sur le tems qui apprend aux rois à être justes.



## B R E M U S.

QUAND le sort nous a fait naître dans un rang distingué, & que l'on se place, par le caractère, au-dessus de la naissance, on est quelque chose. Tel est *Bremus*. Il n'a pas cru que ses aïeux eussent payé sa dette à la patrie; il s'est mis en état de la défendre avec intelligence & de la servir avec succès. Son rôle est rempli. C'est à elle maintenant à mettre en activité les talens qu'il veut lui consacrer.

On n'en fera jamais un homme de cour, mais bien un homme de guerre ou un homme d'état. Ce n'est pas qu'il n'ait l'esprit qui plaît, mais il en dédaigne l'usage, parce qu'une ame d'une trempe vigoureuse s'éleve à de plus dignes objets.

*Bremus* a examiné; pesé & jugé ses contemporains; voilà pourquoi il a pris une marche un peu singulière: ce n'est pas celle que par goût il eût choisie, mais

c'est celle que l'état des choses l'a forcé d'adopter.

Les négociations ne sont plus aujourd'hui un secret espionnage ; les dépêches ne contiennent plus les secrets des boudoirs ou les intrigues des cabinets. Il ne s'agit pas de séduire un ministre, de corrompre un commis, d'exalter la tête d'une favorite. Il faut s'affocier au gouvernement de l'état auprès duquel on est placé, le suivre dans ses vues, & les deviner lorsqu'il les enveloppe ; il faut se conduire, non d'après ce qu'il dit, mais d'après ce qu'il fait, & dominer par l'opinion & le conseil du souverain, quels que soient ses principes politiques. Telles sont les grandes fonctions dont *Bremus* se fût acquitté avec succès.

Ce n'est pas que *Bremus* n'ait une certaine insouciance dans l'esprit, mais elle provient de la connoissance des hommes & non de son caractère, & disparaît quand des ressorts puissans viennent agiter son ame. Les gens d'une certaine classe vivent de si bonne heure, ils usent si rapidement

toute espèce de jouissance, que le monde finit pour eux - mêmes, avant leur courte existence.

*Bremus* s'est donné l'éducation des choses, des hommes, des affaires en voyageant beaucoup. C'est en parcourant le globe, tout imparfait qu'il est, que l'on épure ses idées, que l'on acquiert le calme de l'ame & l'usage complet de sa raison. Il reste surtout une conviction de l'impuissance humaine qui rend extrêmement indulgent.

*Bremus* a conservé, ou plutôt sauvé du naufrage des mœurs, la loyauté de l'ancienne chevalerie; & quoique ce siècle & la cour ne permettèrent pas de la revoir dans toute sa pureté, du moins en a-t-il plusieurs fois montré des traces qui ont donné des jouissances & des regrets. Il a l'extérieur de l'indifférence; mais quand on le connoît, on voit que ce n'est que la réserve d'un homme qui ne se prodigue pas.

Quoiqu'il ait vécu à une époque où les grands vendoient publiquement un crédit qu'ils n'avoient point, ou cherchoient dans



toute espèce de spéculation : l'argent qu'ils adorent , mais qui disparoît sous leurs mains fastueuses , ou se permettoient des ressources dont rougit la délicatesse , il a montré une ame désintéressée , généreuse , & inaccessible aux conseils du calcul.

Dans l'assemblée nationale , sa seule opinion est quelque chose. J'ignore si au mérite de penser sagement , il joint le talent de s'expliquer avec énergie , mais je fais qu'il ne sera jamais indifférent au parti où il se trouvera , & qu'on comptera invariablement sur sa parole & sur ses actions. Cet éloge semble vulgaire. Pourquoi faut-il que cette phrase , appliquée à un grand nombre , fût la plus sanglante épigramme , & vaudroit des huées au flatteur intrépide qui la risqueroit avec la moitié de ceux qui habitent la cour ou pourroient l'habiter , si nous n'avions fini par joindre à nos autres bonnes qualités l'oubli des égards ?

Si je ne pese sur aucun défaut , ce n'est pas que *Bremus* en soit à l'abri ; mais ils sont d'un genre à n'avoir aucune influence

**maligne** : ils nuisent à peu de monde. Quand on possède certaines qualités, elles jettent un éclat qui ne laisse plus appercevoir les petites taches.



## C L I T I P H O N.

**C**LITIPHON s'est reposé de sa gloire sur son nom, & a voulu arriver à la fortune par la route des plaisirs. Il avoit de ce genre d'esprit qui est une grace à vingt-cinq ans & un ridicule à cinquante. Il est une époque dans notre vie où l'étourderie tient de la vivacité & de la franchise ; il en est une aussi où elle n'est que le triste résultat d'un esprit avorté.

Rien n'est aussi nuisible qu'un grand nom sans de grandes qualités, que des places éminentes sans moyens pour les remplir, que des dignités sans la considération qui les relève encore.

Non-seulement *Clitiphon* n'a pas meublé son esprit, mais il y a laissé pénétrer un amas d'idées fausses ; l'illusion a pris la place de la vérité ; la crédulité a remplacé la foi.

Il étoit à la cour dans un poste qui au-

roit absorbé son ambition, s'il ne l'eût pas occupé ; il a tout sacrifié pour en obtenir un qu'il eût fallu ; pour sa gloire , abandonner , si la faveur l'y avoit une fois porté. L'unique ressource qui restoit à *Cliiphon* pour être quelque chose , étoit de ne rien faire. C'est du moment qu'il a fait qu'il a commencé à n'être rien.

L'état que nous avons choisi ou embrassé dans le monde fixe le degré de sévérité que nous devons mettre dans nos mœurs. Ce qui est foiblesse dans les uns est indécence dans les autres. La société, d'ailleurs si indulgente, défend, sous peine de mépris, une certaine publicité dans les jouissances.

Les malheurs qui naissent de l'imprudence excitent notre commisération ; les malheurs qui proviennent de l'intrigue nous trouvent pour un instant sensibles, mais nous laissent bientôt froids & indifférens.

*Cliiphon* a couru trois carrières. Dans l'une il n'a montré qu'un esprit superficiel,

dans l'autre un caractère intrigant ; dans la troisième une âme de glace. Amoureux comme un mousquetaire , fastueux comme un financier , spéculateur comme un homme ruiné , il trouva , dans l'amour , des chagrins & des ridicules ; dans ses agens , des flatteurs & des fripons , & dans ses entreprises des procès & la perte du crédit.

Un homme sans caractère est celui qui compteroit pour rien les services & les offenses , qui traiteroit également les hommes instruits & les charlatans , qui trouveroit des agrémens dans le vice & des ressources dans la vertu , qui auroit quelques créatures & jamais d'amis , à qui la jouissance de la beauté feroit oublier les langueteurs de l'exil , chez qui la douceur feroit pusillanimité , la générosité ostentation , la religion un épouvantail ; que les soins maîtriseroient , & qui préféreroit une espèce de nullité aux efforts nécessaires pour recouvrer une réputation altérée.

*Clitophon* répète sans cesse qu'il est dégoûté des hommes. Ils ont cependant tout

fait pour lui, qu'a-t-il fait pour eux ? Ils l'ont appelé à cette assemblée auguste, arbitre de nos destinées futures. Qu'il y embrasse les droits du peuple, la cause de la liberté ; qu'à force de sacrifice, d'éloquence, de courage, il impose à ses ennemis un silence éternel sur le passé, & donne à ses partisans le droit de lui créer une nouvelle réputation.

Qu'il restitue à l'état les biens immenses que les pauvres revendiqueroient, quand même l'état ne travailleroit pas à ce qu'il n'y eût plus de pauvres, & que, vivant dans une honorable simplicité, il expie le luxe de trente ans. Qu'il déshérite de vieux flatteurs qui l'entourent, & qui assieient leurs projets du moment, & leurs ambitieuses espérances sur son insatiable vanité, & son insouciance paresseuse.

Hélas ! il vient une époque fatale où l'ame est sans ressorts ! On éprouve une décadence au physique comme au moral ; on n'a plus que des ressouvenirs ou des momens de capacité ; & dans ces instans

cruels, on sent tout à-la-fois ce qu'il faudroit faire & l'impuissance de l'exécuter. Parmi les gens de cour, peu d'hommes survivent à leur maturité. Que resteroit-il alors? Une vieilleffe bienfaisante. Graces à la nature, il ne faut ni talens, ni efforts, ni application pour faire le bien.

*Cluiphon* abandonnera à la religion ses derniers momens. Sa docilité aux choses surnaturelles, l'empire que prennent sur lui les merveilles, présagent le sort qui l'attend. Il lui faudra une bonne piété bien superstitieuse; toujours un peu de prodiges, & la promesse ordinaire de lire dans cet avenir ténébreux le désespoir des ames foibles, qui voudroient ne rien perdre de ce monde & s'assurer les jouissances de l'autre.



## Z O H A M I R.

**P**OUR attraper la ressemblance de *Zohamir*, il faut se soustraire à l'opinion générale, & peindre un homme qui n'a guère eu de modèle, & qui n'en servira à personne. Mélange inoui de presque tous les contraires, ayant de la vanité comme un homme médiocre, resté bourgeois en dépit de la société des ducs & des princesses, amalgamant les puérilités d'un auteur & les grands mouvemens d'un homme d'état, moins fin que grand calculateur, plus sage encore qu'habile. Laissons les traits généraux pour nous attacher aux nuances.

*Zohamir*, homme d'esprit, l'a appliqué à tant de genres, que cette expression vague ne dit rien à propos de lui; artiste, spéculateur, courtisan, homme de lettres, négociateur, avocat, économiste, il a eu des succès qui l'ont fait tour-à-tour connoître sous ces différens points de vue. On l'accuse de s'être enrichi de toutes les  
façons,



façons, & d'avoir trouvé sa réputation dans le théâtre Espagnol, comme sa fortune en Amérique. Reproche mal-adepte. Était-il emprunté le fonds, les détails lui resteroient; & certes, ils suffisoient pour constater l'homme d'esprit. On lui conteste ses mémoires dans l'affaire de Goetsman. Quelle preuve? Ceux qui les ont suivis, étoient moins gais. La gaieté s'évapore à mesure que les années viennent. La nécessité de rentrer souvent en lice fatigue, & les ennemis que depuis, *Zohamir* a dû combattre, ne prêtoient pas autant qu'une jolie femme ridicule, & un magistrat usurpateur de sa place. *Zohamir* n'est pas un homme de lettres, mais un homme qui donne de jolis ouvrages; ce n'est pas un écrivain, mais un homme d'esprit qui sème des faillies sur les sujets dont il a occasion de parler. Peu instruit, il ne se met point dans le cas de montrer qu'il ignore ce dont il traite. Ses productions plaisent; on pleure à *Eugénie*, on rit au *Barbier*, on cherche à démêler l'intrigue de *Figaro*,

on estime quatre scènes des *Deux Amis* ; & tout en se moquant un peu de *TARAKE*, on applaudit à l'idée du prologue.

*Zohamir*, homme d'affaires. C'est ici qu'il a montré la connoissance des choses, de son pays, de ses concitoyens. La nature lui avoit donné ce coup-d'œil juste qui saisit, au premier instant, le côté vicieux, foible ou avantageux d'une proposition. A ce don rare, & créateur des fortunes, il joignit cette activité qui brise les obstacles, & électrise les agens choisis pour exécuter ses volontés. Mais cette activité qui, chez les uns, touche à l'étourderie, & chez les autres à la violence, n'étoit chez lui que le grand art d'employer le tems ; le tems, seule richesse d'une foule d'individus. A ces deux grands agens, dominateurs des circonstances, il associa l'ordre, sans lequel il n'y a point de vrais succès, & l'exactitude scrupuleuse à ses engagements, qui émane de l'ordre. Une fortune élevée sur ces fondemens, le met dans l'heureuse position de spéculer en

grand. Il aime à triompher des esprits rebelles à ses projets, des obstacles qu'élevoient les gouvernemens, & des hommes qui, animés par la jalousie, entravoient sa marche, & lui suscitoient ces nombreuses querelles qu'un autre eût méprisé peut-être, mais que lui a vidées. Les deux mondes furent le théâtre de ses conquêtes : cette expression n'est pas impropre ; car il est plus difficile à un particulier de s'emparer de vingt millions, qu'à un prince de prendre une province. Deux observations parlent en faveur de son habileté : 1°. le choix de ses associés qui d'abord furent ses maîtres, & de ceux dont dans la suite il le devint ; 2°. le genre d'affaires qu'il a embrassées. Elles étoient presque toujours liées aux opérations de l'Etat, de sorte qu'en travaillant à l'édifice de sa fortune, il servoit quelquefois la Patrie, & sortoit ainsi de la classe peu honorée des entrepreneurs, & de ceux que le besoin livre aux spéculations incertaines.

*Zohamir*, homme à talens, n'en a jamais fait un amusement stérile. Son principe fut toujours la jouissance du moment. Tel est l'aveuglement de la plupart des hommes. Ils consacrent trente ans au travail, aux privations qui doublent la peine pour une prétendue félicité dans un avenir qui n'existe jamais pour eux. *Zohamir*, loin d'une pareille duperie, fit marcher les plaisirs à côté des affaires. Il avoit, au défaut d'une belle voix, l'art de chanter, qui la supplée. Complaisant avec les femmes, elles l'occupèrent sans le maîtriser; mais, comme à tous les hommes aimables, il lui arriva d'employer plus de tems à les servir qu'à les adorer.

Ce trait nous mene au caractère de *Zohamir*, attaqué avec acharnement, & trop noirci pour être connoissable. Ses ennemis ont fini par ne plus se venger. Quand on dit d'un homme ce qui est incroyable, on ne voit plus que la haine aveugle frappant indistinctement. Quand on a dit que *Zohamir* étoit confiant jus-

qu'à la présomption , & présomptueux jusqu'à l'audace; quand on croit même au-delà de l'audace, on pourroit avoir raison ; on pourroit, sans humeur, lui reprocher de s'être jetté dans quelques commissions au-dessous de ses talens & de sa politique; mais en convenant de ses torts apparens, je voudrois qu'on soupçonnât du moins que des raisons inconnues l'engageoient à accepter des négociations, où il n'y avoit pas de gloire à moissonner.

Il est méchant, dit-on; un homme gai l'est rarement. Mais qu'est-ce que la méchanceté? La peinture des mœurs des hommes, le rapprochement de leurs ridicules, le tableau de leurs vices; alors les poètes, les prédicateurs, les philosophes sont les plus méchans des hommes. Il y en a peu qui aient le droit de nuire; nous bavardons, nous ne causons plus, & nous mettons si peu de prix à nos propres jugemens, que le même jour nous voit pleurer sur les victimes que nous avons immolées, guérir les blessures ou

par des désaveux, ou par des réconciliations. Quand un homme est par-tout, quand il fait trop valoir ses succès, la multitude le punit de cette supériorité. Nous participons tous plus ou moins à ce relâchement de mœurs, qui a corrompu un vieux peuple de 1200 ans. Or, quand on accumule sur un seul les vices de tous, ce tableau est effrayant.

Les événemens nous frappent peu dans le cours journalier de la vie, parce qu'ils viennent de loin en loin : ils nous font une impression terrible dans l'histoire, parce que peu de pages nous présentent ce qui s'est passé dans une année. Il en est de même de tous nos travers concentrés dans un particulier. Expliquons-nous, ceci n'est pas clair. Mille personnes ont donné de l'argent à un Suisse de porte. On achète la possibilité de parler à celui dont on a besoin, & cela s'appelle adresse & savoir faire des sacrifices. Dans un homme que la haine jalouse poursuit, cela se nomme corruption. Dix mille gens du monde ont prêté

des cabinets officieux à l'amour épië, surveillé, & ont conspiré en faveur de la beauté, contre les tyranniques précautions d'un mari sévere, & cela s'appelle être serviable. Dans l'homme que les procès investissent, cela s'appelle favoriser l'adultere, & troubler le sein des familles. Ainsi, selon la maniere d'envisager les objets, l'activité est intrigue, l'adresse est fausseté, la complaisance est bassesse, la fermeté est insolence, la bienfaisance est ostentation; & comme il est dans la nature de l'homme d'altérer le bien qu'il fait, & de gâter souvent ses qualités, la malignité saisit avec empressement les occasions passageres qu'on lui fournit, pour les étendre sur le cours de la vie entiere.

*Zohamir* n'a presque rien des choses auxquelles il prétend. Il a peu de goût; il juge assez mal les arts, la littérature & les hommes. Médiocre en politique, à la discussion il mêle trop souvent les pointes, les jeux de mots, les calembourgs; dans les choses les plus ordinaires, il a

prouvé que jamais il n'eut le sentiment du vrai beau. Sa maison est gothique, ridicule; son édition de Voltaire mal conçue, mal exécutée; son Figaro tout-à-la-fois gai, indécent, grossier, philosophe, trivial & plein d'esprit. *Tarare* est un amas triste de toutes les absurdités morales & théâtrales. La conversation de *Zohamir* est pénible, ses entours médiocres, sa manière d'exister mal organisée. Son immense fortune le mettoit à même de donner un spectacle encore inconnu. Il pouvoit réunir dans une société unique les ressources inépuisables de l'esprit, le charme des talens, le bonheur de la liberté, & composer ainsi sa félicité de celle de tout ce qui nous entoure, & dût la reconnoissance des hommes ne pas payer ses services : il y a même un certain plaisir à faire des ingrats.

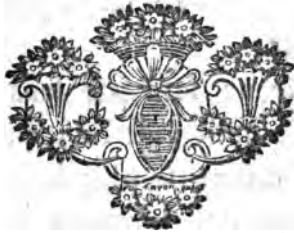
La brillante chimere de *Zohamir*, c'est d'avoir du caractère; il ne parle de lui que pour établir cette grande vérité, & il en parle volontiers. Si la vanité étoit le point



central, où toutes ses affections se réunissent, elle lui conseilleroit d'occuper toujours le public. Alors, la ténacité avec laquelle on alimente cet amour-propre, insatiable, s'appelle du caractère. Si le desir de posséder étoit le second pivot, sur lequel roulassent toutes nos affections, & que fidelles à tout ce qui peut enchaîner la fortune, nous missions tout en œuvre pour fixer les faveurs de cette femme volage, cette persévérance s'appelleroit du caractère, & ne seroit que le besoin d'accumuler.

*Zohamir* ne fera pas sans doute partager l'idée qu'il a de lui; mais on seroit injuste, si on ne le plaçoit pas au-dessus de la plupart des hommes de sa sphere pour la partie du talent. Sous plus d'un rapport, il sera utile dans une municipalité, & l'on peut devoir beaucoup encore au citoyen auquel on doit déjà la liberté de l'Amérique; car *Zohamir* a bien voulu nous apprendre qu'il avoit été l'heureux artisan de cette grande révolution. Les

Américains , les Anglois , les François ;  
n'en avoient encore rien sçu ; cette grande  
nouvelle a été révélée dans un mémoire  
publié il y a quelques jours. On prétendoit  
que *Zohamir* avoit perdu de sa gaieté.  
Je défie d'écrire rien d'aussi gai que les  
deux pages de cette requête sur l'Amé-  
rique & son Libérateur.



## R A M B I N E L L I.

DE lui-même il n'eût jamais pensé à faire valoir quelquefois ses opinions, mais il avoit la gloire d'un pere à soutenir & la réputation d'un frère à balancer. Il n'a pas réfléchi que, dans ce moment, la nature avoit agi comme agit la société, qui partage bien différemment les cadets & les aînés.

*Rambinelli* alloit tranquillement oublier les hommes & attendre les événemens, lorsqu'un bailliage l'arrête sur la route, & lui fait rebrousser chemin pour venir défendre ses intérêts dans l'auguste assemblée dont il est membre. Il profita de cet hommage rendu à son nom.

Il met avant tout ses titres & son épée. Noble il naquit, noble il veut être. Il renoncera à ses pensions, il volera aux combats, mais qu'on ne lui parle jamais d'égalité: si Jramba eût été aristocrate, peut-

être *Rambinelli* eût été plus traitable sur l'article de la liberté.

Il est né plaisant, sans doute ; car, dans les matieres les plus sérieuses, il jette des éclairs de gaieté : mais comme il choisit mal le moment & le lieu, à la place d'applaudissemens il reçoit des conseils aigres & même des épigrammes ameres.

M. *Cerutti* écrivoit, il y a plus de 25 ans, à un François : « A quelques excep-  
 » tions près, le *badinage* est le caractère  
 » marqué de votre nation ; vous *badinez* au  
 » conseil, vous *badinez* à la tête d'une ar-  
 » mée ; le *badinage* va se placer dans toutes  
 » vos conversations. J'ai connu des prédi-  
 » cateurs qui trouvoient le moyen de le  
 » placer jusques dans leurs sermons ».

Les tems sont si fort changés, que ce qu'il imputoit alors bien ou mal à-propos au caractère françois, ne pourroit plus s'appliquer aujourd'hui qu'à un petit nombre d'hommes, exceptés de la politicomanie, tel que *Rambinelli*. Peut-être cependant faut-il préférer les *Rambinelli* aux hommes

que peint le même M. Cerutti. « Heureux  
 » parce qu'ils sentent , ils sont toujours mal-  
 » heureux parce qu'ils imaginent ; jamais  
 » à leur aise en marchant sur les roses , ils  
 » ne ressentent que les épines. Abattus  
 » sous les moindres coups , la moindre  
 » pierre qui les frappe est un rocher qui  
 » les écrase ».

Certains caracteres portent dans eux une violence qu'on prend pour de la force ; & qui tient de bien plus près à la foiblesse. La force agit , la violence empêche d'agir. L'un est le résultat de tous les moyens combinés , l'autre ne permet pas même l'usage des moyens naturels. La force frappe juste , & la violence à tort & à travers. Je ne fais pourquoi , en faisant un portrait , il me vient des idées entierement étrangères à mon occupation.



## T R A S E A S.

**J**e n'ai jamais bien su ce que *Traseas* faisoit de sa place, mais je sais que sa place en faisoit un personnage. Quand on est quelque chose par soi-même, comment n'est-on plus rien parce qu'on n'est plus dans telle position? Une retraite forcée ne laisse pas les moyens de multiplier les heureux, mais elle donne le tems de spéculer en faveur de la félicité publique.

*Traseas* avoit le talent de tirer parti de celui des autres; il écoutoit avec profit, & répandoit sur son travail une certaine facilité qui adoucit aux grands l'ennui d'entendre les détails. Il n'y a qu'en France où les gens d'affaires mettent un certain art à parler avec grace des matieres le plus seches. Il consiste à prendre les expressions du doute au lieu d'annoncer un parti arrêté, & à mettre un homme puissant dans les cas d'avoir un avis, quoiqu'il soit dans la nécessité de se plier à celui de ses agens.

Quelques succès dans une place où il faut plus d'ordre que de génie , légitiment toute espee de projets aux yeux de l'ambition. *Traseas* voulut saisir le timon des finances. Sur quoi se fondeoit son orgueilleux espoir ? On l'ignore. Il crut qu'il suffisoit d'arriver , & que l'esprit , qui ouvre toutes les carrieres , suffisoit encore pour guider l'homme qui s'y jette.

Qu'est-ce donc que cet esprit dont on croit pouvoir faire l'instrument de sa fortune , de sa gloire , de sa félicité ? Il consiste dans une espee de perspicacité qui saisit promptement les objets à une distance éloignée , dans une abondance d'expressions qu'on acquiert par l'habitude de traiter souvent ces mêmes objets. Que de gens partagent ces foibles avantages ! Ils ne suffisent qu'à l'homme présomptueux. L'homme vraiment habile les prise ce qu'ils valent. *Traseas* crut leur devoir son élévation. Ils préparèrent sa chute. Depuis il a fait des livres qu'on ne lit pas , des projets qu'on rebute , des offres qu'on rejette.

S'il avoit eu l'idée de ce qu'exige de talent une place à l'assemblée nationale , il eût mis autant de soin à éviter sa nomination qu'il en a mis à la faire réussir. Comment se place-t-on en évidence quand on ne peut que perdre à être connu ? On peut se passer , sans doute , de ce beau talent de l'éloquence , qui fait plutôt la réputation de celui qui le possède que les affaires de ceux qui l'emploient ; mais alors il faut donner en observation , en bon sens , en justesse , ce qui manque en chaleur , en invention , en célérité.

Lorsqu'on a l'exemple d'un succès extraordinaire dans une famille , on se croit obligé d'en soutenir l'honneur par des efforts périlleux ; on s'arme d'un courage capable de dévorer toute espèce de difficultés ; on s'approprie , sinon le talent , du moins les entreprises des autres ; & cette audace , soutenue d'un peu d'habileté , surprend la bonne volonté , dérobe l'estime , & parvient quelquefois jusqu'à la faveur. L'homme simple , au contraire , qui persiste à croire  
que



que la modestie est le cachet du mérite; croit tôt ou tard être apprécié, & se permet à peine de recevoir les hommages qu'on lui rend.

Il y a une médiocrité aimable, séduisante même. On ne la juge bien que lorsqu'elle est mise en activité. Avant de la voir à la besogne, on la croit capable. On résiste aux conseils; l'expérience seule détrompe. Que de gens ont cru Duval habile avant son aventure? comme il a avorté depuis! on a vu un petit-intrigant à la place d'un homme d'Etat; & l'immense disproportion de son rôle avec ses moyens l'anéantit tout-à-fait. Bien des gens disent que Duval est le page que l'on corrige; & *Traseas*, le prince qu'on instruit.

Peu de mal à dire de *Traseas*. Ses torts ne sont pas d'abuser des faveurs du sort; mais de vouloir braver ses arrangements. Il nous classe tous, & nous agissons en conséquence. Lorsque l'ambition nous conseille, nous voulons outrepasser le but qui nous est marqué, delà le désordre général.

## H O R T E N S I U S.

PEUT-ETRE y a-t-il autant de variétés dans les esprits que dans les physionomies. Les uns ont de l'éclat, les autres de la finesse. Ceux-ci de la régularité, ceux-là de l'expression. Les premiers ont de la grace, les seconds de la force. *Hortensius* a un mélange de sagesse, d'habileté, de sens, qui ne permet pas de le laisser dans la classe ordinaire.

Ne cherchez pas en lui les dons impérieux de l'éloquence, ou du moins le charme de bien dire. Mais vous y trouverez la justesse, la clarté, la cohérence, l'harmonie des opinions & des principes. Ses conseils ne vous entraîneront peut-être pas, mais ils vous tranquilliseront sur votre propre façon de penser, & vous acquerez de la confiance dans des sentimens appuyés par lui.

Il n'adopte point sans examen, moins encore sans conviction. En vain la nature

lui a donné quelque penchant à l'opiniâtreté, il résiste à ce penchant dès que la vérité se fait entendre. Il ne nous donneroit pas une aussi belle déclaration des droits de l'homme que celle de Scyros; mais il feroit mieux peut-être s'il n'en donnoit pas du tout, bien sûr que ceux qui feront une bonne constitution auront en même-tems constaté le mieux possible les droits de l'homme.

*Hortensius* est arrivé à Versailles, persuadé que les Grands ne sont placés à leur avantage que dans le lointain; *Hortensius* partira de Versailles, persuadé que cette place convient à presque tous les hommes. *Hortensius* avoit conçu de grandes idées de certains Avocats célèbres, il a écouté & redressé ses jugemens, & s'est dit à lui-même que l'habitude de parler passe pour un talent aux yeux des hommes que la facilité éblouit.

La simplicité est exilée des tribunes comme des académies. Homere, Démosthenes & Cicéron le préféreroient peut-être à toutes

leurs autres-ressources. Il y a aujourd'hui une création d'expressions , moitié obscures , moitié singulieres , un contraste puéril & mécanique des mots , des ornemens étudiés , qui surchargent sans embellir. *Hortensius* n'a ni prétentions ni droits à ce mérite d'un genre nouveau , & laisse les sectateurs s'emparer de la renommée & jouir des suffrages surpris & non obtenus.

Il est une classe d'hommes , qui n'a point un rang assez distingué dans l'opinion , c'est celle des hommes utiles ; la patrie trouve en eux un agent ; les loix , un défenseur ; les pauvres , un appui ; les esprits faux , un conseil ; l'Etat , un serviteur. Une carrière aussi remplie n'est pas glorieuse. Les hommes ont juré d'accorder leur estime à ce qui brille.

On pourroit appliquer à *Hortensius* ces quatre Vers :

Son cœur n'hésite point & vole sur la bouche,  
 Chaque réponse est simple & nous charme & nous touche ;  
 Son maintien, son air, seul, peint l'ingénuité,  
 Avant qu'il la prononce il cit la vérité.

## R E S I U S.

*R*ESIUS a toutes les choses qui menent au succès. Je dis les choses, car ce ne sont pas toujours les talens & les qualités qui l'assurent. Les talens excitent l'envie, les qualités répugnent aux moyens ordinaires de parvenir.

Activité d'esprit, courage de l'ame, amabilité de caractère, il réunit tout. Ni contemplateur des préjugés, ni esclave de la vertu, il a prudemment écarté les embarras jettés par l'envie ou le besoin de réussir sur la route de la fortune.

On appelle les jolies femmes, grandes prêtresses de cette divinité capricieuse. J'ignore ce que *Resius* leur doit, mais il étoit en fonds pour s'acquitter; car s'il n'avoit pas les petits riens qui les amusent, il avoit au moins l'inégalité qui les tourmente, défaut souvent préféré à la monotone complaisance.

On eût été moins surpris de voir *Resius*

au timon des finances que dans un département moins orageux. Louis XV fut assez heureux pour s'en emparer deux fois. *Je le garderai tant que je le pourrai*, dit-il, *car il me rapporte beaucoup*. On voit que les rois ne sont pas toujours martyrs de la gloire.

*Resius* dirigea ses savantes recherches contre d'inutiles usufruitiers d'un bien nouvellement revendiqué par la nation. C'est un triple service rendu à l'état qui se libère, aux moines qui recouvreront leur liberté, aux pauvres qui rentreront dans leurs possessions.

Un autre prélat, d'une ambition encore plus nourrie, confia à ses amis que *Resius* lui a fait un vol, & que son indifférence apparente masquoit le desir effréné d'occuper cette première magistrature; qu'il avoit, pendant vingt mois, spéculé sur la première disgrâce, spéculation qu'un *discours métaphysique* a rendu vaine.

## H I L A S.

*HILAS* ne se doutoit pas d'être éloquent. On lui a fait accroire qu'il étoit homme de génie, homme disert; d'abord il s'est moqué de ceux qui le pensoient; mais voyant qu'on prenoit la chose au sérieux, il s'est donné pour tel, & à chaque instant a demandé la parole. La tête pleine de vers tragiques, il a mis dans ses discours une certaine redondance qu'on a prise pour de la force; mais bientôt épuisé, on a vu la différence des efforts de la mémoire aux élans de l'ame, de l'envie de briller au besoin de convaincre, de la passion d'être applaudi à l'espoir de servir sa patrie.

Jamais *Hilas* n'a creusé un système; approfondi une question, pressé un raisonnement, analysé les développemens. Sa chaleur est dans sa tête, un événement le monte, les expressions affluent, les idées se

perdent ; il a paru bien dire , mais il n'a laissé aucune trace. On étoit disposé à céder, un motif étranger l'arrache à sa propre confiance. Alors , jouët de ses opinions , il vacille & ne laisse qu'un sentiment de pitié à ceux qui le connoissent , & des regrets honteux à ceux qui l'ont trop estimé.

Les femmes ont promis une réputation à *Hilas*. Il étoit fort aise d'en avoir une , de quelque part qu'elle vînt. Avant de s'être montré , il n'étoit pas sans renommée. Ceux qui , sur-tout , n'ont pas entendu sa Tragédie , en avoient une idée favorable.

Mais l'Assemblée a tout gâté. Il a été jugé l'écho de ceux qui ne font pas de bruit & le commentateur de quelques hommes paresseux ou modestes , mais insensibles au murmure passager des louanges.

Celui qui a dit , qu'on étoit ce qu'on se faisoit , a dit une grande vérité. *Hilas* s'est imaginé qu'il étoit poète , & tout de suite a dialogué quinze - cents vers destinés non au théâtre , mais aux cercles.

Il existe encore des hommes qui croient



bonnement que même pour une mauvaise Tragédie il faut avoir beaucoup d'esprit. Quoi, pour gâter ce que les autres ont dit, ou pour le répéter d'une autre façon, il seroit nécessaire d'avoir du talent ! Autant il seroit vrai de dire qu'une bonne tragédie seroit le chef-d'œuvre de l'esprit-humain, autant une tragédie médiocre est une misérable production. Elle ne mérite ni encouragement ni indulgence, parce qu'il n'est nullement nécessaire de composer ce prétendu chef-d'œuvre.

*Hilas* m'a souvent fait penser combien Paris est prodigue de louanges, avec quelle facilité il prête de grands moyens. Certes, *Hilas* est un homme d'esprit, mais ne distinguera-t-on jamais l'esprit, du talent; n'admettra-t-on jamais des nuances entre l'homme éclairé & l'homme profond, entre l'homme estimable & l'homme d'Etat ?

L'homme d'Etat embrasse les besoins de la société, fait de quel degré de bonheur les hommes sont susceptibles, calcule

Les avantages du don illusoire de la liberté, pese les dangers des commotions, étudie l'art de préparer les esprits & mene les hommes à la félicité par les routes les plus unies. Il jette au loin ses regards, examine les climats, pese les circonstances, & , se pliant aux événemens, lorsqu'il ne peut plus les diriger, il cede sans se laisser entraîner. Si je rapproche *Hilas* d'une pareille esquisse, toute imparfaite qu'elle est, elle l'écrase, & l'on ne voit plus qu'un discoureur à grandes phrases & la foible explosion d'un talent avorté. Que conclure de cet apperçu rapide ? rien contre *Hilas*, tout contre ceux qui l'ont choisi. Que l'Etat l'arme d'un glaive, que Melpomene pare son front d'une feuille de laurier ; mais que la Nation remette ses intérêts à l'expérience, que la loi sorte du sein de la méditation & ne soit pas l'ouvrage de l'effervescence.

Peut-être me trouvera-t-on sévère sur *Hilas*. Ce n'est pas pour en médire, mais pour accréditer mon opinion sur les autres.

( 59 )

*Le doux mais foible Pavillon a dit :*

Celui qui, fans discernement,  
Adresse à tous venans les louanges qu'il donne,  
Fait grand tort à son jugement  
Et ne fait honneur à personne.



## C L E O N D A S.

*CLEONDAS*, abonde en projets, en spéculations, en vues critiques, en plan de réforme. Ils ne loue jamais, tolere quelquefois, approuve rarement, modifie toujours, & se croit appelé à perfectionner l'esprit humain. Il n'étoit pas propre à exécuter, mais à remédier, à conseiller, à suppléer. Il a plus médité qu'écrit, & l'on ne pourroit pas dire de lui ce que l'on disoit de l'Abbé de Saint-Pierre : « C'étoit un machiniste qui ne savoit pas la théorie des mécaniques ». *Cleondas* connoît parfaitement, sinon notre constitution, du moins le régime qui nous a fait exister pendant douze cents ans.

La nature lui a donné un genre d'esprit original. Né caustique, il mêle toujours un peu d'amertume à tout ce qu'il présente. Il s'associe avec un rédacteur comme un bailleur de fonds avec un négociant ac-

rif & intelligent. Ses idées sont bonnes ; mais il faut les clarifier. Il y a toujours un peu d'astuce dans sa manière, & les gens qui traitent avec lui sont plus occupés de deviner ce qu'il ne leur dit pas qu'à saisir ce qu'il leur confie. Quand on professe hautement l'extrême habileté, la finesse, il en coûte toujours quelque chose à la bonne foi, à la sincérité. Le point où s'arrête la finesse est bien voisin de l'astuce, & l'astuce n'est séparée que par une nuance métaphysique de la fausseté.

Son ame est naturellement craintive. Il redoute le despotisme des gens en place, les effets de l'opinion, jusqu'aux événemens, qu'il personnifie & qu'il imagine s'élever contre lui ; de là naît une espèce d'inquiétude, qui éloigne la confiance & ceux qui préfèrent la paix même aux succès mêlés d'allarmes. Il est riche, ou du moins plus que dans l'aisance. Malgré lui l'avenir le tourmente au point de gêner tout-à-fait le présent. Le moment prête ; ainsi, pour peu que l'on ait de dispositions,

Il est facile de se rendre aussi malheureux que si l'on étoit en effet victime du sort.

*Cleondas* est sans doute martyr de sa mauvaise santé ! car il a donné des preuves de courage dans un tems où le despotisme ministériel punissoit jusqu'à la pensée.

Né dans un pays libre, il professe des principes exagérés aux yeux des gens timides, justes selon les âmes fortes ; ils posent sur un riche fonds de connoissances économiques. Il n'a ni le charlatanisme de la parole ni le coloris du style ; mais il marche sûrement dans une carrière où il s'est fait un nom en faisant plus produire qu'il n'a produit lui-même. Le mérite de tel ou tel opuscule, publié sous un nom connu, lui appartient. On fait qu'il a un garçon coloriste comme un jouaillier de la place Dauphine, des metteurs-en-œuvre. Ne pourroit-on pas le comparer à Alcibiade, qui fit couper la queue à un très-beau chien, pour que les Athéniens ne s'occupassent que de ce ridicule, au lieu de ses projets ; de même *Cleondas*

livre son coloriste aux sarcasmes de la critique, pourvu que l'on lui tienne compte du fonds.

*Cléondas* est un mélange de gaieté & de mélancolie, d'ambition & d'insouciance, de calculs & de désintéressement. Quoique né dans un pays où l'on aime à ramasser l'argent, comme on aime à respirer l'air, il préfère cependant la gloire ou la réputation, aliment d'une ame ardente & qui souvent fut froissée par les peines & les chagrins, & susceptible de cette jalousie dévorante qui compte sans cesse les succès d'autrui & retombe ensuite sur elle-même pour accuser le sort.

Si *Cléondas* se faisoit graver, il faudroit mettre ces deux Vers au bas de son portrait :

On tombe, on se relève, on terrasse, on détruit,  
On recule, on avance, on s'arrête, on poursuit.



## M O N T E S E ,

*M*ONTÈSE se promet de parvenir, & il est parvenu. Il n'avoit rien de ce qui fait prospérer, si ce n'est de l'esprit, c'est avec cet esprit qu'il s'est donné tout ce qui lui manquoit. Il a épuré la source, peu connue, de ses ayeux, il a conquis une fortune immense, qui les relèvera un jour infiniment; il s'est donné des places importantes, & même a fini par s'asseoir sur un fauteuil, où ne se reposent pas ordinairement ceux qui se sont fatigués sur la route de l'ambition. Il mit tout en mouvement, les grands qu'il n'estimoit gueres, le jeu qu'il n'aimoit pas, les femmes dont il se défioit, les affaires qui lui répugnoient, bref, il a fini par violer la fortune.

*Montese* fit plus. Après avoir profité de cet éclair, il mit au rang de ses devoirs l'art de faire oublier une foule de petites manœuvres,



manœuvres , ni tout-à-fait condamnables ni tout-à-fait régulières , mais avec le secours desquels on réussit. L'exemple n'abandonne pas , mais il excuse. Dans un moment , pressé par le besoin du succès , on se justifie à ses yeux ce que l'on se promet bien de faire oublier , à l'époque où il est si aisé d'être sévère , délicat , scrupuleux même.

A l'époque où chacun croyoit devoir compte à la patrie de ses sentimens , *Monteze* prend la plume , & dans un petit écrit fait avec précision , il consigne d'excellens principes & dépose ses titres de citoyens. Pendant l'assemblée nationale , il n'a pas affecté de saisir à chaque instant la tribune , mais il a placé ce qu'il avoit à dire , si à propos , que cinq ou six petits discours lui tiennent lieu , dans l'opinion générale , de ces fréquentes & volumineuses discussions , dont une douzaine des honorables membres ont été prodigues.

*Monteze* est caustique sans être bon plaisant. Il est un peu comme ces gens qui

détruisent & ne mettent rien à la place. Rien n'est si facile, dit-on, que ce genre d'esprit. Il y a abus de termes dans cette espece de proverbe répété jusqu'à l'ennui. Il est aisé, sans doute, de médire, de calomnier, de donner de fausses interprétations; d'injurier son prochain, mais ce n'est pas ce qui s'appelle plaisanterie.

Ce feroit ici le cas de rappeler ce qu'un magistrat disoit à sa compagnie assemblée :  
 « Loin de nous ces saillies passageres, ces  
 » partis extrêmes, ces erreurs brillantes  
 » d'un esprit ébloui par l'amour-propre ou  
 » par la singularité de ses idées. Prenons  
 » l'expérience pour juge; elle nous appren-  
 » dra que, dans les matieres importantes  
 » & difficiles, où les ténèbres regnent de  
 » toute part, l'on ne peut y répandre le  
 » grand jour que lorsque les lumieres sont  
 » rassemblées, non avec cette confusion  
 » qui offusque les yeux, mais avec cette  
 » sage distribution qui les éclaire. Mais  
 » les lumieres de l'esprit ne se rassemblent  
 » ainsi, que lorsque les cœurs sont réunis.

» Est-il question du bien public & d'y pour-  
» voir par un sage régleme't, tous auront-  
» ils part à la gloire? oui, sans doute;  
» mais il y faut procéder comme à la confi-  
» truction d'un édifice, & tous doivent  
» mettre la main à l'œuvre, sans s'écarter  
» capricieusement du plan & des moyens  
» solidement réfléchis ».



---

**B A R G E S.**

**I**L n'étoit pas né sans talent, mais ses talens même sont devenus des vices, parce que l'ame étant corrompue, elle a corrompu les instrumens qu'elle employoit. Pour parvenir, il a fallu saisir indistinctement tous les moyens; parvenu, il a fallu, à quelque prix que ce soit, se maintenir; stable dans une place orageuse, il a fallu songer à l'avenir & parer aux coups de la fortune, inconstante jusqu'à la perfidie. Dans cette marche, que de contrariétés! delà, la nécessité de se venger des uns, d'écraser les autres, d'enfermer ceux-ci, d'éloigner ceux-là, & cet amas infect de crimes ministériels & de *roueries*, mot que nous ressuscitons à regret, mais que le caractère de *Bargès* réclame, puisque ce mot seul peut mettre d'accord & l'écrivain & les lecteurs.

La vindicte publique a immolé *Flesselles*,

& *Bargès* vit encore ! Ce *Bargès*, qui a peuplé la Bastille & fait du ministère, un tripot ; de son cabinet, un b..... ; de ses bureaux, l'autre de l'injustice ; de la police, les suppôts de ses vengeances ; du nom de son Roi, un nom effrayant.

*Bargès*, ministre au-dehors, sauvoit par le faste, la bassesse de ses intrigues, par d'habiles secrétaires, la médiocrité de son esprit ; il achetoit ce qu'il ne pouvoit obtenir, & a fourni, sans désagrémens pour lui, sans risque pour l'Etat, sans gloire pour la Nation, une carrière que tant de gens ont frayée, qu'il faut être tout-à-fait sans ressort pour y broncher.

Il a la dose d'esprit pour suppléer en insolence à ce qui lui manque, & cette espèce d'effronterie, qui en impose à la multitude, toujours avertie & toujours dupe. Prince aimé de vos concitoyens, écarterez de vos conseils un homme que la France n'y verroit qu'avec effroi. La force qu'on lui suppose, les talens qu'on lui accorde, sont à un degré fort insuffisant, mais ils pourroient

Être utiles ; d'ailleurs que sont les rales  
seuls dans un moment où il s'agit de  
conquérir la confiance d'un peuple qui croit  
encore entendre résonner ses fers , & qui  
jette des regards d'indignation sur les cou-  
pables artisans de ses malheurs , suspendus  
peut-être & non encore détruits ?

Pourquoi *Bargès* , en soustraisant sa per-  
sonne , n'a-t-il rien dit en faveur de son in-  
nocence. Est-ce dédain de la publique opi-  
nion ? Est-ce impuissance de la changer ?  
l'un & l'autre déposent également contre lui.

C'est un de ces courtisans routinés , qui ,  
sous prétexte de connoître les hommes ,  
ne s'étonnent de rien , ne s'affligent de  
rien , ne s'inquiètent de rien , parce qu'ils  
ne sentent rien.



## H U G O.

*HUGO* fait parfaitement réussir , parce qu'il a toujours recours aux petits moyens. Les hommes s'y laisseront éternellement prendre ; jamais on ne se défiera d'un génie minutieux , & on lui laissera faire un chemin si rapide , que lorsque la jalousie s'éveille il n'est plus tems de l'arrêter. L'homme à grandes vues appelle autour de lui la multitude ; ne fit-il rien , on croit toujours qu'il fera beaucoup. L'homme à petits expédiens n'humilie personne , & on lui pardonne ses succès , parce qu'on a le plaisir d'en avilir un peu la source. Malgré les petiteesses répétées d'*Hugo* , on ne peut , sous peine d'être injustes , lui refuser de véritables connoissances , & l'incroyable talent de tourner à son profit les fautes d'autrui , ou de plier à ses besoins les volontés de ceux avec lesquels il traite.

On soutiendra que tant d'habileté n'existe qu'aux dépens de la franchise, & l'on se trompera : *Hugo* va sans façon jusqu'à l'importunité ; il persécute , il lasse , il excède , mais il l'emporte : quel autre qu'*Hugo* eût franchi les barrières élevées contre l'assemblée & les colonies ? quel autre fût parvenu à introduire les farines américaines dans les Antilles ? dès que les hommes cedent à l'indiscrete chaleur des sollicitations , pourquoi cette voie sera-t-elle défendue ? on essuie quelques rebuffades ; mais ceux-mêmes qui ont vendu leur suffrage ou leur adhésion finissent par faciliter ou estimer ceux qui les ont ravie.

Dans les pays où rien ne se donne qu'à la faveur , le mérite modeste est rebuté , la médiocrité officieuse en profite ; le zèle à plus forte raison tire parti des circonstances.

*Hugo* est de ces hommes qui ont besoin d'agir. Ils ont une activité de bienfaisance qui jamais ne repose, On leur distribue



quelques petits ridicules tout en recueillant le fruit de leur indiscrete vivacité ; marche ingrate & ordinaire , qui cependant ne laisse pas encore certains caracteres officiieux. Ils ont juré le bonheur de leurs semblables , en dépit des obstacles qui s'élevent de toutes parts.

Mais pour être juste , il faut malheureusement convenir que cette sorte de talens ne jette pas un grand éclat dans une assemblée où se traitent les intérêts de vingt-quatre millions d'hommes , & où il s'agit de saisir une effervescence , qui peut porter le moment présent à un siecle de distance , qui influe sur l'Europe entière , incapable d'assister à une pareille révolution , sans revenir sur elle même & projeter l'époque de la liberté.

Liege , Hesse-Cassel n'ont point donné un vain exemple. Il est des pays où il faut préparer plus long-tems la régénération ; mais tout en la préparant on l'assure , & peut-être se met-on à même de la consommer en moins de tems.

*Hugo* est prompt à répandre l'allarme ; mais l'ascendant de l'assemblée est tel encore , que Paris , tout orageux qu'il est , tout voisin du despotisme qu'il se montre , en parlant sans cesse de liberté , ne se croit cependant pas assez fort pour appeler des décrets des représentans de la nation.

En général , les hommes aiment mieux admirer que lire ; mais aujourd'hui ils aiment mieux lire qu'admirer. Chacun porte une disposition plus que sévère dans l'examen des questions , dont il faut faire la baze de notre future félicité.

Un homme tel qu'*Hugo* ne fera le malheur de personne & coopérera au bonheur de plusieurs. Il faut de ces génies qui embrassent la cause du genre humain : sans eux l'égoïsme trop paisible contemplerait la chute des monarchies , on se contenteroit de prédire les malheurs sans les prévenir : le mouvement est à la bienfaisance ce qu'il est à la machine du monde ; il est l'ame de la société , comme le ressort universel de la grande machine , que nous nommons l'univers.

## N A U S I C R A T E S.

**D'**EXCELLENS principes, l'amour du bien, des talens plus que médiocres ont donné dans deux mois une assez grande réputation à *Nausicrates*. Il ignoroit avec quelle facilité les hommes reprennent ce qu'ils donnent, & combien ils sont prompts à s'enthousiasmer & sur-tout à briser l'idole à peine sortie de leurs mains. Ils n'ont pas revendiqué les louanges données à l'esprit facile de *Nausicrates*; mais ils osent se rétracter sur la fermeté qu'ils lui avoient supposée, & vont chercher ailleurs cette résolution inébranlable qui marche devant tout breton voué à la patrie, & doué des connoissances économiques & politiques.

Mais parce qu'une qualité manque à un homme, faut-il méconnoître les moyens puissans d'éloquence & de zèle: je ne dis pas de patriotisme, il est douteux qu'il existe, & même qu'il puisse exister; car

enfin le patriotisme suppose une patrie ; or il n'y a point de patrie. Nul individu n'a intérêt à aimer la France, qui depuis si long-tems est forcée d'écraser ses habitans sous le faix des impôts ; mais cet écart, si raisonnable aux yeux du philosophe, pourroit-être dangereux à ceux du vulgaire. Revenons à *Nausocrates* dont le trait caractéristique semble être la modération, vertu méconnue dans les momens d'orage, vertu si bienfaisante pour les humains.

Il n'y auroit sans elle ni treve, ni négociation, ni harmonie. Elle soumet les hommes aux calculs, & dès-lors triomphe de leurs passions fougueuses ; tout est calcul dans le monde, & si les humains l'adoptent jamais, ils lui devront l'espece de bonheur, dont peut-être est susceptible la déplorable humanité. *Nausocrates*, étranger aux cours imposantes, aux grands flatteurs adroits ; aux mouvemens d'assemblées tumultueuses, n'a été ébloui, séduit ni intimidé. Cette résistance est la marque

d'un excellent esprit; le prestige est si puissant que peut-être ne faudroit-il que plaindre celui qui s'y laisseroit surprendre:

Dans les élections, les bailliages cherchent celui que la renommée indiquoit; & c'étoit déjà avoir beaucoup fait que de l'occuper dans un moment où mille personnes la pressoient de répéter leur nom à la France.

*Nausicrates* sçait par cœur *L'esprit des Loix*. En vain ce livre perd dans l'opinion depuis quelques années. On ne le lit guere impunément quand la nature nous a doués d'une trempe d'esprit à examiner ce que les hommes appellent Gouvernement. Il faut devenir un écolier docile ou un économiste rebelle. Dans le premier cas, on se pénètre de son sujet pour le répandre; dans le second, on s'en pénètre davantage encore pour le combattre, & dans tous les cas on s'instruit. Heureux celui qui, comme *Nausicrates*, n'eut jamais de goûts foibles ou de demi-volontés! Aux yeux de ceux qui lisent en courant,

c'est une espece de contradiction, mais le petit nombre sait qu'il est possible d'avoir de l'énergie dans l'esprit sans le courage de l'ame : on bravera les difficultés, mais non les hommes; & l'opinion, maîtresse des souverains, est une divinité terrible, aux regards de laquelle trop peu d'individus savent échapper. Son ascendant est d'autant plus impérieux, qu'il y a autant de mal apparent, à s'y soustraire que de danger à plier sous lui.

Nous nous sommes étendus sur les bonnes qualités de *Nausicrates*, il est si doux de louer ! Notre penchant nous ramene sans cesse à trouver tout bien; & lorsque nous prenons un autre ton, c'est pour ne pas mentir à la Nation, ni prolonger ses erreurs.



## M I N C I U S.

QUAND on s'est accoutumé à ne penser que d'après les autres, qu'on a toujours cherché des idées, non dans les combinaisons des faits, mais dans les livres, bientôt on ne suffit plus aux événemens de chaque jour. Au défaut des écrivains qu'on n'a pas le tems de consulter, on prend les idées de ceux qu'on écoute; & de cet amas de réflexions qui échappent, soit dans la discussion, soit dans les mouvemens oratoires, on forme un tout qui n'a rien de neuf; le vulgaire prend pour un ouvrage médité une suite de réminiscences lues avec un peu d'art.

Telle est l'histoire de *Mincius*, tels sont ses ouvrages, telle est sa constitution.

Quand on n'a point une extrême clarté dans l'esprit, on pose mal ses questions, on élève un doute dans le même instant qu'on propose un article. Si le défaut de clarté dans l'exposition est accompagné

d'une espece de lenteur dans la maniere de concevoir , de sorte qu'on hésite avec soi-même , & qu'il faille revenir plusieurs fois sur sa pensée , on est nécessairement obscur & l'on jette la confusion dans les esprits. Ils murmurent de ce qu'on les embarrasse , ils s'impatientent de ce qu'on les expose à se tromper à leur tour ; delà les signes de désapprobation qui s'élevent dans une nombreuse assemblée.

Telle est la présidence de *Mincius* ; telle est la suite du malheur d'accepter un fardeau au-dessus de ses forces.

Quant à l'inconvénient d'un esprit nébuleux , on peint une figure sans expression , une voix sans harmonie , une éloquence aride ; on ne contient point les esprits toujours prêts à s'égarer ou du moins à s'éloigner de la question ; on veut mettre de la force , & ce n'est que de l'humeur ; qui commande sans être obéi , emporte un ridicule , & la multitude , si docile à l'empire du génie ou à l'autorité du talent , se révolte contre la médiocrité  
&



de la punit de ce qu'elle ne fait pas lui en imposer.

Tel est le spectacle qu'a donné *Mincius*, en s'assoyant dans un fauteuil, que cinq ou six hommes ont occupé, mais qu'un seul a rempli.

*Mincius* étoit un aigle dans sa province, & l'auteur suppose d'une révolution qui n'a pas existé. Il en a été de son talent comme de cette proportion trop vantée de seize contre deux fois huit. Elle parut un chef-d'œuvre il y a un an. On proteste aujourd'hui contre toute division, tout ordre, toute proportion. Pour démontrer qu'il ne faut pas de distinction d'ordres, je ne voudrois que la distribution de la salle & la façon de prendre les voix *par assis & levé*. Il y a une foule de questions qui n'intéressent pas le clergé; il ne les suit point; il ne pense seulement pas à se lever, & cependant son immobilité la décide. Dirait-on que tout membre prend un égal intérêt aux affaires publiques? avant de

détruire cette objection, j'attendrai qu'on prouve que cent cinquante curés de campagne sont des hommes d'état.

Plus d'un lecteur conclura que j'ai voulu classer *Mincius* parmi les hommes médiocres. Non; mais il est sage de se redire sans cesse que,

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier,

& que notre frénésie, notre engouement nous empêchent de mettre les hommes à leur place. Choisissons pour exemple ce qui est nécessaire à un président, & l'on verra si la nature, toujours avare des grandes qualités & des grands talens réunis, aura la complaisance de former quarante hommes extraordinaires, parce qu'il nous aura plu de faire des dispositions qui supposent, dans le cours d'une session, quarante présidens.

Cette place éminente demande une connoissance parfaite de la marche de l'opinion; l'art de contenir les esprits sans les choquer ou les gêner; de tirer toute

son autorité de l'ordre & non de sa volonté ; d'annoncer rarement ses suffrages , parce qu'ils ne doivent jamais être donnés en vain. Il faut avoir une réputation de capacité assez bien établie pour que chaque membre s'applaudisse intérieurement & demeure convaincu que sa motion, fût-elle erronée, sera relevée par celui qu'il a créé surveillant de l'opinion générale ; le don de la parole qui éclaircit, dispose, entraîne, redresse, (le seul despotisme enfin qu'il soit permis à l'homme d'exercer ;) le sang-froid inaccessible aux passions humaines, à la flatterie comme à l'épigramme, à l'incapacité comme à l'éclat du talent, qui voit d'un œil égal se former les orages, & compte pour rien ses dangers particuliers dans la crise générale.

Peut-on se flatter de trouver beaucoup de gens, dont les traits puissent former ce portrait ; & cependant on recherche, on accepte du moins une pareille place, avec une confiance qui n'est presque jamais justifiée.

Après ce que nous venons de dire,  
on sent bien qu'il n'est plus possible de  
parler de *Mincius*.

Il est évident que l'auteur de cet ouvrage  
a voulu nous faire connaître l'état de  
la civilisation à cette époque. Les détails  
qu'il nous donne sur les mœurs, les  
usages, les coutumes de ce peuple  
nous permettent de nous faire une  
idée assez exacte de ce qu'étaient  
les habitants de ce pays à cette époque.



On voit que l'auteur a voulu nous  
faire connaître l'état de la civilisation  
à cette époque. Les détails qu'il nous  
donne sur les mœurs, les usages, les  
coutumes de ce peuple nous permettent  
de nous faire une idée assez exacte  
de ce qu'étaient les habitants de ce  
pays à cette époque.

## G A R I N E T.

« Le ciel vous fit bon , sensible. N'est-ce donc rien ? Pourquoi mettez-vous votre félicité à paroître ? Pourquoi brûlez-vous du desir puéril d'étaler vos opinions ? Ces hommes qui vous flattent , je ne sais pourquoi , reprendront bientôt leurs éloges prodigués , & vous feront payer leur propre erreur ». Tel est le discours qu'un homme sévère & droit forçoit *Garinet* d'entendre.

Un homme , à-peu-près inconnu , vient à Paris. On le cite. L'idée de percer à travers cette foule immense l'effraie d'abord ; mais , s'il y parvient , il s'estime en raison de la difficulté vaincue. L'idée de membre de la nation souveraine élève ses prétentions , & par une métamorphose incroyable , un pasteur modeste , devient un homme d'état. Un prêtre , transfuge des autels , se livre aux calculs de la finance , aux réformes économiques ; & oubliant

~~la chaire, l'autel, & ses ouailles~~, il est tout entier à des discussions profanes.

*Garinet* a prêté sa plume aux Juifs, nation moins infortunée qu'on ne le dit, puisqu'elle a trouvé des défenseurs parmi des hommes faits pour diriger l'opinion. Quel peuple cependant! Cloaque impur de tous les vices, justement rejeté du reste des humains, puisqu'il n'existe qu'en buvant leur sang & en dévorant leur substance. Qu'est-ce qu'une société qui vit de vols, d'usures, de rapines, de spoliation; eh! qu'on ne cite pas quelques maisons de Londres, d'Amsterdam, de Bordeaux, de Berlin; le commerce les a dispensé de la fraude. Mais je dénonce la plupart des Juifs de la Lorraine-Allemande, de l'Allemagne, de la Pologne, dont l'industrie est de tromper. Ils promènent dans les campagnes quelques écus pour avoir le droit de venir enlever les moissons, gages de leurs perfides secours. Qu'est-ce qu'un peuple qui professe hautement la coupable habileté de vendre

cherement des denrées viciées ? Tel est cependant celui que, d'après des plumes éloquentes, *Garinet* est venu exposer à la commisération publique.

Ses motifs sont louables, sans doute ; il est citoyen, il est homme, il est bien-faisant ; mais le desir de jouir de sa réputation lui fait rechercher l'instant de paroître, instant qu'il faudroit attendre.

S'il n'a pas les agrémens de la société, il en évite aussi les périls ; d'ailleurs les gens vifs, réfléchissant après coup, n'y sont pas mal reçus. On préfère celui qui ne se pique pas d'une logique naturelle, à celui qui croit que le premier attribut de l'homme est de raisonner.

*Garinet* a vu la mitre suspendue sur sa tête ; & peut-être est-ce un malheur ?



## P O S I N.

IL y a des défauts qui font plus de tort que des vices. Un homme, par exemple, qui ne sauroit jamais ce qu'il fait, rarement ce qu'il dit, ni bien ce qu'il veut, n'auroit certainement qu'une imperfection ou un ridicule; & cependant il nuirait davantage, ou du moins seroit plus inutile à la chose publique que celui dont les principes seroient suspects & le cœur facile à corrompre. Qui connoît *Pofin* peut aisément faire l'application de cette doctrine.

Mais par une de ces contradictions, dont l'esprit humain fournit tant d'exemples, ce même homme a une facilité d'analyser les discours, de resserrer les notions, d'extraire les articles essentiels, qui suppose une méthode & une clarté rares. Il porte le jour sur des questions obscures, & passe avec une extrême facilité au milieu des détours de la métaphysique.



Il n'est pas rare de trouver des esprits brillans & fertiles , fins & agréables , profonds & laborieux ; mais c'est un phénomène de rencontrer dans la même personne ces qualités avec la justesse & la clarté. Un esprit clair dispense , pour ainsi dire , de penser , d'examiner. Il ne nous en coûte que le doux mouvement d'approuver ou l'acte involontaire de rejeter ce qui déplaît. Ces deux opérations si simples se compliquent dès que l'orateur est confus ; il est embarrassé & gêne l'attention au lieu de l'occuper.

*Posin* ne savoit comment s'y prendre pour sortir de la foule. Il s'est mis en action , sans trop prévoir les résultats ; sûr que les hommes tiennent un certain compte de la bonne volonté officieuse , lors même qu'elle nuit au lieu de servir , & agit au risque de tout brouiller.

Sans le concours des circonstances on n'eût jamais parlé de *Posin* ; même après ce concours il ne reste pas grand chose à en dire.

## M E N O X E.

L'ABONDANCE n'est pas une ressource à dédaigner lorsqu'il faut parler en public ; mais si on la prodigue , on lasse les auditeurs , on finit par ne plus écouter quiconque abuse de la permission de parler. C'est ce que je me disois il y a huit jours en écoutant *Menoxe* , dont la voix forte & dure , l'accent désagréable , & la prononciation épaisse , fatiguent déjà ceux qui assistent à ses discours.

Dans une assemblée aussi nombreuse , où tant de gens ont droit & besoin de s'expliquer , chaque membre devrait s'interdire les longues périodes , & les déclamations brillantes : point d'exorde , point de peroration ; le fait , l'opinion , la conséquence. Il n'est guères d'observation qu'on ne puisse renfermer en dix lignes : les précis ont tant d'avantage : ils sont écoutés , retenus , acceptés. Il faut avoir

bien de l'esprit pour résister à l'occasion de le montrer.

Un long discours donne nécessairement prise à des discussions : l'envie de briller se jette sur la partie foible. Que sera-ce des prolixes motions de *Menoxe*? Ne pourroit-il pas supprimer aussi cette confiance présomptueuse, qui tout-à-coup fait d'un opinant un professeur : ne peut-on pas acquérir le goût ( 1 ), la vraie preuve du talent?

Il ne faut pas croire que le zele excuse tout. Je m'explique mal : il excuse toujours l'individu, mais non l'abus. Aussi faut-il s'expliquer amicalement avec *Menoxe*, & lui confier l'opinion des deux mille spectateurs qui l'écoutent. Je l'ai défendu dans ce que j'ai dit jusqu'ici ; & si j'ai adouci mon pinceau, c'est que l'estime pour

---

(1) « Le goût est une qualité qu'un génie médiocre se garde comme la sienne, qu'un esprit critique croit n'être celle de personne, dont tout le monde parle, que peu d'hommes connoissent, & qui à force d'être définie est devenue presque indéfinissable ».

les intentions pures, conseille l'indulgence & toujours les égards.

On reproche à *Menoxe*, avec quelque fondement, de courir sur les propositions qui échappent aux discutans. Il est cependant quelque chose de plus merveilleux, que l'art de bien dire; c'est celui d'apprendre aux hommes à vivre en citoyens paisibles sous l'empire des loix. Cet esprit de chicane, qui détruit l'harmonie, ralentit aussi le cours des affaires. Loin de rivaliser, « montrons-nous plutôt animés du même zele dont étoient animés les anciens romains; souvenons-nous sans cesse qu'ils rapportoient toutes leurs richesses au commun trésor. C'est sur ce modele que des hommes éclairés devroient déposer sans épargne, sans présomption & sans déguisement, toutes leurs connoissances dans le sein de leur assemblée, où réside le trésor commun. Tels ont été nos prédécesseurs, & tel est encore l'esprit des corps qui ont conservé la noble franchise & la simplicité des mœurs antiques : c'est sur ces maximes

pures & constantes qu'est établie la solide gloire des compagnies. Loin de nous ces faillies passageres , ces partis extrêmes , ces erreurs brillantes , d'un esprit ébloui par l'amour-propre ou par la singularité de ses idées : prenons l'expérience pour juge , elle nous apprendra que , dans les matieres importantes & difficiles , où les ténèbres regnent de toute part , l'on ne peut y répandre le grand jour que lorsque les lumieres sont rassemblées , non avec cette confusion qui offusque les yeux ; mais avec cette sage distribution qui les éclaire. Mais les lumieres de l'esprit ne se rassemblent ainsi , que lorsque les cœurs sont réunis : est-il question du bien public & d'y pourvoir par un sage réglemeut , tous auront-ils part à la gloire ? Oui , sans doute ; mais il y faut procéder comme à la construction d'un édifice , où tous doivent mettre la main à l'œuvre , sans s'écarter capricieusement du plan & des moyens solidement réfléchis ».



## ANACHZES.

LA rudesse tient de près à la probité. L'homme poli a besoin d'être connu pour être véritablement sincère. Cette urbanité trop vantée dans nos mœurs, ne sert souvent qu'à cacher des vices. *Anachzes* l'a abjurée, & c'est peut-être le plus beau trait de son éloge. Il a les formes brusques, l'air franc, la physionomie ouverte, le caractère décidé, le cœur sensible. O nature ! pourquoi l'arreras-tu en si beau chemin ? pourquoi ne pas joindre à tant de bienfaits un coup d'œil plus sûr, un esprit plus juste.

Rien n'est si facile à prendre que les partis extrêmes : il suffit de saisir l'opposé de ce qui a fait le plus de bruit ; on étouffe, on excite des murmures, on arme la contradiction, on donne lieu aux partis de se former, on éveille la curiosité languissante, on fait révolution dans la pensée : mais

lorsque le prestige a disparu, les hommes se repentent, en secret, d'avoir suivi les drapeaux de l'enthousiasme, & humilient en public ceux qui les avoient arborés.

*Anachzès* propose une dissolution d'assemblée. Que d'inconséquences dans une pareille idée ! Elle détruisoit une fleur de confiance, rendoit vains six mois de travaux, relevoit l'espoir de l'aristocratie, déconcertoit les provinces, étonnées de voir blâmer leur ouvrage, récréoit nos ennemis, qui espèrent de nos troubles, l'affaiblissement de la plus grande monarchie de l'Europe. Tout homme qui sans cesse obéit au premier moment, ou défera lui-même ses œuvres précipitées, ou les verra détruire par d'autres.

Le talent d'écrire en impose, même à ceux qui l'emploient : ils se complaisent dans leurs tableaux. Ces Narcisses littéraires sont des juges dangereux. *Anachzès* enchanté du style de ses considérations, n'appertut, que bien tard, l'absurde politique qu'il déploya à l'Europe, en parlant

des Turcs & des Russes. Lorsqu'on présenta ses *inconsidérations* à l'académie de Pétersbourg, un homme malin, dit qu'il falloit choisir un pareil négociateur pour la nation rivale, & que s'il avoit le don de parler, comme il possédoit celui d'écrire, il vaudroit à lui seul une armée.

C'est un spectacle bien plaisant, que toute une nation qui se met à gouverner. On en est venu à faire crier les titres dans les rues; d'où vient ce ridicule *national*? de ce qu'aucun journaliste n'ose s'armer du fouet de la satire, & se charger de faire taire les crieurs publics, qui appellent les passans; charlatans d'une nouvelle espece, au lieu d'établir leurs crédetaux dans un carrefour, ils sont promener leur orviétan.

Cette épisode est entièrement étrangère à *Anacharsis*: son style, sa façon de penser le mettent à l'abri de toute malignité, qui le confondroit avec les précepteurs du peuple; & si nous avons pesé sur les dangers d'une tête impolitique, c'est qu'il est



est des hommes qui ne savent jamais résister aux phrases.

Les vers suivans pourroient bien s'appliquer aux *Anachzès* de l'assemblée nationale. La saison des vers est passée ; mais quand ils renferment des vérités, on peut encore les citer.

Vous faites & la honte & l'honneur des mortels,  
Sentiment qui, dans Rome, avez eu des autels.  
Quel contraste étonnant ! Amour de la patrie,  
Es-tu vertu, foiblesse, ou n'est-ce que manie ?  
Pourquoi donc quelquefois offenses-tu les yeux,  
Si le ciel t'envoya pour faire des heureux ?  
Guidé par la Prudence, aimé par la sagesse,  
Aux sentiers de l'honneur, tu marches sans foiblesse.  
Le cœur de l'homme encor s'ennoblit par tes traits ;  
Ambitieux ou vain, tu produis des forfaits ;  
Tantôt feu tempéré qui donne la lumière ;  
Tantôt feu dévorant qui met tout en poussière ;  
Source qui fertilise, ou torrent qui détruit,  
La vertu t'accompagne, ou le crime te suit.  
Tel tu parus souvent, injuste ou sanguinaire,  
Tant que tu n'as frappé que les yeux du vulgaire.  
Ce qui lui paroît crime est effort de vertu ;  
Il devoit l'adorer, il en est abattu.  
Quel est ce fier romain, dont le cœur inflexible  
Ose à l'humanité paroître inaccessible ?  
C'est Brutus. A la mort il condamne ses fils.  
Quel crime ! quelle horreur !... Non ; l'amour du pays  
Illumine le forfait qu'abhorre la nature.  
Il étouffe en son cœur jusqu'au moindre murmure.

Il voit frapper le coup sans désemparer les yeux ;  
Ils ne font plus, dit-il, rehdons graces aux dieux,  
.....  
.....

L'amitié ne craint point de trahir l'amitié ;  
Contre un pere infidele un fils est sans pitié ;  
Faut-il donc n'aimer rien pour servir sa patrie ?  
Si l'on ne trahit tout , se croit-elle trahie ?  
Sans doute, & rien ne doit balancer dans nos cœurs  
L'intérêt du pays. Il doit sécher nos pleurs :  
La voix du sang alors n'est plus qu'une foiblesse,  
L'amour, un attentat, & la pitié, bassesse.



## C U R A S S E S.

*CURASSES* porta au dernier degré la double aristocratie, celle du clergé & celle de la noblesse. Il n'est, ni assez fort pour faire une secte, ni assez foible pour être dédaigné. C'est un de ces hommes qui peuvent nuire & presque jamais servir.

La meilleure preuve que les aristocrates ne pouvoient plus gouverner, est la manière dont ils ont défendu leur propre cause. Mit-on jamais plus de foiblesse, plus d'indécision ! Ils n'ont su être ni dehors ni dedans. Leurs demi-projets ont été connus avant qu'ils fussent entièrement arrêtés.

*Curasses* fait un livre médiocre pour dévoiler ses opinions ; il fournit des armes contre le parti qu'il défend mal ; il intrigue pour occuper une place momentanée, mais où le talent peut paroître avec un grand avantage ; il échoue & est forcé d'abdiquer la chaire curule.

Je me suis souvent demandé, qu'est-ce qu'un aristocrate ? Est-ce un homme qui désire qu'il n'y ait qu'un gouvernement, un roi, une loi ? Non. C'est celui qui veut immoler la multitude au petit nombre, enchaîner l'opinion, & faire régner un préjugé à la place de la raison ; c'est celui qui fait d'un roi une marotte, du peuple un troupeau, des citoyens autant d'esclaves, du revenu public sa propriété, des officiers civils ses serviteurs ; c'est celui qui anéantit l'ordre, qui maintient le luxe, la corruption des mœurs, la confusion des principes, la misère publique, afin que les hommes ne retrouvent plus ce nerf, cette élasticité qui conduit aux projets vigoureux ; c'est celui enfin qui cherche, par la crainte ou par les cachots, à paralyser les plumes, pour qu'elles ne révèlent pas les complots contre la nation, & qu'elles laissent les conspirateurs jouir paisiblement de leurs infernales machinations.

*Curasses* n'est pas tout cela. Son ame n'est pas d'une trempe à mettre en jeu de

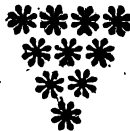
pareils ressorts, mais il lui paroît dur de descendre, & il lutte contre l'impérieuse nécessité qui le lui commande,

Ce qui a tourmenté *Caraffes*, c'est l'union de tous les ordres. Les idées de fraternité, d'égalité, lui paroissoient très-saintes dans les chaires évangéliques, parce que, revenu dans son palais, il se persuadoit aisément qu'il n'étoit pas l'égal du curé qui venoit de débiter son prône. Mais dans ce qui concerne l'administration, il eût fort mal réfuté cet axiome de Machiavel : *L'inimitié des citoyens contribue à l'avantage de la république.*

*Caraffes*, il ne m'appartient pas de vous donner des avis, quoique, de quelque part qu'ils viennent, ils sont utiles s'ils portent sur la vérité; mais veuillez lire le passage suivant: il est d'un homme de beaucoup d'esprit, sur un sujet toujours important, mais plus encore dans les circonstances actuelles; il parloit *sur l'union.*

Toutes les opinions sont respectables, parce qu'il est à présumer qu'elles tendent

au bien public. Mais ces opinions ~~font~~ ~~diffé-~~verses , & , avant de prendre un parti , l'on est obligé de flotter entre la vérité & l'erreur ; elles se présentent l'une & l'autre avec les mêmes avantages ; quelquefois même la vérité paroît trop simple , tandis que l'erreur , plus parée , se sert de tout l'art qui peut séduire. Quelle est alors notre ressource ? L'union ! l'union , ce remède souverain contre le poison de l'opiniâtreté ! C'est elle qui rétablit la tranquillité dans les esprits & le calme dans les cœurs ; elle impose silence aux passions ; elle prévient toute antipathie personnelle ; elle désille les yeux fascinés ; elle dissipe les nuages qui enveloppent la vérité ; elle montre avec éclat le sage qui la découvre ; il la présente sans faste , on la reçoit sans envie.



## N É B O S I S.

*NÉBOSIS* a reçu de la nature un présent dont il tire un grand parti, c'est un organe brillant & sonore, une voix harmonieuse, & ce débit facile qui fait passer jusqu'au cœur ce qu'il énonce. A ce don enchanteur, il joint une extrême clarté d'esprit, qui se marie si bien avec la première qualité. Il y a bien un peu de présomption, une teinte d'opiniâtreté, & les petits mouvemens d'un amour-propre prompt à s'irriter; mais les imperfections ne trouveront pas en nous un censeur, nous qui sommes malheureusement accoutumés à peindre des vices, ou du moins des défauts, qui produisent presque les mêmes résultats.

*Nébofis* ne fournira pas des ressources nouvelles, mais il développera l'utilité de celles qu'on présente; il ne bravera pas l'orage, mais il préviendra les difficultés; il ne lancera pas la foudre contre les abus,

mais il les fera connoître, suivis du malheur public; il n'ira pas à grand frais chercher le remède, mais il emploiera sa douce éloquence à faire valoir ceux qui l'ont trouvé.

Telle est l'utilité des grandes assemblées, elles renferment des esprits de tous les genres, des talens de toutes les especes; ce qui échappe aux uns est recueilli par les autres; & de toutes ces parties, il résulte un tout inappréciable. Les passions troublent pour quelques instans l'harmonie de ces grands corps, mais la raison ramene le calme & l'équilibre des opinions.

Il est des esprits nerveux qui tiennent dans leurs mains presque tous les vœux de la multitude, il est des esprits tenaces qui s'attachent au pied-d'estal de la vérité; il en est de violens qui dépassent le but, & dont les efforts inutiles les épuisent sans qu'ils s'en apperçoivent; il en est de riches, prompts à se révolter contre tout ce qui les choque; de bizarres, qui n'at-



rivent jamais que par des voies détournées; de prompts qui n'ont que le premier moment; d'obscurs, qu'il faut étudier au risque de ne les jamais comprendre; de despotes, qui croiroient s'avilir s'ils s'éclairoient avec les autres; c'est de ce mélange, bon & mauvais, que sort l'utilité générale.

Les talens de *Nebosis* ne pourroient pas satisfaire une vaste ambition, mais bien contenter un amour-propre raisonnable, s'il en étoit de tels; ce qui fait son éloge; c'est d'être content de son lot sans se l'exagérer.

Un auteur italien a dit que dans un bloc de marbre il y avoit toujours une belle statue, mais que la difficulté étoit de l'en tirer. On pourroit appliquer cette idée à tout homme choisi par ses concitoyens pour défendre leurs intérêts. Il y a certainement un nombre de qualités, qui ont déterminé leur choix, il s'agit d'en tirer parti.

Je ne fais pas un mérite à un homme d'a-

voir une physionomie prévenante ; mais je  
lui en fais compliment. Elle découvre cette  
première disposition qui rend accessible à  
tout ce qu'on désire. Une amitié de dix ans  
peut m'aveugler sur *Nebosis* ; en tout cas,  
c'est de toutes les illusions la plus pardon-  
nable.



## C L E M O N.

UNE jeuneffe voluptueufe ne promet-  
toit pas à la liberté un défendeur auffi  
zélé & fur-tout un apôtre auffi utile. Il  
y a des fautes qui font celles de l'é-  
poque où nous nous trouvons. La fin du  
regne de Louis XV invitoit au plaifir.  
L'auférité devient étrangere dans la fo-  
ciété quand toutes les jouiffances s'en font  
emparées. *Clemon* fe laiffa entraîner par  
les circonftances, obéit à des goûts exi-  
geans, il prouva que c'eft prefque un  
malheur d'être aimable dans la brillante  
époque du jeune âge.

Le défir de comparer deux peuples ri-  
vaux emporta fouvent *Clemon* fur les bords  
de la Tamife. Il voulut connoître à fond  
les deux Nations de l'Europe parvenues  
à un haut degré de civilifation, pleines  
de défauts, fans doute imparfaites dans leur

gouvernement, mais toujours supérieures à celles qui les environnent. Il vit que cette émulation nourrit l'industrie, & fait qu'elles se balancent sans jamais se surpasser. Il vit que l'état de l'homme n'étoit pas plus à désirer dans l'un ou l'autre pays, & qu'à la jurisprudence criminelle près, la France avoit peu de chose à envier à l'Angleterre.

Elle nous a précédé dans l'usage de la liberté, & c'est dans son sein que Cléon puise sans doute les principes généraux qui ont électrisé la Nation. Il les professa à une époque où l'on ignoroit encore l'accueil que les François leur destinoient, & où il étoit impossible de prévoir que, vainqueurs du préjugé, ils iroient du premier saut se placer à côté des peuples qui ont abdiqué le plus lentement la tyrannie: Qu'on se rappelle les documens qu'il scella de son nom & qui encouragerent les bailliages à calquer leurs instructions sur un si beau modèle.

Ce n'est pas d'avoir conquis l'amour

du peuple qu'il faut louer *Clemon*, mais d'avoir retenu son enthousiasme; il suffisoit pour le premier d'exciter le penchant des citoyens vers cette branche populaire de la Maison de Bourbon; mais pour l'autre il falloit une victoire sur soi-même, & d'une espèce moins commune. Malgré son rang, *Clemon* a des amis, parce qu'il l'est lui-même de ceux qu'il admet à sa familiarité. Ce qui tient à sa personne est heureux; lorsque le service est libre; les devoirs sont des plaisirs.

*Clemon* est généreux; le peuple en a reçu des soulagemens, des secours, les gens de lettres, des bienfaits; l'animosité des propriétaires qui perdirent l'agrément d'une promenade a été remplacée par le suffrage de l'Europe. Les étrangers de tous les pays conviennent qu'il n'est aucun édifice qui présente cet ensemble de commodités, de richesses, de jouissances. On y trouve le luxe & la simplicité, l'étude & la dissipation, les promenades & les spectacles, la tranquillité des clubs & les

Multiples des cafés. Ces tableaux divers de la vie sociale ont tous leur agrément & peuvent être leur utilité. Mais ce n'est pas tout. Il est d'autant plus agréable de louer *Clemon* sur un certain sujet, que si patrie ne l'avoit pas effacé ; il la tenoit comme un droit en une dette à acquiescer. Qu'est-ce qu'une campagne ? qu'est-ce qu'une victoire à côté de ce qui peut décider d'un sort ; confondre une révolution ?

Les guerres dépeignent les vertus, les grands exemples éveillent les passions, & le courage de l'ame les pousse à un degré de splendeur que n'ont eus jamais les plus brillantes conquêtes. *Clemon* choisit une route singulière pour suite arriver ses enfans au but moral qu'il avoit marqué ! Le succès a couronné un effort qu'il ne falloit qu'un peu de philosophie pour tenter. Pourquoi une femme d'esprit, instruite, zélée, ne formeroit-elle pas de jeunes princes à la vertu, & ne développeroit-elle pas les talens dont la nature leur auroit donné le germe.

Il a prévu les sacrifices auxquels l'État  
 soumettroient ses propres instructions, &  
 surpassé de beaucoup la taxe que lui im-  
 posoient les besoins de la patrie.

On le croira difficilement, *Clemen* ne  
 réunit pas tous les suffrages, même du  
 parti qui se fait gloire de suivre ses prin-  
 cipes. La cause de sa modération a échappé  
 aux yeux du vulgaire, & l'on n'a pas vu  
 que s'il eût mis plus de chaleur, il eût eu  
 le air de travailler pour lui & non pour la  
 cause publique. Mais s'en-vois que *Cle-  
 men* . . . . Non, je ne fais rien, je ne crois  
 rien. Et si jamais une lumière terrible ven-  
 roit défiller mes yeux, je maudrais l'ins-  
 tant où je traçai ce portrait.



## S T A N I S B A Y.

**S**TANISBAY offre un grand sujet de méditation, &c, de tous les portraits de cette galerie, c'est celui devant lequel il faut s'arrêter le plus long-tems, non que le sujet soit plus intéressant, non qu'il soit mieux peint, non qu'il soit plus fidele, mais parce qu'il offre des contrastes qui doivent étonner l'esprit humain & instruire ceux qui lisent avec un but.

*Stanisbay*, sous les dehors les plus populaires, est un aristocrate furibux; sous l'apparence de la franchise, c'est le courtisan le plus raffiné. On le croit plein d'intelligence, il n'est qu'audacieux; il agit sans avoir combiné, ou il combine sans données. De tous les hommes qui ont usurpé une réputation, il n'en est pas qui puisse l'appuyer de moins de prétextes.

Jeune encore, il affectoit une indifférence profonde sur l'avantage de porter

un



un nom pur & respecté. On le voyoit aux spectacles, sous l'habit le plus modeste, se confondre dans la foule tumultueuse, écouter les propos, vanter l'égalité, s'élever contre le prestige des dignités, attaquer le luxe des grands, & rappeler l'antique simplicité comme le premier des biens.

Lorsqu'il entra dans le corps de la marine, il atteignoit son septieme lustre. Pour n'être pas dispensé des premiers grades, il se met à la tête de cent enfans, gardes de la marine, & fait son entrée dans le port de Brest. Ce charlatanisme lui réussit. On trouve je ne fais quoi d'héroïque à voir un vieux jeune homme se confondre avec les enfans de la patrie destinés au service de la marine.

*Stanisbay* montrait de la souplesse à la cour, & de l'audace aux camps; il caressoit ses supérieurs & demouroit inflexible pour ceux qui devoient lui obéir. Ces deux qualités le firent choisir pour commander les Antilles. Il y paroît, & déploie les

maximes tyranniques qu'on abjure aujourd'hui, qu'on respectoit alors. Le peuple se soumit, rongé en secret son frein.

Ses plaintes s'élevèrent, remplirent les îles, traversèrent les mers, arrivèrent à la cour. Les insulaires attachent à sa porte le fatal drapeau, & prononcent ainsi sa proscription. Il la reçoit en silence. Dix-huit mois lui avoient valu l'horreur du peuple & la vengeance de la cour. Il lui restoit dix-huit mois encore avant de venir rendre compte de sa conduite, il les employa à reconquérir le suffrage de ce même peuple. Sa fierté s'humanise, il reconnoît des loix, il descend aux besoins de la multitude, & cet homme proscriit inspire des regrets, voit la foule repentante suivre ses pas, & pleure sur l'instant où il va repasser les mers.

La fortune l'attendoit à la guerre d'Amérique, c'est-là qu'il mit la témérité à la place de la science, & qu'il voulut forcer l'Europe à lui reconnoître des talens. Sévère jusqu'à l'humanité, brave

jusqu'à la folie, il ose tout & réussit, c'est-à-dire, que le courage de tout entreprendre en imposa à la multitude.

Quelques succès qui n'aboutirent à rien, assez de charlatanisme, un peu de singularité, de la brutalité; tout le fit passer pour un homme capable. Tantôt on le désigne pour le ministère, tantôt pour le gouvernement des mers, mais il n'arrive jamais. Un ministre clair-voyant, qui l'avoit jugé, le tint à une sage distance des affaires. Mais profitant depuis cinq ans de l'interregne des ministres, il est devenu courtisan, non des rois, mais de tout ce qui les entoure.

Il faisoit le commandement d'une troupe nouvellement créée, & trouve dans une institution plébéienne une façon de se rendre l'homme du prince. Soyez-le ouvertement, *Stanisbay*, & ne vous rendez pas suspect par faiblesse.

Peu d'esprit n'est pas un grand inconvénient, c'est ce dont on se passe, le mieux dans les affaires d'administration. Mais peu

de caractère est tôt ou tard l'écueil contre lequel vient se briser la réputation. Otez à *Stanisbay*, comme à ceux de sa caste, le préjugé de la naissance, l'empire que donnent les richesses, l'éclat des dignités qui en imposent, & vous ne trouvez rien.

Un des grands défauts de *Stanisbay*, c'est de ne rien prévoir, il s'affervit aux événemens parce qu'il s'en laisse envelopper. A juger de certains hommes par l'acharnement avec lequel ils poursuivent les places, on jureroit que le patriotisme les dévore, ou qu'ils sont tourmentés du noble besoin de servir leurs semblables.



## P H O E D O R.

**P**HOEDOR trouve place dans cette Galerie ; parce que ses ouvrages ne ressembloit pas à sa personne ; c'est-à-dire, qu'un petit particulier, sans mission, ne peut guere se flatter d'occuper le public.

*Phoedor* a beaucoup écrit, quelquefois sur des sujets intéressans, toujours des choses utiles ; & cependant, si l'on faisoit l'extrait de ses ouvrages, peut-être n'y trouveroit-on pas six phrases neuves. Quant aux pensées, il n'en faut pas parler. Ce ne sont cependant pas des compilations ; mais rien n'est mal, rien n'est saillant. Vous lisez avec plaisir, & vous ne vous instruisez jamais. Votre tête devient pour un moment le tonneau des Danaïdes.

Il a de la hardiesse, mais il n'en résulte rien. Vous sentez le patriote, l'ami de la liberté, mais il ne vous échauffe

pas assez pour décider votre opinion & vous faire courir aux armes. Il présente des *plans* très-bien levés ; mais inexécutable. Il a le *faire* de tout le monde , sans réunir les talens de tous. Vous retrouvez les Germains , les Anglois , les Américains , les François , dans ses compositions ; chaque imitation est bonne ; mais l'ensemble n'est pas fondu.

Il faut tenir compte à *Phoedor* des peines qu'il a prises pour s'instruire. Il a passé les mers , bravé les régions du nord , sacrifié sa liberté , pour acquérir des connoissances utiles à l'homme dans la vie sociale. Il s'est lié avec cette classe d'érudits , dont la fréquentation habituelle épargne bien des lectures , & dont les idées passent sans peines dans des mémoires , soigneuses de ne rien perdre. Il semble que *Phoedor* se soit plutôt attaché à reproduire ses amis que ses propres conceptions.

Il avoit aussi des prétentions oratoires. Mais il semble que tous les dons naturels que nous avons reconnus dans *Nebofis*

aient été accordés aux dépens de *Phoedor*. Alors il faut chercher dans sa plume tout le secret de sa réputation.

*Phoedor* ne connoît point de mesures. Il loue à perte de vie ou il déchire à belles dents, toujours de l'enthousiasme ou de l'aigreur ; aussi ses jugemens n'affligent personne. Quant à la louange, elle est sûre de plaire de quelque part qu'elle vienne.

Loin de nous la pensée de blâmer le noble desir d'être quelque chose à l'instant glorieux où un peuple brise ses chaînes ; loin de nous l'égoïsme, l'insouciance, & même jusqu'à un certain point l'esprit de calcul. Mais le zèle, le patriotisme consistent-ils donc à gouverner ? N'existe-t-il d'autre place que celle de législateur ? Que chacun présente ses doutes, offre ses lumières, hasarde ses conseils ; mais avilir les chefs en leur donnant de continuelles leçons, embarrasser les esprits au milieu d'une foule de réglemens contradictoires ; c'est servir son amour-propre & non sa patrie.

## A M P H I A R A U S.

L'AMOUR du plaisir embellit ses premières années, & triompha même de quelques chagrins domestiques, provenus d'un mariage très-avantageux dans les idées reçues, & mal assorti pour les rapports. D'ailleurs il eut peu de goût pour l'étude en général, & plus que de l'indifférence pour celle des loix.

A peine cependant fut-il membre de ce grand corps, le dépositaire des loix, selon quelques-uns, & jadis leur maître, selon d'autres, qu'il entrevit, dans les fréquentes convulsions dont il étoit agité, un moyen utile de sortir de la foule. Il contracta, sans peine, l'habitude de soumettre aux événemens ses projets à demi formés, & de plier son caractère aux ministres divers qui se succèdent si rapidement en France, ce caractère naturellement docile, & qui devint, par les épreuves, d'une souplesse extraordinaire.



De souplesses en souplesses, il parvint à la dignité de premier président. Il ne fut ni l'homme du roi ni l'homme du parlement, il fut l'homme des circonstances. Alors le duc de Choiseul remplissoit avec éclat les grandes places de l'administration. M. de *Maupeou* fut sa créature, & lui assujettit son département, sa personne, & ce qui tient à la magistrature. Peu après, *Aspasie*, (exemple unique de ce que peut la beauté chez une femme & la foiblesse dans un prince) *Aspasie*, dis-je, s'éleva à la plus haute faveur; *Amphiaraus* se déclara son courtisan, son appui, & de plus, son cousin. Un satrape luttoit contre un parlement, une province & l'opinion générale. Le roi vouloit sauver son ministre, pardonner & imposer silence. *Amphiaraus* se trouva là tout prêt pour enlever jusqu'à la trace de ces dangereuses accusations & de quelques douteuses répliques.

Bien des gens, cependant, ont soutenu qu'*Aspasie* sollicita cette démarche auprès du roi, à l'insçu même du chancelier.

Ces traits font connoître un personnage, & cent autres, qui les avoient précédés, devoient ouvrir les yeux au duc de Choiseul. Mais quel est l'homme d'esprit sur qui le patelinage n'ait pas quelque empire? Quel est le ministre en crédit qui ne se croie pas toujours à tems de briser son ouvrage? Quel est le cœur franc qui se doute des ressources de la perfidie, où du moins qui connoisse toute l'étendue de ses manœuvres?

Quoi, qu'il en soit, ce fut M. de *Choiseul* qui mit *Amphiaraus* à la première place, & ce fut *Amphiaraus* qui exila M. de Choiseul dans sa terre. Ces détails sont connus; il est plus court de les indiquer à ceux qui les ignoreroient, que de les transcrire. Suivons *Amphiaraus* dans ses opérations; on ne découvre point une marche combinée qui enchaîne les circonstances, mais un homme qui, s'abandonnant aux ondulations de la cour, travaille à les faire servir à ses vues générales: c'étoit l'ambition, le projet de se venger

d'un corps qui l'avoit humilié & avoit voulu le punir ; c'étoit l'envie de se soustraire au pénible sentiment de la reconnoissance , qui tient un homme esclave , sous peine des affronts dont l'opinion générale flétrit encore les ingrats ; c'étoit enfin cette malheureuse activité dans laquelle la vie des cours tient ceux qui y existent.

A quel autre motif attribuer tant de manœuvres insolites dans l'affaire du satrape ? Il pouvoit le servir sans compromettre la dignité de la sîmarre , & s'exposer aux désagrémens inséparables de l'arrêté du 6 septembre 1770 , au sujet de la séance du roi au parlement , pour enlever les minutes du procès intenté au commandant de Bretagne.

C'est cet arrêté , dirigé contre le chancelier , que l'on doit regarder comme la cause de la révolution en France. Le parlement & le chef de la magistrature jurèrent , sur l'autel de la vengeance de s'entre-détruire.

Le premier acte fut l'édit du 27 no-

vembre, qui renversoit en un moment les lois fondamentales de l'enregistrement. L'enregistrement est un fantôme de résistance que le peuple étoit censé pouvoir opposer, par les organes parlementaires, aux volontés despotiques du souverain. Ce fantôme (comme tous les fantômes dont il est question dans le monde) n'étoit rien en lui-même, mais il embarrassoit la marche rapide de la volonté arbitraire, il éloignoit les effets, & il faisoit briller des lueurs de vérité aux yeux, souvent aveuglés, de l'autorité.

Il en est vraisemblablement d'*Amphiarus* comme de beaucoup d'autres personnages qui occupent une place dans l'histoire, sans qu'elle puisse les faire exactement connoître. Ce qu'on découvre, c'est que cet homme ambitieux étoit plus empressé de faire du bruit que d'acquérir de la gloire; plus propre à entreprendre qu'à combiner; plus confiant dans son étoile que dans ses moyens propres. Que la vengeance ait été son premier motif,

---

---

**M O N T A L B.**

**M**ONTALB est né pour gouverner l'esprit de ses concitoyens, parce qu'il est composé de ces ressorts qui brisent les intérêts particuliers. Il possède l'activité née d'une longue méditation & de la certitude de la bonté de ses opérations. Capable de grandes vues ; dominé du desir de rendre les hommes heureux , il a le rare courage de vaincre les obstacles qu'eux-mêmes apportent à leur propre félicité , & l'éloquence entraînant, fruit d'une raison exercée & d'un cœur brûlant.

La carrière des affaires , si brillante quand les circonstances vous secondent , & si ingrate quand la fortune n'aide pas un peu le talent , lui offrit une occasion de le faire connoître. Il la saisit & triompha d'une classe vindicative. Dans toutes les

les particuliers doivent étendre un voile ;  
on lui rendroit vraisemblablement une li-  
berté, dont il ne feroit usage ni pour  
Versailles ni pour Paris.

Celui qui a beaucoup réfléchi, qui a  
goûté les douceurs de la campagne,  
doit peu desirer le séjour bruyant des  
grandes villes, & seroit impardonnable  
de regretter le ciel orageux des cours.



---

**M O N T A L B.**

**M**ONTALB est né pour gouverner l'esprit de ses concitoyens, parce qu'il est composé de ces ressorts qui brisent les intérêts particuliers. Il possède l'activité née d'une longue méditation & de la certitude de la bonté de ses opérations. Capable de grandes vues ; dominé du desir de rendre les hommes heureux, il a le rare courage de vaincre les obstacles qu'eux-mêmes apportent à leur propre félicité, & l'éloquence entraînant, fruit d'une raison exercée & d'un cœur brûlant.

La carrière des affaires, si brillante quand les circonstances vous secondent, & si ingrate quand la fortune n'aide pas un peu le talent, lui offrit une occasion de le faire connoître. Il la saisit & triompha d'une classe vindicative. Dans toutes les

cours ; un certain nombre de familles riches & puissantes , prétendent à une influence qui generoit l'administration si elle ne savoit pas se soustraire à l'importunité de gens qui sollicitent comme on exige. Trois choses caractérisent la noblesse de cour ; fierté , ignorance , fausseté. Si on l'humilie , elle se révolte ; si on veut l'employer , elle est incapable ; si on l'essaie , elle abuse. Il ne s'agit pas ici de faire une satyre ou un portrait d'imagination , tout est dans la plus exacte vérité.

*Montalb* instruisit aussi la capitale qui ne met aucune différence entre l'aisance & le luxe , entre le repos & la paresse , entre l'industrie & la rapine. On n'y connoit plus la bonne foi qui pourroit animer un commerce immense , & l'on y a substitué le coupable usage de tout altérer. *Que feriez-vous , SIRE , disoit le régent à Pierre premier , si vous aviez une ville commé Paris ? Je mettrois le feu aux quatre coins , répondit le sauvage monarque. Que feroit-il donc aujourd'hui que Paris est infiniment*



finiment plus corrompu qu'il ne pouvoit l'être il y a un siècle.

*Montalb* s'est fait certains principes dont il a juré de ne jamais se départir.

Tout homme qui veut être utile à la société doit commencer par déplaire aux individus , car ceux-ci ne sont heureux que du désordre dans la chose publique. Si tout étoit sagement reparti, s'il y avoit quelque ombre de proportion entre les jouissances , un homme n'absorberoit pas à lui seul la portion de mille. Pour rétablir l'équilibre , il faut ôter à l'un pour donner aux autres , & c'est cette opération qui excite les murmures des grands , & livre son auteur aux conspirations de l'avidité méchanceté.

Tout homme qui opère un changement nécessaire , fait la satire de l'ancienne administration. S'il se concerte avec le tems , les abus l'emportent , & les courtisans qui le devinent le culbutent avant qu'il ait réalisé ses plans. Pour réussir , il faut brusquer les volontés , profiter de la chaleur

momentanée des souverains & se sacrifier , bien sûr que les services rendus à la patrie feront , dans peu , la cause de sa décadence.

Quelque parfait que puisse être un roi , c'est un homme. Or , tout homme est accessible à la flatterie , à l'amitié ; la confiance qu'il a dans son agent ne peut pas être exclusive , il tient à une épouse qu'il chérit , ou à une maîtresse qu'il adore , ou à des serviteurs qui sont devenus ses amis. Or , ce sont ceux-là qu'on suscite contre le ministre. Tantôt c'est en louant ses talens qu'on calomnie ses intentions ; tantôt c'est en exaltant ses intentions qu'on dégrade ses talens ; s'il a des faiblesses , on les métamorphose en défauts essentiels ; ses défauts en vices , ses vices en crimes. S'il est sans tache , on l'attaque par le ridicule jusqu'à ce qu'enfin il soit forcé de s'occuper davantage de sa conservation que des affaires de l'état. Alors il survient quelques négligences , on entame le ministre , il se défend ; son

maître , étonné qu'il ait besoin de justification , diminue sa confiance , se rend accessible à des conseils étrangers ; ce serviteur , affailli , résiste encore , & succombe enfin sous ses propres efforts.

Tout étranger qui n'a pas une naissance distinguée , une fortune considérable , des amis puissans , & qui n'a au contraire que des talens & la faveur de son maître , ne peut plus rien faire des premiers dès que l'autre lui est ravie. Ses amis se retirent , & ses créatures se soulagent du poids de la reconnoissance ; ses ennemis préparent la vengeance , les grands l'humilient , les méchans l'écrasent , les sots viennent donner leur coup de pied , la populace discourt , & il se trouve seul épuisé des efforts qu'il a faits avant de tomber , & résistant avec peine à l'injustice qui veut lui enlever jusqu'au bien qu'il a fait.



## C N E I S.

**I**L nous a paru plaisant & utile peut-être de mêler à ces portraits celui du peintre de la galerie.

*Eneis* a plusieurs qualités apparentes qui supportent difficilement un examen approfondi. Doux dans la société, mais d'une douceur qui dérive plutôt de la paresse d'esprit que de la bonté d'ame. Caustique dans ses écrits, mais cette causticité naît plutôt du desir de briller que de l'intention de nuire. Peu sensible à la renommée, parce qu'il croit avoir acquis ce que les hommes ne contestent pas, & que les hommes s'ennuient de louer le même objet, méritât-il tous les jours de nouvelles louanges.

Il a l'extérieur de la foiblesse, parce qu'elle rend aimable, & la vraie fermeté qui consiste à ne pas changer d'opinion en changeant de procédés. Voilà d'où vient

qu'il peut bien rendre sa familiarité , mais jamais son cœur ; des services , mais jamais son estime. Cette marche l'a fait plus d'une fois passer pour faux ; & le peu de soin qu'il prenoit pour s'en justifier , prouvoit son peu d'estime pour ceux qui ne dévoient pas le secret de son ame.

Quel que soit le motif de *Cneis* , soit ennui , soit vanité , soit foiblesse , il fait toujours le bien. Le motif en pourroit être plus pur , mais l'effet est toujours le même.

Son talent consiste dans l'abondance des idées , la clarté de l'expression , l'indulgence de sa morale , la facilité à produire , la grace de l'esprit , la justesse de ses portraits , mais ses ouvrages n'ont jamais ce fini ; on croit qu'il pourroit mieux faire , parce que l'on ne réfléchit pas que les esprits qui naturellement ont peu de force , la perdent encore sous le travail de la lime.

Il a de l'invention & peu d'imagination de style. C'est l'écrivain du petit nombre

d'hommes cultivés & difficiles, & non de la multitude. Plus ingénieux que sensible, l'aménité seule l'empêche d'être froid.

La manie de *Cneis* a toujours été d'être aimable. Il a plus de quoi séduire que de quoi plaire; mais si on l'examine on n'a jamais à se plaindre de ses procédés, ni à se louer de ses soins. Le seul sentiment qui l'enchaîne est l'habitude; il ne contredit point, parce que cela fatigue & que bien des gens prennent cette indifférence pour un suffrage.

*Cneis* aura prodigieusement écrit & ne laissera aucun ouvrage; il aura beaucoup travaillé, & ne laissera aucun monument.

Par un contraste malheureux il se croit au-dessus des places subalternes & au-dessous des premières. Cet assemblage d'orgueil & de timidité fait qu'il n'aura rien été après avoir cru être beaucoup de choses. L'expérience lui prouve que dès qu'il est connu il est recherché, & il a la manie de ne se pas faire connoître.

Sa timidité naît de l'intime persuasion

dè ce qu'il n'est pas à sa place. Tout homme lui paroît supérieur, parce qu'il a su mieux profiter des circonstances. Ce souvenir mêlera une certaine amertume à son existence, une teinte de fiel à ses écrits, une secrète défiance de ses entreprises, un reproche tacite qui ne l'abandonnera qu'à cette époque où l'on dispute quelques jours passables aux maux qui désolent les restes de la vie.

*Cneis* a un acharnement au travail, une justesse de vue, une fécondité d'expédiens qui l'eût distingué parmi les hommes d'état. Il a un extérieur, un sang-froid, une onction dans la parole, un don d'inspirer la confiance, qui l'eussent rendu un négociateur utile & dangereux pour les puissances auxquelles on l'auroit adressé. Il écrit mieux qu'il ne parle, parce qu'en parlant, il réfléchit plus qu'il ne se livre.

Son commerce est doux, sûr, agréable; sa gaieté modérée, piquante, & part de l'ame; son indulgence réfléchie, intéressée, & restreinte à certains articles; son hu-

meur silencieuse ou épigrammatique ; il fait peu de frais , il ne cherche pas les saillies , il craint l'abus de l'esprit ; & cependant son absence est un vuide dans une société , & son assiduité est comptée pour quelque chose , même par ceux qui ne l'aiment pas.

*Cneis* n'est point un homme de génie , mais c'est plus qu'un homme d'esprit ; ce n'est pas un savant , mais plus qu'un homme instruit ; ce n'est pas un homme parfait , mais c'est un homme essentiel.

En général il ne recherche pas les hommes , parce que , pour un causeur , il y a dix bavards , pour un esprit bienfait , dix esprits de travers , pour un juge de sang-froid , dix orateurs passionnés ; pour une femme qui raisonne , dix ames inconséquentes ; pour une femme qui tire son bonheur de son ame , vingt qui veulent le devoir à leur figure. Son humeur se borne à l'inaction , & croit que les hommes sont ainsi faits , comme l'aloës est amer ; le



pavot , soporatif ; le sureau , sudorifique ;  
le nenuphar , un calmant .

Comment , dira-t-on , a-t-on fait le portrait de *Cneis* fans employer le mot d'égoïsme , parce que ce défaut , étant celui de tout le monde , n'appartient à personne en propre . L'homme extrêmement complaisant , ne peut jamais être fort égoïste . Tout le monde dispose du premier , & l'égoïste ne cede à personne .



---

 M A Z E A S.

IL n'est pas impossible d'allier la modération de l'égoïsme & la fureur d'un aristocrate; de se soumettre sans murmure aux plans économiques & de nourrir en secret la plus violente haine contre la main qui frappe ce que l'on s'est accoutumé à regarder comme sa propriété. Quelle est la grace qu'on n'ait pas reçue comme une dette qui payoit à peine nos services ?

*Mazeas* est le chef d'une maison où la faveur a été héréditaire. Il a plus fait pour sa patrie que s'il avoit conquis des provinces ou ramené l'ordre fugitif & quelques soient les bienfaits des rois ils ne s'acquitteront point avec *Mazeas*.

Ce n'est point l'esprit qui fait réussir, mais la douceur, l'amitié, les soins modérés : je dis modérés, car les prétentions, ou la présomption du succès, ou la confiance audacieuse, déplaisent même

à la cour, qui cependant en est le séjour :

*Mazeas* n'a point été oublié dans les réformes. Il a eu la noble fierté de les conseiller ; il a paru marcher gaiement au sacrifice, & s'il a eu le désagrément d'être exposé aux ciseaux économiques du ministre qu'il détestoit, il a eu le plaisir de se moquer de la stérilité de ses expéditions.

Il a observé un silence adroit & modeste ; ces mots sont synonymes pour un homme de cour dans l'assemblée nationale. Risquer une opinion est dangereux, parce que à l'instant on est corrigé ; aussi *Mazeas* a laissé déclarer les droits de l'homme, ébaucher la constitution, entreprendre le travail des finances, sans seulement s'en mêler.

Il n'y a qu'en France où un homme s'imagine que l'on est toujours propre à la place pour laquelle on est choisi. Il est ridicule de se laisser nommer membre d'une assemblée qui suppose toutes les connoissances, quand on n'a que toutes les prétensions.

*Mazeas* a conservé ce que l'on a longtemps nommé, l'air d'un seigneur, d'un homme de cour. Ce luxe extérieur en imposoit, & la foule, accoutumée au respect, n'osoit pas se prêter à certaines idées; à plus forte raison ne se seroit pas portée aux incroyables extrémités qui de nos jours ont renversé les barrières de l'ordre social.

Il faudra finir par plaindre ce que nous appellions les grands. Ils ne sont plus rien dès que nous retirons notre opinion. Ce préjugé fait les maintenir à une certaine élévation. Seul, ou sans ce pied-d'estal, on les verra avec leur ignorance, leur nullité, & cette incapacité dont ils ont eu l'incroyable franchise de se vanter dans d'autres temps.



## P É R I S T H È N E.

**J**AMAIS physionomie n'a mieux déconcerté un observateur. Soit qu'on le considère dans cette place, créée par le despotisme & détruite par l'anarchie, soit qu'on le suive dans le ministère où l'intrigue la mieux conduite le porta, on voit une ame de boue sous les dehors du désintéressement & un despote employant la popularité.

*Péristhène* fut chargé de l'odieux emploi d'épier les humains. Qu'étoit-ce qu'un lieutenant de police, l'exécuteur secret de toutes les vengeances, le délateur avoué de tous les crimes, le suppôt des ministres, le maquereau des rois & des grands, l'inquisiteur de la pensée, l'ordonnateur des honteux sacrifices faits à la publique sûreté, le geolier de toutes les prisons, le protecteur de tous les vices. Son ame est un cloaque où alloient s'épancher tous les affreux se-

crets des cœurs corrompus. Il ne pouvoit employer que ces hommes déshonorés qui ont besoin pour se soustraire à la loi de lui fournir sans cesse des victimes. Celui qui se permet un métier aussi avilissant a-t-il conservé encore quelque reste de pudeur ?

Aussi, voyez *Périssthene* à la cour, esclave de ce qu'il approche, venir mendier l'honneur d'être employé par les courtisans, se vanter à l'un d'avoir soustrait au fer de la loi d'infâmes protégés, & à l'autre d'avoir facilité l'escroquerie à la beauté, qui joint au profit de ses charmes celui du lansquenet; à une princesse, d'avoir précipité dans le fond d'un cachot le satyrique impudent qui s'est égayé dans ses rimes; à un ministre, d'avoir paralysé la plume de celui qui calculoit ses erreurs politiques ou ses déprédations financières.

Voyez *Périssthene* à la ville, recevant l'encens prostitué d'un amas de gens de toutes les classes qui viennent marchander le droit de désoler des citoyens ou de les soumettre à des contributions iniques; il refuse avec

éclat 'ce que ses agens vendront en secret ; il promet la mort de l'un , la liberté de l'autre ; il insulte au lieu de reprimander ; ou si la beauté se promet en sollicitant , il ne fait plus qu'absoudre.

Voyez-le dans son travail , consacrant l'imposture , récompensant la calomnie , frappant à tort & à travers , signant sans lire , lisant sans attention , trompé par un commis , abusé par un espion , mené par tous. Il n'a rien lu , rien écouté , rien approfondi , rien discuté , & tout est jugé , décrété , exécuté ; en vain les larmes coulent , en vain le désespoir rugit , en vain l'innocence invoque la mort , il foule aux pieds les victimes & court oublier leurs cris perçans dans le sein de la volupté.

Voyez *Périslhene* visitant ces maisons de larmes , où l'imprudéce , la colere , l'ivresse , expient dans des cachots infects des torts passagers que la raison & le repentir ont désavoués. Il jette un coup-d'œil stérile sur ces asyles de l'humanité outragée , accepte des lettres qu'il ne lit

pas ; & s'éclipse bien vite , dans la crainte que l'image du malheur ne l'attendrisse & n'éveille ce sentiment que l'on nomme pitié , qu'on fait taire & qu'on n'étouffe pas.

Tel a été *Périssthene* ; dix ans en butte aux malédictions méritées & aux louanges surprises , extérieur compassé , physionomie apprêtée , bonté jouée , nul d'esprit , sec dans ses réponses , affectant le silence des gens d'esprit , mais se trahissant parce qu'il écoutoit comme les fots , jaloux comme *Dandin* , libertin comme un maître des requêtes , hypocrite comme un abbé au séminaire : tel étoit ce censeur public des mœurs , tel étoit la loi vivante du peuple.

*Périssthene* étoit né avec de l'ambition ; qu'on juge si elle étoit fortifiée par le succès qui l'avoit élevé malgré tous les préjugés. Sans connoissance , sans fortune , sans vertu , sans appui , il avoit franchi les bornes ordinaires , aussi n'est-ce que sur le pliant du conseil qu'il voulut se reposer.

Il est appelé au ministère , & fait sans  
pudeur



pudeur nos départemens , qui lui étoit aussi étranger qu'il étoit étrange de voir un robin ordonner à des militaires, un bourgeois à la tête de la noblesse épurée , un balayeur de rues promener des flottes sur les mers. N'importe; il ordonne de construire; les chaînes s'amoncellent dans nos chantiers, les agrès s'emmagasinent, les approvisionnemens de toute espèce se multiplient. Deux objets seuls lui échappent. Où prendra-t-il des fonds pour payer, & des hommes pour servir? les premiers sont épuisés, les autres découragés.

Les François feront-ils donc tourmentés sans cesse de la même maladie? Imagineront-ils toujours qu'on est propre à tout, parce qu'on ambitionne tout?

On ne peut pas suivre *Périssthene* dans son ministère. Il accusa l'envie de l'en avoir dépossédé; ce n'est pas cette furie qui le blessa, ce n'est pas même sa malhabileté. Mais les intrigues, que sa place lui donna l'occasion de nouer, attaquèrent un parti, que des talens admirés alors, fortifièrent

pour un temps ; & ce parti , profitant de ses avantages renversa le pigmée qui n'avoit pas su se mettre sous l'ombre protectrice des géans , qui seuls pouvoient le maintenir dans une place qu'il falloit leur dévouer.



## C L E O M E N E S.

IL ne fût pas mort fans quelque réputation, s'il avoit fu éviter l'écueil du ministère. C'est dans ce poste brillant qu'il s'anéantit, & où il montra l'immense intervalle qui se trouve entre l'esprit & le talent, entre l'intrigue & l'ambition. On vit à la tête des finances un homme qui n'entendoit rien aux finances & qui apporta à la fin de ce siècle la routine usée des anciens fermiers-généraux; on vit au timon des affaires un homme que tout embarrassoit, quoique depuis vingt ans il se fût essayé dans une administration partielle.

*Cleomenes*, à la tête d'un diocèse, entouré d'agens subalternes, flatteurs, bercé au doux son des louanges, désigné pour de grandes places, montrant de la facilité dans l'expression, de la prétention au caractère, de la clarté dans ses écrits, du courage contre les moines, de la liberté

dans l'opinion, avoit fourni à ses amis le prétexte plutôt que la matière d'un éloge qui circuloit depuis quinze ans. Lorsqu'on s'est accoutumé à louer un homme, à Paris, on revient avec peine sur ses pas, & l'on place l'homme que l'on a créé.

Il y a vingt-cinq ans que l'incrédulité étoit synonyme d'esprit fort. Un évêque, qui avoit le courage de ne pas croire, se voyoit porté par le parti philosophique. *Cleomenes* avoit laissé percer une insouciance des affaires de religion, à une époque où l'on avoit juré la destruction de la crédulité & du fanatisme; il lui étoit facile de s'abandonner à cette paisible indifférence, car il n'eut jamais de principes sur rien.

Cette malheureuse situation de l'esprit rejette toute espèce de morale; on travestit tout à ses yeux abusés; l'ambition est sentiment de ses forces; la volupté est délassement; le luxe est décence de l'état; l'art d'amonceler les grâces est prévoyance. Je montre *Cleomenes* sous le

beau côté , car on pourroit dire qu'il outragea les mœurs par la publicité de ses dispositions amoureuses.

Il est d'autres especes de liaisons qui exigent plus encore de fidélité , il les sacrifia en courtisan , ou les rompit en traître. La première étoit avec un homme élevé à la même dignité dans la hiérarchie de l'église & porté à un degré au-dessus dans les places civiles. Il le desservit en secret par la coupable adresse à dévoiler ses prétentions , son égoïsme , & son immoralité ; la seconde l'attachoit à une espece de ministre , qui se trouva dans la nécessité de faire quelques heureux , beaucoup d'ingrats , & une foule innombrable de mécontents. Il livra son ami à tous ses ridicules , s'empara de sa volonté , lui laissa l'odieux des refus , & s'appropriâ , par la voie de l'influence , la distribution des grâces ; la dernière étoit moins une liaison qu'un hommage soutenu , rendu aux qualités d'un homme , dont les destinées seroient long-temps l'occupa-

tion de l'histoire. Il s'enchaîna à ses principes ; ou plutôt feignit de les adopter , pour que les nombreux partisans d'un homme , alors disgracié , choisissent pour exécuter ses plans , leur plus grand , apologiste. Il parvint en effet à ce terme unique de ses vœux ; mais à peine en place , il abjura ses plans , oublia leur auteur , se coalitionna avec ses ennemis , renversa la France & sema tous les maux qui nous accablent dans ce moment.

*Cleomenes* , fugitif , est - il assez puni ? Eh quoi , nous verrons la pourpre récompenser l'incrédulité , des biens immenses payer l'apôtre du despotisme , des graces de tout genre combler le destructeur de nos fortunes. Non , il est des victimes qu'on doit à la vindicte publique ; & , sans que la mort s'en empare , il y a la honte , la privation , le cachet de l'animadversion générale. Certes , nous serions bien à plaindre si nous n'étions plus dans la possibilité de flétrir les citoyens perfides , les ministres coupables.

Il est des hommes, qui ont vieilli dans les cours & consacré leur existence aux intrigues, employant leurs coupables loisirs à préparer la chute d'un ministre & l'élévation de leurs créatures; conspirateurs, en faveur du désordre, ils fondent leur avancement sur l'erreur du prince; sur les changemens des ministres, sur le trouble dans l'administration, sur la déprédation des finances, sur les fautes des coopérateurs. Telle est cependant la classe impure dans laquelle on choisit les dépositaires de l'intérêt général. Est-il bien extraordinaire que les peuples aient été l'aliment de l'avidité & du luxe des grands, & que deux ou trois cents familles se soient partagé les revenus de la France; est-il étonnant que les peuples, rentrés dans leurs droits, demandent aux déprédateurs un compte sévère de trois cents ans, & qu'ils veuillent s'affranchir à jamais d'une aussi tyrannique oppression.

J'avoue que le mot *patrie* est vuide de sens; mais s'il restoit quelque prestige

de cette flamme sacrée, ou s'il étoit possible de la ressusciter, ce ne seroit certes pas dans l'ame d'un prêtre, qui n'a ni postérité à pourvoir, ni dangers à craindre, qu'il faudroit aller chercher quelques étincelles de ce feu divin.

A Dieu ne plaise que je veuille affoiblir le respect dû à la religion catholique ! mais en général toutes les religions ont eu des prêtres égoïstes. Ils regardent les hommes comme leurs conquêtes, ou s'imaginent avoir en eux quelque chose de la nature divine & pouvoir commander aux opinions.

Rien n'est plus instant que de changer l'éducation des prêtres & l'esprit de cette classe d'hommes, qui, à force de vouloir servir Dieu, ont presque dédaigné d'être citoyens de la terre. L'église a fourni un nombre assez considérable de ministres. Ils ont servi les rois, mais jamais le peuple. Ce n'est ni Suger, ni Richelieu, ni Ximénès, ni Mazarin, qui démentiront ce fait; le cardinal de



( 153. )

Fleuri, seul, eut une économie dont les peuples tirent quelque avantage.

*Cléomenes* n'étoit pas plus capable d'économiser que de dépenser à propos. Dans ces deux positions il eût également nuï aux intérêts de la chose publique, il eût dépouillé les individus & toujours ignoré, que pour assurer les économies il faut multiplier les jouissances.

Lorsque le duc de Choiseuil étoit en place on lui reprochoit de la légèreté; c'étoit un dieu, si on le compare à la plupart de ses successeurs. Il avoit bien jugé *Cléomenes*, qu'il ne nommoit jamais que l'*Abbé*. Il s'en servit pour diminuer la superstition monachale, mais jamais il ne lui eût confié une partie d'administration où il eût été sans guide.

*Cléomenes* a tiré parti des circonstances, si c'est réussir que de vivre sans gloire, sans amis avoués; que d'aller chercher un sol étranger, où l'on ne trouve que des parasites ou de la commisération.

jamais la suggérer; il connoissoit la ressource des expédiens , & faisoit d'un coup-d'œil le vice ou l'utilité d'un projet. C'étoit un de ces ministres qu'on entraîne , mais non un de ceux qu'on abuse. Ses co-opérateurs avoient fait preuves de lumières & de génie. Pourquoi *Chabrias* n'a-t-il donc pas changé les destins de la France avec tant de ressources , c'est qu'il étoit un homme aimable , & vouloit tout-à-la-fois plaire & servir.

L'homme aimable est celui qui ne veut perdre aucun suffrage , être prôné par les femmes , chanté par les poètes , reproduit par les artistes , recherché des gens d'esprit. *Chabrias* eut tous ces succès , mais pour les conquérir & les garder il fallut accorder plus qu'il ne pouvoit ; de là , les dissipations. Elles forcent aux expédiens ; les expédiens naissent des projets ; les projets éclosent dans des têtes singulières ; il faut les entendre. De là un certain ordre de gens entoure le ministre , & cela seul le décrédite , & ouvre une porte aux envieux , qui dès ce

moment dressent leurs batteries. On ne les démonte qu'en les gagnant ; pour les gagner il faut donner ; si l'on donne ils redoublent d'avidité. Les moyens ne font plus au pair de leurs prétentions ; le ministre refuse , alors les ingrats aboient & tourmentent contre l'auteur d'une fortune commencée, les bienfaits qu'ils en ont obtenu. La lutte commence, les partis se forment, & l'agent de la chose publique se partage entre le travail du ministère & les soins qu'il faut pour déconcerter ses ennemis.

Telle est l'histoire de *Chabrias*. Peu économique dans les détails ; mais réparant avec avantage ces lacunes par des opérations brillantes. Mauvais directeur, bon financier, habile ministre, vrai homme d'état, voilà ce qu'il fut & ce qu'il auroit pu être. Mais sa légèreté lui fit adopter sans examen, des hommes, des plans, des opérations qui ternirent l'éclat de celles qu'il avoit réunies & combinées.

Qu'est-ce donc que cette légèreté ? C'est le partage de son attention entre les choses

graves & les plaisirs. On donne des instans aux affaires, des heures aux intrigues, des soirées aux femmes; on lit sans intérêt, on écoute sans entendre, on discute sans parti décidé. On se confie aux plus expéditifs, on préfère les moins difficiles, on redoute ceux qui ont calculé. L'esprit amuse, la gaité obtient, l'expérience ennuie, les craintes déplaisent, les précautions choquent. On juge avec précipitation, on accorde à l'importunité, on est invisible au mérite. Les promesses hasardees, les esperances prodiguées, des offres sans intentions, ou des intentions vagues, c'est cet ensemble que nous appellons légèreté.

*Chabrias* a eu des ennemis puissans. Dans le nombre il faut en distinguer deux bien opposés, *Narfès* & *Cléomènes*. Le premier a voulu l'accabler du poids de sa vertu & n'a effacé ni ses talens, ni ses opérations; l'autre a dirigé contre lui le pouvoir de sa place, & est tombé si bas qu'il n'a pas même d'ennemis. On poursuit *Chabrias* jusque

dans l'exil qu'il s'est donné, & on laisse exister Cléomenes sans inquisition, Cléomenes qui a mis l'état dans la crise où nous le voyons, Cléomenes incapable, Cléomenes qui a emporté avec lui le mépris universel des gens qui pensent, & la haine générale de ceux qui souffrent.

*Chabrias* a cru avoir des protecteurs, ce n'étoit que des amis, ce n'étoit que des maîtresses, des partisans, ce n'étoit que des compagnons de plaisir. Tous ne l'ont pas abandonné, cependant les seuls demeurés fideles sont ceux pour qui il n'avoit rien fait. Ils l'ont jugé d'après ce qu'il étoit, & non d'après sa réputation. On veut toujours que l'homme ressemble ou soit fait pour le moment que les circonstances ont amené. Il faudroit proscrire à jamais le ministre déprédateur, maintenant que nous avons publié notre position & avoué nos besoins; mais si nous remontons à une époque où un ministre n'avoit ni sa volonté, ni le pouvoir de changer celle des autres, il y a une forte d'injustice à le proscrire. Il est à blâmer,

mais non à exécuter comme un coupable.

Quiconque aime le plaisir devoit renoncer au ministere, & malheureusement on fait du ministere l'instrument de toutes les jouissances. *Chabrias* a confié le secret de son caractère à trop de femmes; il en aimâ de tous les états, & celles qui prostituerent les dons de la nature le trouverent quelquefois plus accessible que les femmes que la sensibilité égare, & qui toujours ont à combattre leur cœur & l'infortune.

Il ne seroit pas impossible de démontrer qu'au temps où *Chabrias* étoit en place, faire le bien étoit un être de raison; que l'économie auroit moins réussi que la prodigalité, & que les peuples parviennent à un certain point de corruption qui rendent le talent & la vertu à-peu-près inutiles.



## P E S C E N N I U S .

**P**OUR peindre *Pescennius*, il faut représenter la foiblesse & tous les maux qui se traînent à sa suite ; il fit beaucoup de mal sans méchanceté, & des horreurs pour servir des vengeances. Un magistrat qui, dans le tourbillon de Paris, se rend accessible aux passions des individus, & se fait des amis en faisant des malheureux ; tel fut *Pescennius*.

Les hommes ne veulent pas toujours nuire, ils pensent aussi à leur fortune. Les gens habiles ne travaillent jamais pour eux seuls, & dans ce qu'ils imaginent, ils ont l'art de placer celui qui les protège. Il refuse avec hauteur, parce que ses agens accepteront avec profusion.

*Pescennius* a beaucoup reçu, dit-on, mais jamais aux dépens de l'état. Il punissoit les filles de leur incontinence, les joueurs de leur avidité, & les condam-

noit à une amende salutaire, sous la forme d'une contribution. On avoit monté chez lui une espece de chancellerie, établi un droit de sceau; & les émolumens de cette place étoient distribués en plusieurs lots, dont il retenoit le plus important.

Certaines corporations vouloient à chaque instant obtenir une sentence, un règlement; il entroit dans leurs vues, mais il les imposoit d'une somme passagere, & se faisoit un vrai plaisir de délivrer son papier, quand on lui apportoit sa coteffication. Cela se passoit à petit bruit; & si quelques mécontents s'avissoient de murmurer, comme on crie, bicêtre ouvroit son gouffre, & tout étoit étouffé.

*Pescennius* n'est pas beau; les femmes qui lui persuadoient que la physionomie étoit le grand moyen de plaire, commandoient à ses volontés, & dispofoient de son crédit. *Pescennius* n'étoit pas savant; les beaux esprits qui vanfoient l'agrément de l'esprit naturel, & les ressources piquantes de la gaité le dispofoient à tout



excuser ou à tout accorder. *Pescennius* n'étoit rien moins que gentilhomme; les grands qui relevoient l'ancienne bourgeoisie, & qui descendoient à cette précieuse égalité, pour laquelle on a fait les frais d'une révolution, s'étoient tellement emparés de la volonté de *Pescennius*, qu'il les en croyoit aveuglément.

*Pescennius* enfermoit tout le monde, & puis il eût voulu faire sortir tout le monde. De cette façon, il contentoit les méchans & les ames bienfaisantes, & ca-roissoit sa chimere, celle d'être aimé; ignorant que l'on n'intéresse personne, quand on ne se décide pour personne. Celui qui obtient, craint de ne pas conserver; & celui qu'on refuse, crie à l'injustice.

Quand on s'entache de certains ridicules publics, on n'a pas droit à la commisération des censeurs. Passer de l'audience des filles à la bibliothèque du roi, est un saut violent: il est des places qui supposent des connoissances de tout gen-

re; & c'est aussi par trop inconséquent d'accepter de pareils emplois, quand on est étranger à ce qu'ils exigent. On force alors à des réflexions d'autant plus cruelles pour celui qui les fait naître, qu'elles sont plus vraies.

*Pescennius* n'a été convaincu de rien, mais il a été nommé dans un si grand nombre de mauvaises affaires, patron de gens si suspects, mêlé dans des entreprises si peu patriotiques, que sa réputation est nécessairement entachée sans être flétrie. Le public ne veut pas avoir toujours tort: il compose, il veut bien passer pour exagérateur; mais il révendique quelque chose de vrai dans ses propos, & ce quelque chose suffit pour gâter l'histoire d'un homme.

Si *Pescennius* n'eût jamais quitté le poste où il étoit parvenu, & s'il eût employé les dernières années de ce ministère à faire oublier son début, son sort eût vraisemblablement été déplorable. La fureur populaire ayant marqué ses victimes;

elles ont dû chercher un asyle dans les pays étrangers. L'épée de Democlès menaçoit moins le malheureux , au-dessus duquel elle étoit suspendue , que la vengeance ne menaçoit les proscrits.

La France , qui s'est si souvent & si imprudemment placée au-dessus des autres nations , éprouve dans ce moment une humiliation cruelle. Presque tous ceux chargés de son gouvernement, il y a six mois , sont fugitifs , incapables , & pis encore : & cela , dans toutes les parties , & depuis la révolution , quel citoyen s'est élevé pour réparer nos malheurs , & les faire oublier ? C'est du fond d'une classe ; jusques-là négligée ou méconnue , que sont sortis des hommes actifs , mais qui malheureusement ont confondu l'audace & le courage , la licence & la liberté , le zèle & l'enthousiasme , la force & la fureur , la vérité & la vraisemblance , les fautes & les crimes , les abus passagers & les vices de constitution.

*Pescennius* étoit un de ces hommes si

mal choisis. Peu de morale, jamais de vertus assés, point de principes décidés. Jamais de nerf dans la volonté, de suites dans les démarches, d'amour de l'humanité, de vrai intérêt à la chose publique; Favorisant les arts par ostentation, l'industrie par importunité, les établissemens par des vues personnelles; ne conduisant pas, mais soutenant la machine; cédant à l'impulsion des grands, à l'indiscrette emprise des femmes, à l'astucieuse marche des gens d'affaires; le jouet, en un mot, d'une foule de volontés étrangères qui le rendroient leurs complices ou leur agent, sans qu'il soupçonnât seulement leur dangereuse influence.

Chabrias lui promit les honneurs du ministère, dès-lors Chabrias put disposer du secret de ses ennemis, prévenir leurs coups, les affaiblir ou les gagner: il ne promettoit pas pour tromper, mais lui-même fut déjoué par le vieux Vergennes & l'ambitieux Brétouil. Le dernier prétendoit disposer tyranniquement de son

premier instrument , & celui-ci ne voulut rien avoir à craindre d'un homme qu'il ne pouvoit estimer. Cette double erreur fit deux ennemis secrets , qui ne s'attaquèrent jamais , mais se nuisirent , avec cette malignité secrète qui vaut bien , pour perdre quelqu'un , l'acharnement de la vengeance hautement affichée.



## C A S C A.

QUAND on est haut & fier, on fait demander pourquoi, & ces pourquoi menent à une inquisition dangereuse. Pourquoi un officier de cavalerie se fait-il ministre de la marine? Quand le Ciel nous crée sans grands talens, pourquoi courir après les grandes places? Quand on n'est ni savant, ni spéculateur, ni homme de génie, pourquoi mettre de l'importance à tout? Quand on ne fait jamais se décider, quand on a besoin de tout le monde, pourquoi négliger & rebuter tout le monde?

Quand on est peu capable de juger les principes d'une constitution, il ne faut pas prêcher le despotisme aristocratique; mais savoir descendre de la hauteur ministérielle. Cela est d'autant plus facile, qu'en descendant un peu, on se trouve où l'on doit être naturellement placé.

*Casca* trouvoit si doux de régner sur une partie de la France. Graces à distribuer , préférences à donner , choix de faveur , encouragemens , dignités , emplois , tout étoit sous sa main. C'étoit une grace de voir les humains , & ce misérable charlatanisme est détruit. Reprenez votre place , commis insolens , & abaissez-vous devant le peuple François , votre maître ; méritez son indulgence par vos efforts , & son suffrage par vos services. Dépouillez le faste insolent , & faites-vous respecter par des vertus , & non par ces vains dehors.

*Casca* est trop facile dans ses confidences ; il admet les délations d'un certain nombre d'espions décorés ( car au-dehors & au-dedans on les décore comme les autres ) & il se laisse mener par ces sous-ordre officieux qui ont toujours une intrigue , une nouvelle & une calomnie en poche.

*Casca* , l'une de ces victimes que l'ambition s'immole , a flétri , non ses lauriers , il en a cueillis , mais perdu une espèce de

réputation que donne un esprit modéré & un caractère de sage. C'est un honnête homme, mot vague, louange insignifiante, Mérite rare de ne pas intriguer pour de l'argent quand on a six cents mille livres de tentés ! Grand effort de philosophie de jouir lorsqu'on a réuni tout ce que les hommes appellent dignités, décorations. Beau prodige de borner le cours de ses prétentions quand on a une maladie qui interdit le travail. Eh bien, malgré ces puissans motifs, *Casca* sacrifie tous les jours à la divinité des cours, l'INTRIGUE. Ce n'est pas un homme qui joue à découvert. Il ne sollicite pas avec indiscretion, il ne bouleverse pas tout au risque de tout perdre; mais semblable à ces habiles mécaniciens, qui cachent les ressorts de leurs chefs-d'œuvre, *Casca* fait agir sa famille, ses amis, ses créatures & une foule d'êtres oisifs ou besoigneux, qu'il berce d'espérances mensongères, ou nourrit de légères récompenses.



*Casca* possède un singulier talent , c'est de ne rien faire en travaillant beaucoup. Il écrit autant qu'un plumitif, il envoie de côté & d'autres, il donne des rendez-vous à qui en veut, il écoute même avec assez de complaisance, il offre sa table à qui veut s'y asseoir, le tout pour avancer les affaires. Par quelle fatalité arrive-t-il que *Casca* recueille si peu en résultats? C'est que sa prose est lâche & indécise, ses missions sans motifs suffisans ou sans instructions claires, ses entretiens sans tact, sans fonds, sans art; il y a de l'abondance & point de logique, de la facilité à répondre & de la peine à concevoir, l'habitude de parler & non l'usage de calculer.

La France lui pardonnoit peu de talens; mais on ne lui a pas permis d'abandonner Narsès, dépositaire de ses secrets, Narsès qui l'avoit appelé au ministère; & soutenu par la caisse de l'état, qu'il ouvroit à ses projets, après l'avoir fermée à son prédécesseur. Narsès n'embrassa pas le parti aristocrati-

que; *Casca* veut l'entraîner ; mais *Casca*  
n'est qu'un Pigmée devant Narsès ; & Nar-  
sès sans être un Hercule a dispersé au loin  
les petits projets ministériels d'un esclave  
décoré.



**Soffhenes** — Le Maréchal de Beauveau.  
**Bremus** — Le Duc de Biron.  
**Clitiphon** — Le Cardinal de Rohan.  
**Zohamit** — M. de Beaumarchais.  
**Rambinelli** — Le Vicomte de Mirabeau.  
**Trafcas** — Le Marquis Ducrest.  
**Hortensius** — M. de Biôzat.  
**Refuis** — Le Garde des Sceaux.  
**Hilas** — M. de Tollendal.  
**Cleondas** — M. Claviere.  
**Monteze** — Le Marquis de Montesquiou.  
**Bargès** — Le Baron de Breteuil.  
**Hugo** — M. de Gouy d'Arcy.  
**Nauficrates** — M. le Chappelier.  
**Mimius** — M. Mounier.  
**Gärines** — M. l'Abbé Grégoire.  
**Posin** — M. Pifon du Galant.  
**Menoxe** — M. Cazalez.  
**Anachzès** — M. de Volney.  
**Cneis** —  
**Mazeas** — Le Duc de Coigny.  
**Curâfsès** — L'Evêque de Langres.  
**Clemon** — Le Duc d'Orléans.  
**Stanisbay** — Le Comte d'Estaing.  
**Phoedor** — M. Briffot de Warville.  
**Amphiareus** — Le Chancelier de Meaupou.  
**Nebofis** — M. Dêmeunier.  
**Montalb** — Le Comte de Saint-Priest.  
**Cleomenes** — Le Cardinal de Loménie.  
**Chabrias** — M. de Calonne.  
**Periftene** — M. de Sartines.  
**Pescennius** — M. Le Nôir.  
**Casca** — Le Maréchal de Caffres.

